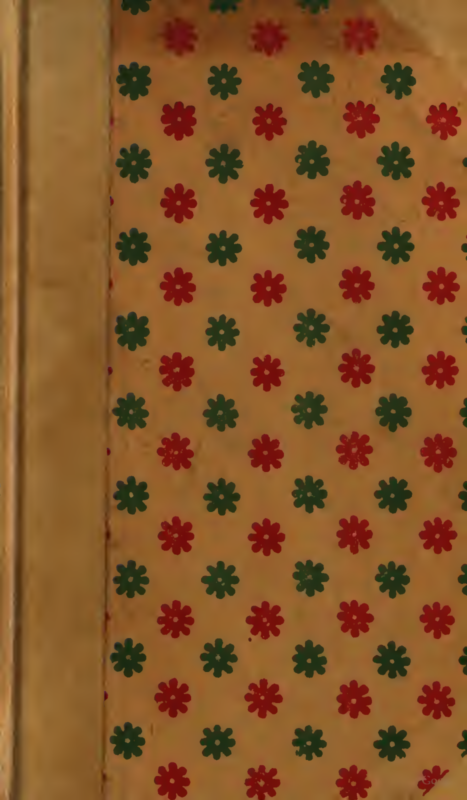




COLLECTION DES ŒUVRES DE *J. J. ROUSSEAU.*

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

SECONDE PARTIE

DES

CONFESSIONS

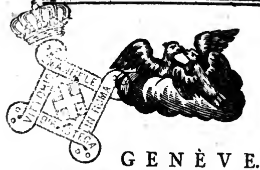
DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève :

Suivie d'un nouveau choix de LETTRES *de l'Auteur.*

TOME SECOND.



GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

SUITE DU LIVRE IX.

TANT de chagrins, coup ſur coup, me jetèrent dans un accablement qui ne me laiſſoit guères la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponſe de St. L.....t, négligé de Mde. d'H......., n'oſant plus m'ouvrir à perſonne, je commençai de craindre qu'en faiſant de l'amitié l'idôle de mon cœur, je n'euſſe employé ma vie à ſacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne reſtoit de toutes mes liaiſons que deux hommes qui euſſent conſervé toute mon eſtime, & à qui mon cœur put donner ſa confiance: Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage, j'avois perdu de vue, & St. L.....t. Je crus ne

pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve, & je résolus de lui faire pleinement mes confessions en tout ce qui ne compromettroit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fut encore un piège de ma passion, pour me tenir plus rapproché d'elle; mais il est certain que je me serois jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serois mis pleinement sous sa conduite, & que j'aurois poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mde. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralysie, & Mde. d'H......., que son affliction finit par rendre malade elle-même, & qui fut hors d'état de m'écrire sur le champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que

cette trifte nouvelle m'affligea comme elle; mais je doute que le ferrement de cœur qu'elle me donna fût moins pénible que fa douleur & fes larmes. Le chagrin de le favoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eut contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jufqu'alors, & je fentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre eftime, la force dont j'avois befoin pour fupporter tant de déplaifir. Heureufement ce généreux ami ne me laiffa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré fon attaque, & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de fes fentimens & de fon état. Mais il eft temps d'en venir à la grande révolution de ma deftinée, à la cataftrophe qui a partagé ma vie en deux parties fi différentes, & qui, d'une bien légère caufe, a tiré de fi terribles effets.

Un jour que je ne fongeois à rien moins, Mde. D'.....y m'envoya chercher. En entrant j'apperçus dans fes yeux & dans toute fa contenance, un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé,

avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé son mari à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet seulement plié en deux, de manière que tout le dedans se lisoit sans peine, me fut adressé chez Mde. D'.....y, & recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils & le confident de la mère.

Billet de Diderot.

« Je suis fait pour vous aimer, & „ pour vous donner du chagrin. J'ap„ prends que Mde. D'.....y va à Genève, „ & je n'entends point dire que vous „ l'accompagniez. Mon ami, content de „ Mde. D'.....y, il faut partir avec elle : „ mécontent il faut partir beaucoup plus „ vîte. Etes-vous surchargé du poids des „ obligations que vous lui avez? voilà „ une occasion de vous acquitter en partie „ & de vous soulager. Trouverez-vous „ une autre occasion dans votre vie de „ lui témoigner votre reconnoissance? „ Elle va dans un pays où elle sera comme „ tombée des nues. Elle est malade: elle

„ aura besoin d'amusement & de distrac-
„ tion. L'hiver ! voyez, mon ami. L'ob-
„ jection de votre santé peut être beau-
„ coup plus forte que je ne la crois. Mais
„ êtes - vous plus mal aujourd'hui que
„ vous ne l'étiez il y a un mois, & que
„ vous ne le serez au commencement du
„ printemps ? Serez-vous dans trois mois
„ d'ici le voyage plus commodément
„ qu'aujourd'hui ? Pour moi je vous avoue
„ que si je ne pouvois supporter la
„ chaise, je prendrois un bâton & je la
„ suivrois. Et puis ne craignez-vous point
„ qu'on ne mésinterprête votre conduite ?
„ On vous soupçonnera ou d'ingratitude
„ ou d'un autre motif secret. Je sais bien
„ que quoique vous fassiez, vous aurez
„ toujours pour vous le témoignage de
„ votre conscience : mais ce témoignage
„ suffit-il seul, & est-il permis de négli-
„ ger jusqu'à certain point celui des au-
„ tres hommes ? Au reste, mon ami,
„ c'est pour m'acquitter avec vous &
„ avec moi que je vous écris ce billet.
„ S'il vous déplaît, jetez-le au feu, &
„ qu'il n'en soit non plus question que
„ s'il n'eut jamais été écrit. Je vous salue,
„ vous aime, & vous embrasse. „

Le tremblement de colère, l'éblouissement qui me gagnoient en lisant ce billet, & qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux, plus caressant, plus honnête que dans toutes ses autres lettres, dans lesquelles il me traitoit tout au plus de mon cher, sans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aisément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la suscription, la forme & la marche déceloient même assez maladroitement le détour: car nous nous écrivions ordinairement par la poste ou par le messager de Montmorenci, & ce fut la première & l'unique fois qu'il se servit de cette voye-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur le champ, de l'Hermitage, où j'étois pour lors, à la C........e, pour la montrer à Mde. D'.....y, à qui dans mon aveugle colère je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

“ Mon cher ami, vous ne pouvez „ ſavoir ni la force des obligations que „ je puis avoir à Mde. D'.....y, ni juſ- „ qu'à quel point elles me lient, ni ſi „ elle a réellement beſoin de moi dans „ ſon voyage, ni ſi elle déſire que je „ l'accompagne, ni s'il m'eſt poſſible de „ le faire, ni les raiſons que je puis avoir „ de m'en abſtenir. Je ne refuſe pas de „ diſcuter avec vous tous ces points ; „ mais, en attendant, convenez que me „ preſcrire ſi affirmativement ce que je „ dois faire, ſans vous être mis en état „ d'en juger, c'eſt, mon cher philoſo- „ phe, opiner en franc étourdi. Ce que „ je vois de pis à cela, eſt que votre avis „ ne vient pas de vous. Outre que je „ ſuis peu d'humeur à me laiſſer mener „ ſous votre nom par le tiers & le quart, „ je trouve à ces ricochets certains détours „ qui ne vont pas à votre franchiſe, & „ dont vous ferez bien pour vous & pour „ moi de vous abſtenir déſormais.

„ Vous craignez qu'on n'interprête mal „ ma conduite; mais je défie un cœur „ comme le vôtre d'oſer mal penſer du „ mien. D'autres peut-être parleroient

„ mieux de moi si je leur ressemblois
„ davantage. Que Dieu me préserve de
„ me faire approuver d'eux! Que les
„ méchans m'épient & m'interprêtent,
„ Rousseau n'est pas fait pour les crain-
„ dre, ni Diderot pour les écouter.

„ Si votre billet m'a déplu, vous vou-
„ lez que je le jette au feu, & qu'il n'en
„ soit plus question. Pensez-vous qu'on
„ oublie ainsi ce qui vient de vous?
„ Mon cher, vous faites aussi bon mar-
„ ché de mes larmes dans les peines que
„ vous me donnez, que de ma vie & de
„ ma santé dans les soins que vous m'ex-
„ hortez à prendre. Si vous pouviez
„ vous corriger de cela, votre amitié
„ m'en feroit plus douce, & j'en devien-
„ drois moins à plaindre „.

En entrant dans la chambre de Mde. D'.....y, je trouvai G.... avec elle, & j'en fus charmé. Je leur lus à haute & claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me serois pas cru capable, & j'y ajoutai en finissant quelques discours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement craintif, je les vis l'un &

l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot ; je vis surtout cet homme arrogant baisser les yeux à terre, & n'oser soutenir les étincelles de mes regards : mais dans le même instant, au fond de son cœur, il juroit ma perte, & je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par Mde. d'H....... la réponse de St. L.....t, datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment-là, par les témoignages d'estime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnèrent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir, mais il est constant que si St. L.....t se fut trouvé moins sensé, moins généreux, moins honnête-homme, j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mde. d'H....... me marqua le jour où elle

comptoit venir faire ses adieux à la vallée, & me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva par hasard le même où Mde. D'.....y quittoit la C.......e pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, & j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de St. L.....t dans ma poche; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis & tins la résolution de ne voir en Mde. d'H....... que mon amie & la maîtresse de mon ami; & je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que jusqu'alors j'avois eu auprès d'elle. Comme elle savoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois fait pour me vaincre, elle m'en estima davantage, & j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de St. L.....t, qui, quoique assez bien rétabli de son attaque,

n'étoit plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre, & quittoit le ſervice pour venir vivre paiſiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite ſociété entre nous trois, & nous pouvions eſpérer que l'exécution de ce projet feroit durable, vu que tous les ſentimens qui peuvent unir des cœurs ſenſibles & droits en faiſoient la baſe, & que nous raſſemblions à nous trois aſſez de talens & de connoiſſances pour nous ſuffire à nous-mêmes, & n'avoir beſoin d'aucun ſupplément étranger. Hélas! en me livrant à l'eſpoir d'une ſi douce vie, je ne ſongeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes enſuite de ma ſituation préſente avec Mde. D'.....y. Je lui montrai la lettre de Diderot avec ma réponſe; je lui détaillai tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet, & je lui déclarai la réſolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y oppoſa vivement, & par des raiſons toutes-puiſſantes ſur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit déſiré que j'euſſe fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne man-

queroit pas de la compromettre dans mon refus; ce que la lettre de Diderot sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article, mais elle me conjura d'éviter tout éclat à quelque prix que ce put être, & de pallier mon refus de raisons assez plausibles pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle put y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée; mais que résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eut rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de St. L.....t, le sentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus

pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec Mde. d'H....... ; liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences, selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel & nous des rares & pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour & à l'amitié. Nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix, & l'énergie même des sentimens qui pouvoient nous rendre coupa-

bles, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'eſt ainſi qu'après une ſi longue amitié pour l'une de ces deux femmes, & un ſi vif amour pour l'autre, je leur fis ſéparément mes adieux en un même jour, à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occaſions que je dirai ci-après.

Après leur départ je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs preſſans & contradictoires, ſuites de mes imprudences; ſi j'euſſe été dans mon état naturel, après la propoſition & le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à reſter tranquille & tout étoit dit. Mais j'en avois ſottement fait une affaire qui ne pouvoit reſter dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me diſpenſer de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Hermitage, ce que je venois de promettre à Mde. d'H...... de ne pas faire, au moins pour le moment préſent. De plus, elle avoit exigé que j'excuſaſſe auprès de mes ſoi-diſans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je

n'en pouvois alléguer la véritable cause sans outrager Md. D'.....y, à qui je devois certainement de la reconnoissance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien considéré, je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative, de manquer à Mde. D'.....y, à Mde. d'H......., ou à moi-même, & je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, sans tergiverser, & avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice, dont mes ennemis ont su tirer parti, & qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, & m'a ôté par leurs soins l'estime publique, mais il m'a rendu la mienne, & m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

G.... étoit le seul qui parut n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir

me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mde. D'.....y, & les inconvéniens qu'il en auroit résulté pour moi-même. Je ne résistai pas dans cette lettre à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit, & qu'il me paroissoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, & qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre, où, faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts, mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui, comme G...., étoient au fait des choses que j'y taisois & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que Mde. d'H....... avoit pensé de même, comme il étoit vrai, & taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis: je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de con-

niver avec moi, qu'en paroiſſant ſur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finiſſoit par un acte de confiance dont tout autre homme auroit été touché; car en exhortant G.... à peſer mes raiſons & à me marquer après cela ſon avis, je lui marquois que cet avis ſeroit ſuivi, quel qu'il put être, & c'étoit mon intention, eut-il même opiné pour mon départ; car M. D'.....y s'étant fait le conducteur de ſa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent: au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut queſtion de lui qu'après mon refus.

La réponſe de G.... ſe fit attendre; elle fut ſingulière, je vais la tranſcrire ici.

" Le départ de Mde. D'.....y eſt „ reculé; ſon fils eſt malade, il faut „ attendre qu'il ſoit rétabli. Je rêverai à „ votre lettre. Tenez-vous tranquille à „ votre Hermitage. Je vous ferai paſſer „ mon avis à temps. Comme elle ne par- „ tira ſurement pas de quelques jours, „ rien ne preſſe. En attendant, ſi vous „ le jugez à propos, vous pouvez lui

„ faire vos offres, quoique cela me paroiſſe encore aſſez égal. Car connoiſſant votre poſition auſſi bien que vous-même, je ne doute point qu'elle ne réponde à vos offres comme elle doit, & tout ce que je vois à gagner à cela, c'eſt que vous pourrez dire à ceux qui vous preſſent, que ſi vous n'avez pas été, ce n'eſt pas faute de vous être offert. Au reſte je ne vois pas pourquoi vous voulez abſolument que le philoſophe ſoit le porte-voix de tout le monde, & parce que ſon avis eſt que vous partiez, pourquoi vous imaginer que tous vos amis prétendent la même choſe. Si vous écrivez à Mde. D'.....y, ſa réponſe peut vous ſervir de replique à tous ces amis, puiſqu'il vous tient tant au cœur de leur repliquer. Adieu, je ſalue Mde. le Vaſſeur & le Criminel (*) „.

Frappé d'étonnement en liſant cette

(*) M. Le Vaſſeur, que ſa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *Lieutenant-Criminel.* M. G... donnoit par plaiſanterie le même nom à la fille, & pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier, & je ne trouvois rien. Comment! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agissoit d'un profond problême à résoudre, ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que signifient donc ces précautions, ces retardemens, ces mystères? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance? Cette allure est-elle celle de la droiture & de la bonne foi? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite; je n'en trouvois point. Quel que fut son dessein, s'il m'étoit contraire, sa position en facilitoit l'exécution, sans que par la mienne il me fut possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes sociétés, dont il étoit l'oracle, il

il pouvoit avec fon adreffe ordinaire difpofer à fon aife toutes fes machines, & moi, feul dans mon Hermitage, loin de tout, fans avis de perfonne, fans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre & refter en paix; feulement j'écrivis à Mde. D.....y, fur la maladie de fon fils, une lettre auffi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piège de lui offrir de partir avec elle.

Après des fiècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que Mde. D'.....y étoit partie, & je reçus de lui une feconde lettre. Elle n'étoit que de fept à huit lignes que je n'achevai pas de lire..... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offenfans. Il me défendoit fa préfence comme il m'auroit défendu fes états. Il ne manquoit à fa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de fang-froid. Sans la tranfcrire, fans même en achever la

lecture, je la lui renvoyai sur le champ avec celle-ci.

" Je me refusois à ma juste défiance ;
„ j'achève trop tard de vous connoître.
„ Voilà donc la lettre que vous vous
„ êtes donné le loisir de méditer ; je
„ vous la renvoie, elle n'est pas pour
„ moi. Vous pouvez montrer la mienne
„ à toute la terre, & me haïr ouverte-
„ ment ; ce sera de votre part une fauſ-
„ seté de moins. „

Ce que je lui disois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, se rapportoit à un article de la sienne sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie ; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre ? En montrant cette lettre, il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fut possible, & de me faire valoir dans sa lettre la grâce

qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que dans l'indignation de ma colère, je me refuserois à sa feinte discrétion, et lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit, & tout arriva comme il avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris avec des commentaires de sa façon, qui, pourtant, n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre, qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole, ces remarques du moment s'oublient ; l'absent infortuné se néglige, l'homme qui prospère en impose par sa présence, le jeu de l'intrigue & de la méchanceté se soutient, se renou-

velle, & bientôt son effet sans cesse renaissant efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que dans l'état où il avoit amené les choses, il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, & cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mde. D'.....y sa réponse, datée de Genève, à ma précédente. Je compris au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie, que l'un & l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissoient de concert, & que, me regardant comme un homme perdu sans ressource, ils se livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui se vantoit de me rester, de me rester seul, & qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit

point. L'hiver commençoit à se faire sentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagemens, quand les continuelles représentations de Diderot & de Mde. d'H...... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mde. D'.....y sans replique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentimens & mes résolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

A l'Hermitage, le 23 Novembre 1757.

“ Si l'on mouroit de douleur, je ne „ ferois pas en vie. Mais enfin, j'ai pris „ mon parti. L'amitié est éteinte entre „ nous, Madame; mais celle qui n'est „ plus, garde encore des droits que je „ fais respecter. Je n'ai point oublié vos „ bontés pour moi, & vous pouvez „ compter de ma part sur toute la recon- „ noissance qu'on peut avoir pour quel- „ qu'un qu'on ne doit plus aimer. Toute „ autre explication feroit inutile ; j'ai „ pour moi ma conscience, & vous „ renvoie à la vôtre.

“ J'ai voulu quitter l'Hermitage, & je „ le devois. Mais on prétend qu'il faut „ que j'y reste jusqu'au printemps, & „ puisque mes amis le veulent, j'y res- „ terai jusqu'au printemps, si vous y „ consentez. „

Cette lettre écrite & partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage, en y soignant ma santé; tâchant de recouvrer des forces & de prendre des mesures pour en sortir au printemps, sans bruit & sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M.

G.... & de Mde. D'.....y, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos, c'étoit mon plus ancien ami; c'étoit presque le seul qui me restât; on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguisés ou supposés. Je lui appris de tout ce qui s'étoit passé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte; mais je ne convins jamais que Mde. d'H..... en fut instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mde. D'.....y pour surprendre les lettres très-innocentes que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérèse le lui fit exactement: mais que devins-je quand

ce fut le tour de la mère, & que je l'entendis déclarer & foutenir que rien de cela n'étoit à fa connoiffance ? Ce furent fes termes, & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face de mon ami. Ce trait me parut décifif, & je fentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé fi long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je fentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contraftoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris fur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avois attendu. Le 10 Décembre, je réçus de Mde. D'.....y réponfe à ma précédente lettre. En voici le contenu.

A Genève le premier Décembre 1757.

“ Après vous avoir donné, pendant „ plufieurs années, toutes les marques „ poffibles d'amitié & d'intérêt, il ne me

„ reſte qu'à vous plaindre. Vous êtes „ bien malheureux. Je déſire que votre „ conſcience ſoit auſſi tranquille que la „ mienne. Cela pourroit être néceſſaire „ au repos de votre vie.

„ Puiſque vous vouliez quitter l'Her- „ mitage & que vous le deviez, je ſuis „ étonnée que vos amis vous ayent retenu. „ Pour moi je ne conſulte point les miens „ ſur mes devoirs, & je n'ai plus rien à „ vous dire ſur les vôtres. „

Un congé ſi imprévu, mais ſi nettement prononcé, ne me laiſſa pas un inſtant à-balancer. Il falloit ſortir ſur le champ, quelque temps qu'il fît, en quelqu'état que je fuſſe, duſſai-je coucher dans les bois & ſur la neige, dont la terre étoit alors couverte, & quoique put dire & faire Mde. d'H......; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas juſqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours; mais ma réſolution étoit priſe, je jurai, quoiqu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de ſortir mes effets, déterminé à

les laisser en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine : car je voulois surtout que tout fut fait avant qu'on put écrire à Genève & recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent sur lesquelles Mde. D'..... y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empressement & reconnoissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérèse & moi. Je fis charrier mes effets à grand peine & à grands fraix : malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le quinze Décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mde. le Vasseur, je lui décla-

rai qu'il falloit nous féparer; fa fille voulut m'ébranler, je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du meffager, avec tous les effets & meubles que fa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelqu'argent, & je m'engageai à lui payer fon loyer chez fes enfans ou ailleurs, à pourvoir à fa fubfiftance autant qu'il me feroit poffible, & à ne jamais la laiffer manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin le fur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mde. D'.....y la lettre fuivante.

A Montmorenci le 17 Décembre 1757.

" Rien n'eft fi fimple & fi néceffaire, „ Madame, que de déloger de votre „ maifon, quand vous n'approuvez pas „ que j'y refte. Sur votre refus de con- „ fentir que je paffaffe à l'Hermitage le „ refte de l'hiver, je l'ai donc quitté le „ quinze Décembre. Ma deftinée étoit „ d'y entrer malgré moi & d'en fortir „ de même. Je vous remercie du féjour „ que vous m'avez engagé d'y faire, & „ je vous en remercierois davantage fi je „ l'avois payé moins cher. Au refte, vous

„ avez raiſon de me croire malheureux;
„ perſonne au monde ne ſait mieux que
„ vous combien je dois l'être. Si c'eſt un
„ malheur de ſe tromper ſur le choix de
„ ſes amis, c'en eſt un autre non moins
„ cruel de revenir d'une erreur ſi douce. „

Tel eſt le narré fidelle de ma demeure à l'Hermitage, & des raiſons qui m'en ont fait ſortir. Je n'ai pu couper ce récit, & il importoit de le ſuivre avec la plus grande exactitude : cette époque de ma vie ayant eu ſur la ſuite une influence qui s'étendra juſqu'à mon dernier ſouvenir.

Fin du neuvième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DIXIÈME.

LA force extraordinaire qu'une efferveſcence paſſagère m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna ſi-tôt que j'en ſus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions ſe compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une hernie qui me tourmentoit depuis quelque temps, ſans que je ſuſſe que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir & m'éclaira ſur mon état. Tout l'appareil des infirmités de l'âge raſſemblé autour de moi, me fit durement ſentir qu'on n'a plus le cœur jeune impu-

nément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, & je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite à Montmorenci déconcerta Mde. D'.....y : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire à G.... & à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernières bassesses pour être laissé dans l'asyle dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je délogeai si brusquement qu'ils n'eurent pas

le tems de prévenir le coup, & il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double, & d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. G.... prit le premier parti, mais je crois que Mde. D'.....y eût préféré l'autre, & j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, & où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit pour lui donner un tour convenable, & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes & après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre, de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge.

A Genève le 17 *Janvier* 1758.

“ Je n'ai reçu votre lettre du 17 „ Décembre, Monsieur, qu'hier. On me „ l'a envoyée dans une caisse remplie de

„ différentes chofes, qui a été tout ce „ temps en chemin. Je ne répondrai qu'à „ l'apoftille; quant à la lettre, je ne l'en- „ tends pas bien; & fi nous étions dans „ le cas de nous expliquer, je voudrois „ bien mettre tout ce qui s'eft paffé fur „ le compte d'un mal-entendu. Je reviens „ à l'apoftille. Vous pouvez vous rap- „ peler, Monfieur, que nous étions con- „ venus que les gages du jardinier de „ l'Hermitage pafferoient par vos mains, „ pour lui mieux faire fentir qu'il dépen- „ doit de vous, & pour éviter des fcè- „ nes auffi ridicules & indécentes, qu'en „ avoit fait fon prédéceffeur. La preuve „ en eft que les premiers quartiers de fes „ gages vous ont été remis, & que j'é- „ tois convenue avec vous, peu de jours „ avant mon départ, de vous faire rem- „ bourfer vos avances. Je fais que vous „ en fites d'abord difficulté : mais ces „ avances, je vous avois prié de les faire; „ il étoit fimple de m'acquitter, & nous „ en convînmes. Cahouet m'a marqué „ que vous n'avez point voulu recevoir „ cet argent. Il y a affurément du qui- „ pro-quo là-dedans. Je donne ordre

„ qu'on vous le reporte, & je ne vois „ pas pourquoi vous voudriez payer „ mon jardinier, malgré nos conventions, „ & au-delà même du terme que vous „ avez habité l'Hermitage. Je compte „ donc, Monsieur, que vous rappelant „ tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, „ vous ne refuserez pas d'être remboursé „ de l'avance que vous avez bien voulu „ faire pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit passé, ne pouvant plus prendre de confiance en Mde. D'.....y, je ne voulus point renouer avec elle; je ne répondis point à cette lettre, & notre correspondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le sien, & entrant alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.........e, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. G...., qui, dans la suite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T......., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, & devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que G....,

le moindre ſujet de plainte. Tous trois d'accord ſemèrent ſourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs moins diſpoſés à la haine n'en reçurent pas ſi aiſément les impreſſions. Pour porter leurs coups avec plus d'adreſſe, ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. De-là, feignant d'être toujours mes amis, ils ſemoient adroitement leurs accuſations malignes, comme des plaintes de l'injuſtice de leur ami. Cela faiſoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les ſourdes accuſations de perfidie & d'ingratitude ſe débitoient avec plus de précaution, & par-là même avec plus d'effet. Je ſus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, ſans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faiſoient conſiſter. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle ſe réduiſoit à ces quatre crimes capitaux. 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mde. d'H....... 3°.

Refus d'accompagner à Genève Mde. D'.....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs mesures si justes, qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en a été le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un systême adopté depuis par ceux qui disposent de moi, avec un progrès & un succès si rapides, qu'il tiendroit du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur & profond systême a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture,

ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien. Je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G...., Diderot, d'H.....k, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, & s'en partageoient presqu'entr'eux toutes les sphères. Grands, beaux-esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois. Il est vrai que Diderot & d'H.....k n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs; l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté: mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... seul formoit son

plan dans fa tête, & n'en montroit aux deux autres que ce qu'ils avoient befoin de voir pour concourir à l'exécution. L'afcendant qu'il avoit pris fur eux rendoit ce concours facile, & l'effet du tout répondoit à la fupériorité de fon talent.

Ce fut avec ce talent fupérieur que, fentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos pofitions refpectives, il forma le projet de renverfer ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute oppofée, fans fe compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impoffible de percer pour éclairer fes manœuvres & pour le démafquer.

Cette entreprife étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laiffer un feul ami, ni petit ni grand. Que dis-je? il ne falloit pas laiffer percer un feul mot de vérité jufqu'à moi. Si un feul homme généreux me fut venu dire : vous faites le vertueux,

cependant voilà comme on vous traite, & voilà sur quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire? La vérité triomphe, & G.... étoit perdu. Il le savoit; mais il a sondé son propre cœur, & il n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains, ses pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan, & le plus difficile reste encore à faire; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint, & n'ose encore exposer sa trame au grand jour.(*) Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puissance, & cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire, & beaucoup moins de franchise, il n'a

(*) Depuis que ceci est écrit il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable succès. Je crois que c'est T....... qui lui en a donné le courage & les moyens.

plus guère à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien. Car il a besoin surtout que je sois environné de ténèbres impénétrables, & que son complot me soit toujours caché, sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne soutiendroit jamais mes regards. La grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant, & de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce systême par les sourdes accusations de la cotterie H........e, sans qu'il me fut possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. De Leyre me disoit dans ses lettres qu'on m'imputoit des noirceurs. Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose, & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre, tout se réduisoit aux chefs d'accusation ci-devant notés. Je sentois un refroidissement graduel dans les lettres de Mde. d'H......, Je ne pouvois attribuer ce refroidissement a St. L.....t, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, & qui vint même me voir après son retour. Je ne pouvois,

non plus, m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très-contens l'un de l'autre, & qu'il ne s'étoit rien passé de ma part depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenoit pas, mais sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur & G...., à cause de leurs liaisons avec St. L.....t; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies & rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tont-à-fait. J'entrevoyois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout, je serois devenu plus tranquille; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises, & les foibles rayons qui perçoient dans mon asyle, ne servoient

ɔient qu'à me laiſſer voir la noirceur
:s myſtères qu'on me cachoit.

J'aurois ſuccombé, je n'en doute point,
ce tourment trop cruel, trop inſup-
ortable à mon naturel ouvert & franc,
ui, par l'impoſſibilité de cacher mes
entimens, me fait tout craindre de ceux
ɥu'on me cache, ſi très-heureuſement il
ɪe ſe fut préſenté des objets aſſez inté-
eſſans à mon cœur, pour faire une diver-
ion ſalutaire à ceux qui m'occupoient
malgré moi. Dans la dernière viſite que
Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il
m'avoit parlé de l'article *Genève* que
d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopé-
die; il m'avoit appris que cet article,
concerté avec des Genevois du haut
étage, avoit pour but l'établiſſement de
la comédie à Genève, qu'en conſéquence
les meſures étoient priſes, & que cet
établiſſement ne tarderoit pas d'avoir
lieu. Comme Diderot paroiſſoit trouver
tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas
du ſuccès, & que j'avois avec lui trop
d'autres débats pour diſputer encore ſur
cet article, je ne lui dis rien; mais indi-
gné de tout ce manège de ſéduction dans

ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui put parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse & d'art, & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre, & malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins & mes maux, la rigueur de la saison & l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de Février, & dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin, & autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon, qui terminoit une allée en terrasse, donnoit sur la vallée & l'étang de Montmorenci, & m'offroit pour terme du point de vue, le simple

mais respectable château de St. Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que sans abri contre le vent & la neige, & sans autre feu que celui de mon cœur, je composai dans l'espace de trois semaines ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici, car la Julie n'étoit pas moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon, la tendresse & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur, m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristèrent, & cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit cru de sa trempe, étoit forcé de se retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître; mon travail se sentit de ce mêlange. Sans m'en appercevoir j'y décrivis ma

ſituation actuelle; j'y peignis G...., Mde. D'.....y. Mde. d'H......., St. L.....t, moi-même. En l'écrivant, que je verſai de délicieuſes larmes! Hélas! on y ſent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore ſorti de mon cœur. A tout cela ſe mêloit un certain attendriſſement ſur moi-même, qui me ſentois mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes ſemblables ſans qu'ils ſentiſſent tout ce que je valois, ſans qu'ils ſuſſent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les ſecrètes cauſes du ton ſingulier qui règne dans cet ouvrage, & qui tranche ſi prodigieuſement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me diſpoſois à la faire imprimer, quand, après un long ſilence, j'en reçus une de Mde. d'H....... qui me plongea dans une affliction nouvelle, la

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité.

plus fenfible que j'euffe encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre, que ma paffion pour elle étoit connue dans tout Paris, que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique, que ces bruits parvenus à fon amant avoient failli lui coûter la vie, qu'enfin il lui rendoit juftice, & que leur paix étoit faite: mais qu'elle lui devoit, ainfi qu'à elle-même & au foin de fa réputation, de rompre avec moi tout commerce; m'affurant, au refte, qu'ils ne cefferoient jamais l'un & l'autre de s'intéreffer à moi, qu'ils me défendroient dans le public, & qu'elle envetroit de temps en temps favoir de mes nouvelles.

Et toi auffi, Diderot, m'écriai-je! Indigne ami! ..... Je ne pus cependant me réfoudre à le juger encore. Ma foibleffe étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter ..... mais bientôt je ne le pus plus. St. L.....t fit peu après un acte digne de fa générofité. Il jugeoit, connoiffant affez mon âme, en quel état je devois être: trahi d'une partie de mes amis & délaiffé des autres. Il vint me voir. La première

fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai plus chez moi. Thérèse qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec Mde. D'.....y, comme G.... y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. St. L.....t, au grand déplaisir de la Dame, étoit dans le même cas que moi, & tous les éclaircissemens qui résultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mde. d'H......., il détailla à Thérèse plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de Mde. d'H......., que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul Diderot sous le sceau de l'amitié, & c'étoit précisément St. L.....t qu'il avoit choisi pour lui en faire la confidence.

Ce dernier trait me décida, & résolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que sur la manière; car je m'étois apperçu que les ruptures secrètes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les règles de bienséance établies dans le monde sur cet article, semblent dictées par l'esprit de mensonge & de trahison. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illustre Montesquieu rompit avec le P. de Tournemine, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde: N'écoutez ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchise & la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même exemple: mais comment, de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, & pourtant sans scandale? Je m'avisai d'insérer, par forme de note

dans mon ouvrage, un paſſage du livre de l'Eccléſiaſtique, qui déclaroit cette rupture & même le ſujet aſſez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne ſignifioit rien pour le reſte du monde. M'attachant, au ſurplus, à ne déſigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, & il ſemble que tout acte de courage ſoit un crime dans l'adverſité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Monteſquieu ne m'attira que blâme & reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à St. L.....t qui, la veille même, m'avoit écrit au nom de Mde. d'H....... & au ſien, un billet plein de la plus tendre amitié. Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire.

Eaubonne, 10 *Octobre* 1758.

“ En vérité, Monſieur, je ne puis „ accepter le préſent que vous venez de „ me faire. A l'endroit de votre préface

„ où, à l'occaſion de Diderot, vous citez
„ un paſſage de l'Eccléſiaſte. (Il ſe trompe,
„ c'eſt de l'Eccléſiaſtique) le livre m'eſt
„ tombé des mains. Après les converſa-
„ tions de cet été, vous m'avez paru
„ convaincu que Diderot étoit innocent
„ des prétendues indiſcrétions que vous
„ lui imputiez. Il peut avoir des torts
„ avec vous, je l'ignore; mais je ſais bien
„ qu'ils ne vous donnent pas le droit
„ de lui faire une inſulte publique. Vous
„ n'ignorez pas les perſécutions qu'il eſ-
„ ſuye, & vous allez mêler la voix d'un
„ ancien ami aux cris de l'envie. Je ne
„ puis vous diſſimuler, Monſieur, com-
„ bien cette atrocité me révolte. Je ne
„ vis point avec Diderot, mais je l'ho-
„ nore, & je ſens vivement le chagrin
„ que vous donnez à un homme, à qui,
„ du moins vis-à-vis de moi, vous n'a-
„ vez jamais reproché qu'un peu de foi-
„ bleſſe. Monſieur, nous différons trop
„ de principes pour nous convenir jamais.
„ Oubliez mon exiſtence; cela ne doit
„ pas être difficile. Je n'ai jamais fait aux
„ hommes ni le bien ni le mal dont on
„ ſe ſouvient long-temps. Je vous pro-

„ mets, moi, Monſieur, d'oublier votre „ perſonne, & de ne me ſouvenir que „ de vos talens. „

Je ne me ſentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre ; & dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet ſuivant.

A Montmorenci, le 11 *Octobre* 1758.

“ Monſieur, en liſant votre lettre, je „ vous ai fait l'honneur d'en être ſurpris, „ & j'ai eu la bêtiſe d'en être ému, mais „ je l'ai trouvée indigne de réponſe.

„ Je ne veux point continuer les copies „ de Mde. d'H...... S'il ne lui convient „ pas de garder ce qu'elle a, elle peut „ me le renvoyer, je lui rendrai ſon „ argent. Si elle le garde, il faut toujours „ qu'elle envoie chercher le reſte de ſon „ papier & de ſon argent. Je la prie de „ me rendre en même-temps le proſpec- „ tus dont elle eſt dépoſitaire. Adieu, „ Monſieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer St. L.....t en lui-même, & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais trop

fier à son tour pour en revenir ouvertement, il saisit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. D'.....y la lettre suivante.

Ce Jeudi 26.

« J'ai reçu, Monsieur, le livre que „ vous avez eu la bonté de m'envoyer, „ je le lis avec le plus grand plaisir. C'est „ le sentiment que j'ai toujours éprouvé „ à la lecture de tous les ouvrages qui „ sont sortis de votre plume. Recevez-„ en tous mes remercîmens. J'aurois été „ vous les faire moi-même, si mes affai-„ res m'eussent permis de demeurer quel-„ que temps dans votre voisinage; mais „ j'ai bien peu habité la C......e cette „ année. M. & Mde. D...n viennent „ m'y demander à dîner dimanche pro-„ chain. Je compte que MM. de St. „ L.....t, de F.....l & Mde. d'H......., „ seront de la partie; vous me feriez un „ vrai plaisir, Monsieur, si vous vouliez „ être des nôtres. Toutes les personnes „ que j'aurai chez moi vous désirent, & „ seront charmées de partager avec moi „ le plaisir de passer avec vous une par-

„ tie de la journée. J'ai l'honneur d'être „ avec la plus parfaite considération, &c.„

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mde. d'H....... me faisoit trembler, & j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant; puisqu'elle & St. L.....t le vouloient bien, puisque D'.....y parloit au nom de tous les conviés, & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. D'.....y m'envoya son carosse, & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eut dit que toute la compagnie sentoit combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu. Entr'autres, le comte d'H......,

que je ne connoissois point du tout, & sa sœur, Mde. de B........e, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne, & sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissée s'ennuyer à garder le mulet.

Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise; car on sent que la présence du comte d'H....... & de St. L.....t, ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaisir de voir St. L.....t & Mde. d'H....... s'approcher de moi, & nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi de choses indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur, & si St. L.....t y eut pu lire, il en eut surement été content.

Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant la vue de Mde. d'H....... m'eut donné des palpitations jusqu'à la défaillance, en m'en retournant, je ne pensai presque pas à elle; je ne fus occupé que de St. L.....t.

Malgré les malins sarcasmes de Mde. de B........e, ce dîné me fit grand bien, & je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non-seulement que les intrigues de G.... & des H.........s n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (*), mais ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de Mde. d'H....... & de St. L.....t étoient moins changés que je n'avois cru, & je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une

(*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes Confessions.

paſſion coupable & malheureuſe, j'en réglai du moins ſi bien les reſtes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une ſeule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mde. d'H....... qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroiſſoient, m'attirèrent encore de ſa part de temps à autre quelques meſſages & billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la ſuite, & la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eût ceſſé, peut ſervir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens ſe ſéparent, quand il ne leur convient plus de ſe voir.

Un autre avantage que me procura ce dîner, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il ſervit de réfutation ſans replique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, & ſurtout avec M. D'.....y. En quittant l'Hermitage je lui avois écrit une lettre de remercîment très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement, & les attentions mutuelles ne ceſsèrent point

tant avec lui qu'avec M. de la L... son frère, qui même vint me voir à Montmorenci, & m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de Mde. d'H......., je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient eu, mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à se défier des insinuations de la cotterie H.........e. Quand j'allai à l'Hermitage elle prédit avec sa suffisance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, & que, forcé d'en sortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle soutint que c'étoit obstination pure, que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert respiroit une douceur d'ame qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en feroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris:

il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore par ma balourdise & par mon malheur ordinaire un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoissance avec Marmontel chez M. de la Poplinière, & cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le Mercure de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci sans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis sur son exemplaire que ce n'étoit point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offense & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel

qui se sent aisément, & depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, & de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages, tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager, & tant on doit avoir soin de ne rien laisser dans les complimens qu'on leur fait, qui puisse même avoir la moindre apparence équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir & de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la Julie, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, & même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'Opéra une nouvelle remise du Devin du village. Outré de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson & qui étoit demeuré sans réponse, & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut

bien se charger, à M. le comte de St. Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'opéra. M. de St. Florentin promit une réponse, & n'en fit aucune. Duclos, à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire; & la direction de l'opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, & de faire son profit du Devin du village, qui très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (*)

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans, je menois une vie assez égale & paisible: privé du charme des attachemens trop vifs, j'étois libre du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs qui vouloient absolument disposer de ma destinée, & m'asservir à leurs prétendus bienfaits malgré

(*) Il lui appartient depuis lors, par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, & dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espèce autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, sans en souffrir la dépendance, & sitôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries & des tracasseries, où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, & depuis mon établissement à Montmorenci, j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables & qui ne m'assujettissoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loiseau de Mauléon, qui débutant alors au barreau, ignoroit quelle y seroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, & qu'il ne fut jamais que le

défenſeur de la juſtice & de la vertu, ſon génie élévé par ce ſentiment ſublime égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a ſuivi mon conſeil & il en a ſenti l'effet. Sa défenſe de M. De Portes eſt digne de Démoſthène. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, paſſer les vacances, à St. Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à ſa mère, & où jadis avoit logé le grand Boſſuet. Voilà un fief dont une ſucceſſion de pareils maîtres rendroit la nobleſſe difficile à ſoutenir.

J'avois au même village de St. Brice le libraire Guérin, homme d'eſprit, lettré, aimable, & de la haute volée dans ſon état. Il me fit faire auſſi connoiſſance avec Jean Néaulme, libraire d'Amſterdam, ſon correſpondant & ſon ami, qui dans la ſuite imprima l'Emile.

J'avois plus près encore que St. Brice, M. Maltor, curé de Groslay, plus fait pour être homme d'état & miniſtre que curé de village, & à qui l'on eut donné tout au moins un diocèſe à gouverner, ſi les talens décidoient des places. Il avoit été ſecrétaire du comte du Luc,

& avoit connu très-particulièrement Jean-Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe qui l'avoit perdu, il avoit sur l'un & sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que Séguy n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier, & il m'assuroit que le comte du Luc, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente & dont il raisonnoit très-bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village : il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'étoit le plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorenci les Oratoriens,

& entr'autres le P. B......r, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir & l'art qu'il avoit de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui, j'en parlois à tout le monde. Apparemment ce que j'en disois, lui revint. Il me remercioit un jour de l'avoir trouvé bon homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique, qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, & qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent Mde. le Vas-

ſeur. Un jour que je ne penſois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme pour m'informer que M. G.... offroit de ſe charger de ſon entretien, & pour me demander la permiſſion d'accepter cette offre. J'appris qu'elle conſiſtoit en une penſion de trois cent livres, & que Mde. le Vaſſeur devoit venir demeurer à Deuil entre la Chevrette & Montmorenci. Je ne dirai pas l'impreſſion que fit ſur moi cette nouvelle, qui auroit été moins ſurprenante, ſi G.... avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, & qu'on ne m'eut pas fait un ſi grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où, cependant, il lui plaiſoit maintenant de la ramener, comme ſi elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permiſſion, dont elle auroit bien pu ſe paſſer ſi je l'avois refuſée, qu'afin de ne pas s'expoſer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la ſuite.

fuite. Mais quand j'aurois fu tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon confentement, comme je fis, & comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir fur l'offre de M. G.... Depuis lors le P. B......r me guérit un peu de l'imputation de bouhomie qui lui avoit paru fi plaifante, & dont je l'avois fi étourdiment chargé.

Ce même P. B.....r avoit la connoiffance de deux hommes qui recherchèrent auffi la mienne, je ne fais pourquoi: car il y avoit affurément peu de rapport entre leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchifédec, dont on ne connoiffoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient Janféniftes & paffoient pour des prêtres déguifés, peut-être à caufe de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le myftère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fiffent la gazette eccléfiaftique. L'un grand, benin, patelin, s'appeloit M. Ferraud : l'autre petit, trapu, ricaneur,

pointilleux, s'appeloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez sa nourrice, appelée Mde. Rousseau, & ils avoient pris à Montmorenci un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes, sans domestique & sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine & balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien ; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se soucioient de moi ; pour moi, je ne me souciois d'eux, que parce qu'ils jouoient aux échecs, & pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient partout & vouloient se mêler de tout, Thérèse les appeloit les *Commères*, & ce nom leur est demeuré à Montmorenci.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre quand je voudrois avec agrément, hors

de la ſphère des gens de lettres, où je ne comptois que le ſeul Duclos pour ami ; car De Leyre étoit encore trop jeune, & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philoſophique à mon égard, il s'en fut tout-à fait détaché, du moins je le crus ainſi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eu à ſe faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien & reſpectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, & que pour cette raiſon j'ai toujours conſervé. J'avois le bon Lenieps, mon compatriote, & ſa fille alors vivante, Mde. Lambert. J'avois un jeune Genevois, appelé C....., bon garçon, ſoigneux, officieux, zélé, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, & ſans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi. Il avoit quelque goût pour le deſſin & connoiſſoit les artiſtes. Il me fut utile pour les eſtampes de la Julie ; il ſe chargea de la direction des deſſins & des

planches, & s'acquitta bien de cette commiffion.

J'avois la maifon de M. D...n qui, moins brillante que durant les beaux jours de Mde. D..n, ne laiffoit pas d'être encore par le mérite des maîtres, & par le choix du monde qui s'y raffembloit, une des meilleures maifons de Paris. Comme je ne leur avois préféré perfonne,, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point ceffé de me voir avec amitié, & j'etois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mde. D....n. Je la pouvois même compter pour une de mes voifines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établiffement à Clichy, où j'allois quelquefois paffer un jour ou deux, & où j'aurois été davantage, fi Mde. D....n & Mde. de C........x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais vu la difficulté de fe partager dans la même maifon entre deux femmes qui ne fympathifoient pas, j'avois le plaifir de la voir plus à mon aife à Deuil, prefque à ma porte, où elle avoit loué une petite maifon, & même chez moi, où elle me venoit voir affez fouvent.

J'avois Mde. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel, & la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé T.....t, manière alors de demi-caffard, dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, & sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de Mde. de Luxembourg croisa le sien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte: mon ancien confrère & ami de Carrio, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suède, où il fut par sa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorenci lorsque je m'y attendois le moins Il étoit décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec

une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ſes preuves, d'ajouter une lettre à ſon nom de Carrio, & portoit celui du chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'eſprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, ſi C...... s'interpoſant entre nous à ſon ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'inſinuer à ma place & en mon nom dans ſa confiance, & me ſupplanter à force de zèle à me ſervir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voiſins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confeſſer un bien inexcuſable envers lui. C'étoit l'honnête M. le Blond, qui m'avoit rendu ſervice à Veniſe, & qui, étant venu faire un voyage en France avec ſa famille, avoit loué une maiſon de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci (*).

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de ſoupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisième fois il étoit chez lui : j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulois du moins, pour la première fois, le voir à mon aise, & causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin, je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir fit que je ne le remplis point du tout: après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. le Blond ne put qu'être justement indigné, donna, vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma paresse, & cependant, je sentois mon cœur si peu coupable, que si j'avois pu faire à M. le Blond quelque vrai plaisir, même à son insçu, je suis bien sûr qu'il ne m'eut

pas trouvé pareſſeux. Mais l'indolence, la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omiſſion : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, & malheureuſement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puiſque me voilà revenu à mes connoiſſances de Veniſe, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompu, ainſi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'eſt celle de M. de J......e, qui avoit continué, depuis ſon retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à cauſer avec moi des affaires d'Italie & des folies de M. de M......., dont il ſavoit de ſon côté bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans leſquels il avoit beaucoup de liaiſons. J'eus le plaiſir auſſi de revoir chez lui mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans ſa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J......e devint peu-à-peu ſi empreſſé de

m'avoir, qu'il en devint même gênant: & quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je passois une semaine entière sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé passer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de J.....e étoit assurément un honnête & galant homme; aimable même à certains égards, mais il avoit peu d'esprit, il étoit beau, tant soit peu narcisse, & passablement ennuyeux. Il avoit un recueil singulier, & peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, dont il occupoit aussi ses hôtes qui, quelquefois, s'en amusoient moins que lui. C'étoit une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour & de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France, dont on ne s'aviseroit guères chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure

intelligence, il me fit un accueil si froid, si glaçant, si peu dans son ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer, & même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus mettre les pieds; car on ne me voit guère où j'ai été une fois mal reçu, & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de J.....e. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable; car je lui étois sincèrement attaché, & outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très-aimables, & qui n'avoient point du tout l'air ni le ton libertin : & je puis jurer que de

mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parce que M. de J......e nous donnoit à souper, & je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner comme à la Padoana, le payement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de J..... e, que je n'avois pas revu depuis lors, & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause, que quelque mal-entendu relatif à ce souper, & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti & cessai de le voir; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il me fit faire souvent des complimens, & l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il me fit, sur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu &

n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de J......e n'entre point ici dans ma liste, quoique j'eusse assez long-temps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste de beaucoup d'autres connoissances moins familières, ou qui, par mon absence, avoient cessé de l'être, & que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voisinage, telles, par exemple, que les abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de la Live, de Boisgelou, Vatelet, Ancelet, & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie H........e, qu'il avoit quittée ainsi que moi, & ancien ami de Mde. D'.....y, dont il s'étoit détaché ainsi que moi, ni sur celle de son ami Desmahis, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de l'Impertinent. Le premier étoit mon voisin de campa-

gne, sa terre de Margency étant près de Montmorenci. Nous étions d'anciennes connoissances; mais le voisinage & une certaine conformité d'expériences nous rapprochèrent davantage. Le second mourut peu après. Il avoit du mérite & de l'esprit, mais il étoit un peu l'original de sa comédie, un peu fat auprès des femmes, & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé sur le reste de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L........ de M.........s, premier président de la cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur, & à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part les facilités les plus obligeantes, quant à la censure, & je savois qu'en plus d'une occasion, il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de

ſes bontés au ſujet de l'impreſſion de la Julie ; car les épreuves d'un ſi grand ouvrage étant fort coûteuſes à faire venir d'Amſterdam par la poſte, il permit, ayant ſes ports francs, qu'elles lui fuſſent adreſſées, & il me les envoyoit franches auſſi ſous le contre-ſeing de M. le Chancelier ſon père. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume, qu'enſuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eût été de ma part un vol fait à Rey à qui j'avois vendu mon manuſcrit, non-ſeulement je ne voulus point accepter le préſent qui m'étoit deſtiné pour cela, ſans ſon aveu, qu'il accorda très-généreuſement; mais je voulus partager avec lui les cent piſtoles à quoi monta ce préſent & dont il ne voulut rien. Pour ces cent piſtoles, j'eus le déſagrément dont M. de M.........s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, juſqu'à ce que la mauvaiſe fût écoulée.

J'ai toujours regardé M. de M.........s comme un homme d'une droiture à toute

épreuve. Jamais rien de ce qui m'eſt arrivé ne m'a fait douter un moment de ſa probité : mais auſſi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour leſquels il s'intéreſſe, à force de les vouloir préſerver. Non-ſeulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris; mais il fit un retranchement que l'auteur ſeul pouvoit ſe permettre, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mde. de P.......r. Il eſt dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier eſt plus digne de reſpect que la maîtreſſe d'un prince. Cette phraſe m'étoit venue dans la chaleur de la compoſition, ſans aucune application, je le jure. En reliſant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conſcience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phraſe, & je me contentai de ſubſtituer le mot Prince au mot *Roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adouciſſement ne parut pas ſuffiſant à

M. de M.........s : il retrancha la phrase entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller aussi proprement qu'il fut possible dans l'exemplaire de Mde. de P.......r. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe. Il se trouva de bonnes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-tems après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre Dame, qui étoit dans un cas pareil, sans que j'en susse rien, ni même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connoissance étoit faite & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy qui se moqua de moi, & m'assura que cette Dame en étoit si peu offensée qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquillisai fort mal-à-propos.

Je reçus à l'entrée de l'hiver une nouvelle marque des bontés de M. de M.........s à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante

dans le journal des favans. Margency m'écrivit pour me la propofer comme de lui-même. Mais il me fut aifé de comprendre, par le tour de fa lettre, qu'il étoit inftruit & autorifé ; & lui-même me marqua dans la fuite qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de chofe. Il ne s'agiffoit que de deux extraits par mois dont on m'apporteroit les livres, fans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magiftrat une vifite de remercîment. J'entrois par-là dans une fociété de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoiffance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail fi peu pénible, & que je pouvois faire fi commodément, il y avoit un honoraire de huit cent francs attaché à cette place. Je fus indécis quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, & de déplaire à M. de M.........s. Mais enfin la gêne infup-

portable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps : bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent sur tout, & me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je favois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame fur les matières que j'avois à traiter, & qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau qui pût animer mon génie ; & que m'auroient importé les fujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, & les livres mêmes ! Mon indifférence pour la chofe eût glacé ma plume & abruti mon efprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne fus jamais écrire que par paffion. Ce n'étoit affurément pas là ce qu'il falloit au journal des favans. J'écrivis donc à Margency une lettre de remercîment, tournée avec toute l'honnêteté poffible, dans laquelle je lui fis fi bien le détail de mes raifons, qu'il ne fe peut pas que ni lui, ni M. de M.........s aient cru qu'il

entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Auſſi l'approuvèrent-ils l'un & l'autre, ſans m'en faire moins bon viſage, & le ſecret fut ſi bien gardé ſur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette propoſition ne venoit pas dans un moment favorable pour la faire agréer. Car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & ſur-tout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver m'avoit abſolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impoſſible de courir la même carrière ſans avoir quelques liaiſons avec eux. Je ne l'étois guère moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, & moitié à des ſociétés pour leſquelles je n'étois point fait. Je ſentois plus que jamais, & par une conſtante expérience, que toute aſſociation inégale eſt toujours déſavantageuſe au parti foible. Vivant avec des gens opulens, & d'un autre état que celui que j'avois choiſi, ſans tenir maiſon comme eux, j'étois obligé de les

imiter en bien des chofes, & de menues dépenfes, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi non moins ruineufes qu'indifpenfables. Qu'un autre homme aille dans une maifon de campagne, il eft fervi par fon laquais, tant à table que dans fa chambre : il l'envoie chercher tout ce dont il a befoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maifon, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plait : mais moi, feul, fans domeftique, j'étois à la merci de ceux de la maifon, dont il falloit néceffairement capter les bonnes grâces, pour n'avoir pas beaucoup à fouffrir; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit auffi traiter les gens comme tel, & même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet j'en avois bien plus befoin. Paffe encore quand il y a peu de domeftiques; mais dans les maifons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très-rogues, très-fripons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt, & les coquins favoient faire enforte que j'avois fucceffivement befoin de tous. Les femmes de

Paris, qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article, & à force de vouloir économiser ma bourse, elles me ruinoient. Si je soupois en ville, un peu loin de chez moi, au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt-quatre sols du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher, elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage ou à Montmorenci? Ayant regret aux quatre sols de port que sa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ses gens, qui arrivoit à pied tout en nage, & à qui je donnois à dîner & un écu qu'il avoit assurément bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne? elle se disoit en elle-même ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi, durant ce temps-là, je ne travaillois point, que mon ménage & mon loyer & mon linge

& mes habits n'en alloient pas moins, que je payois mon barbier à double, & qu'il ne laissoit pas de m'en coûter chez elle plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi, quoique je bornasse mes petites largesses aux seules maisons où je vivois d'habitude, elles ne laissoient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez Mde. d'H....... à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, & plus de cent pistoles, tant à E....y qu'à la C.......e, pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne sait se pourvoir de rien, ni s'ingénier sur rien, ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne, & qui vous sert en rechignant. Chez Mde. D...n même, où j'étois de la maison, & où je rendois mille services aux domestiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite, il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma situation ne m'a plus permis de faire, & je vins à sentir bien plus durement encore l'inconvénient de

fréquenter des gens d'une autre condition que la mienne.

Encore si cette vie eût été de mon goût, je me serois consolé d'une dépense onéreuse, consacrée à mes plaisirs : mais se ruiner pour s'ennuyer étoit trop insupportable, & j'avois si bien senti le poids de ce train de vie que, profitant de l'intervalle de libèrté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande société, à la composition des livres, à tout commerce de littérature, & à me renfermer pour le reste de mes jours dans la sphère étroite & paisible pour laquelle je me sentois né.

Le produit de la Lettre à d'Alembert & de la Nouvelle Héloïse avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étois mis tout de bon quand j'eus achevé l'Héloïse, étoit fort avancé, & son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds de manière à me faire une petite rente viagère qui put,

avec ma copie, me faire ſubſiſter ſans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages ſur le chantier. Le premier étoit mes *Inſtitutions politiques.* J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore pluſieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le pourſuivre & d'attendre qu'il fut achevé, pour exécuter ma réſolution. Ainſi, renonçant à cet ouvrage, je réſolus d'en tirer ce qui pouvoit ſe détacher; puis de brûler tout le reſte; & pouſſant ce travail avec zèle, ſans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au Contrat Social.

Reſtoit le Dictionnaire de muſique. C'étoit un travail de manœuvre qui pouvoit ſe faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réſervai de l'abandonner ou de l'achever à mon aiſe, ſelon que mes autres reſſources raſſemblées me rendroient celle-là néceſſaire ou ſuperflue. A l'égard de la *Morale ſenſitive*; dont l'entrepriſe étoit reſtée en eſquiſſe, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, ſi je

je pouvois me paſſer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris où l'affluence des ſurvenans rendoit ma ſubſiſtance coûteuſe, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la p ume, je me réſervois une occupation qui put remplir le vide de ma ſolitude, ſans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne ſais par quelle fantaiſie Rey me preſſoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fuſſent pas juſ qu'alors fort intéreſſans par les faits, je ſentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchiſe que j'étois capable d'y mettre, & je réſolus d'en faire un ouvrage unique par une véracité ſans exemple, afin qu'au moins une fois, on put voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours ri de la fauſſe naïveté de Montagne qui, faiſant ſemblant d'avouer ſes défauts, a grand ſoin de ne s'en donner que d'aimables: tandis que je ſentois, moi, qui me ſuis cru toujours, & qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des

hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je savois qu'on me peignoit dans le public sous des traits si peu semblables aux miens, & quelquefois si difformes que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne se pouvant faire sans laisser voir aussi d'autres gens tels qu'ils étoient, & par conséquent, cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardissoit davantage à faire mes Confessions, dont jamais je n'aurois à rougir devant personne. Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue, un des plus sensés que j'eusse jamais fait, étoit fortement empreint dans mon esprit, & déjà je travaillois à son exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre des-

tinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien & beau patrimoine de l'illuſtre maiſon de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiſcation. Il a paſſé, par la ſœur du duc Henri, dans la maiſon de Condé, qui a changé le nom de Montmorenci en celui d'Anguien, & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives & où l'on reçoit les hommages des vaſſaux. Mais on voit à Montmorenci ou Anguien, une maiſon particulière, bâtie par Croiſat, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus ſuperbes châteaux, en mérite & en porte le nom. L'aſpect impoſant de ce bel édifice, la terraſſe ſur laquelle il eſt bâti, ſa vue, unique peut-être au monde, ſon vaſte ſalon peint d'une excellente main, ſon jardin planté par le célèbre Le Nôtre; tout cela forme un tout dont la majeſté frappante a pourtant je ne ſais quoi de ſimple, qui ſoutient & nourrit l'admiration. M. le *Maréchal* duc de *Luxembourg*, qui occupoit alors cette maiſon, venoit tous les ans dans ce pays,

où jadis ses pères étoient les maîtres, passer en deux fois cinq ou six semaines, comme simple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il fit, depuis mon établissement à Montmorenci, M. & Mde. la *Maréchale* envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, & m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'il revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappeloit Mde. de B......l m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, & je me souciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étois, sans me fêter & sans m'avilir. Je répondis honnêtement & respectueusement aux politesses de M. & Mde. de Luxembourg; mais je n'acceptai point leurs offres, & , tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler, me

faifant frémir à la feule idée de me préfenter dans une affemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une vifite de remerciment, quoique je compriffe affez que c'étoit ce qu'on cherchoit, & que tout cet empreffement étoit plutôt une affaire de curiofité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent, & allèrent même en augmentant. Mde. la comteffe de Boufflers, qui étoit fort liée avec Mde. la Maréchale, étant vénue à Montmorenci, envoya favoir de mes nouvelles & me propofer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâques de l'année fuivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la fociété de Mde. de Luxembourg, vint me voir plufieurs fois, nous fîmes connoiffance; il me preffa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne fongeois à rien moins, je vis arriver M. le Maréchal de Luxembourg fuivi de cinq ou fix perfonnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en

dédire, & je ne pus éviter, ſous peine d'être un arrogant & un mal-appris, de lui rendre ſa viſite & d'aller faire ma cour à Mde. la Maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choſes les plus obligeantes. Ainſi commencèrent, ſous de funeſtes auſpices, des liaiſons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un preſſentiment trop bien fondé me fit redouter juſqu'à ce que j'y fuſſe engagé.

Je craignois exceſſivement Mde. de Luxembourg. Je ſavois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue pluſieurs fois au ſpectacle, & chez Mde. D...n, il y avoit dix ou douze ans, lorſqu'elle étoit ducheſſe de B......s & qu'elle brilloit encore de ſa première beauté. Mais elle paſſoit pour maligne, & dans une auſſi grande Dame, cette réputation me faiſoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus ſubjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir ſur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela; c'étoit beaucoup mieux. La con-

verſation de Mde. de Luxembourg ne pétille pas d'eſprit. Ce ne ſont pas des ſaillies, & ce n'eſt pas même proprement de la fineſſe : mais c'eſt une délicateſſe exquiſe qui ne frappe jamais & qui plaît toujours. Ses flatteries ſont d'autant plus enivrantes qu'elles ſont plus ſimples ; on diroit qu'elles lui échappent ſans qu'elle y penſe, & que c'eſt ſon cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il eſt trop rempli. Je crus m'appercevoir dès la première viſite, que malgré mon air gauche & mes lourdes phraſes, je ne lui déplaiſois pas. Toutes les femmes de la cour ſavent vous perſuader cela quand elles veulent, vrai ou non, mais toutes ne ſavent pas, comme Mde. de Luxembourg, vous rendre cette perſuaſion ſi douce qu'on ne s'aviſe plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour ma confiance en elle eut été auſſi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, ſi Mde. la ducheſſe de Montmorenci ſa belle-fille, jeune folle, aſſez maligne auſſi, ne ſe fut aviſée de m'entreprendre, & tout au travers de force éloges de ſa maman, & de feintes agaceries pour ſon propre

compte, ne m'eut mis en doute ſi je n'étois pas perſifflé.

Je me ſerois peut-être difficilement raſſuré ſur cette crainte auprès des deux Dames, ſi les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'euſſent confirmé que les leurs étoient ſérieuſes. Rien de plus ſurprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, ſur le pied d'égalité où il voulut ſe mettre avec moi, ſi ce n'eſt peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, ſur l'indépendance abſolue dans laquelle je voulois vivre. Perſuadés l'un & l'autre que j'avois raiſon d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mde. de Luxembourg n'ont paru vouloir s'occuper un inſtant de ma bourſe ou de ma fortune; quoique je ne puiſſe douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont propoſé de place & ne m'ont offert leur crédit, ſi ce n'eſt une ſeule fois que Mde. de Luxembourg parut déſirer que je vouluſſe entrer à l'académie françoiſe. J'alléguai ma religion : elle me dit que ce n'étoit pas un obſtacle, ou qu'elle

s'engageoit à le lever. Je répondis que quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre, ayant refusé à M. de Tressan & en quelque sorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mde. de Luxembourg n'insista pas & il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, & qui pouvoient tout en ma faveur, M. de Luxembourg étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quitter, & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine lui & sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales & de mes pots cassés; mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine, & que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-

fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon ſeigneur lui faiſoit courir, je me hâtai de le tirer de-là pour le mener, malgré le froid qu'il faiſoit encore, à mon donjon, tout ouvert & ſans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raiſon qui m'avoit engagé à l'y conduire : il la redit à Mde. la Maréchale, & l'un & l'autre me preſsèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, ſi je l'aimois mieux, dans un édifice iſolé qui étoit au milieu du parc, & qu'on appeloit le petit chateau. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'eſt pas en plaine comme celui de la C......e. Il eſt inégal, montueux, mêlé de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiſte a tiré parti pour varier les boſquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainſi dire, à force d'art & de génie, un eſpace en lui-même aſſez reſſerré. Ce parc eſt couronné dans le haut par la terraſſe & le château; dans le bas il forme une

gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle eſt rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargiſſement & cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés de boſquets & d'arbres, eſt le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le terrain qui l'entoure, appartenoit jadis au célèbre le Brun, qui ſe plut à le bâtir & le décorer avec ce goût exquis d'ornemens & d'architecture, dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours ſur le deſſin du premier maître. Il eſt petit, ſimple, mais élégant. Comme il eſt dans un fond, entre le baſſin de l'orangerie & la grande pièce d'eau, par conſéquent ſujet à l'humidité, on l'a percé dans ſon milieu d'un périſtile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient ſec malgré ſa ſituation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur oppoſée qui lui fait perſpective, il paroît abſolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appelée *Iſola bella*, dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice folitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chauffée compofé d'une falle de bal, d'une falle de billard & d'une cuifine. Je pris le plus petit & le plus fimple au-deffus de la cuifine, que j'eus auffi. Il étoit d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc & bleu. C'eft dans cette profonde & délicieufe folitude qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oifeaux de toute efpèce, au parfum de la fleur d'orange, je compofai dans une continuelle extafe le cinquième livre d'Emile, dont je dus en grande partie le coloris affez frais à la vive impreffion du local où je l'écrivois.

Avec quel empreffement je courois tous les matins au lever du foleil, refpirer un air embaumé fur le périftile! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma Thérèfe! Ma chatte & mon chien nous faifoient compagnie. Ce feul cortège m'eut fuffi pour toute ma vie, fans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois-là dans le Paradis terreftre; j'y

vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de Juillet, M. & Mde. de Luxembourg me marquèrent tant d'attentions, & me firent tant de careſſes, que logé chez eux & comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant aſſidûment. Je ne les quittois preſque point : j'allois le matin faire ma cour à Mde. la Maréchale ; j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal, mais je n'y ſoupois pas, à cauſe du grand monde, & qu'on y ſoupoit trop tard pour moi. Juſqu'alors tout étoit convenable, & il n'y avoit point de mal encore, ſi j'avois ſu m'en tenir là. Mais je n'ai jamais ſu garder un milieu dans mes attachemens, & remplir ſimplement des devoirs de ſociété. J'ai toujours été tout ou rien ; bientôt je fus tout, & me voyant fêté, gâté par des perſonnes de cette conſidération, je paſſai les bornes, & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'eſt permis d'avoir que pour ſes égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières, tandis qu'ils ne ſe relâchèrent

jamais dans les leurs, de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mde. la Maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère, je la redoutois moins que son esprit. C'étoit par-là sur-tout qu'elle m'en imposoit. Je savois qu'elle étoit difficile en conversations, & qu'elle avoit droit de l'être. Je savois que les femmes & surtout les grandes Dames, veulent absolument être amusées, qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer, & je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisai un supplément pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la Julie; elle savoit qu'on l'imprimoit; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage; j'offris de le lui lire; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures; M. de Luxembourg y venoit: on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit, & je compassai si bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour

tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu (*). Le succès de cet expédient passa mon attente. Mde. de Luxembourg s'engoua de la Julie & de son auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me disoit des douceurs toute la journée, m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle, & quand quelques seigneurs vouloient prendre cette place, elle leur disoit que c'étoit la mienne, & les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manières charmantes faisoient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte en voyant cet engouement, & me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, étoit qu'il ne se changeât en dégoût, & malheureusement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg de retourner précipitamment à la cour.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit & le mien, puisqu'indépendamment des foules de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation, dans mes lettres mêmes, & lorsque j'étois le mieux avec elle, il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient, sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, & j'en pourrois citer vingt. Elle sut que je faisois pour Mde. d'H....... une copie de l'Héloïse à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis, & la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant & d'honnête à ce sujet, du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

A Versailles, ce mardi.

" Je suis ravie, je suis contente, votre
„ lettre m'a fait un plaisir infini, & je
„ me presse pour vous le mander & pour
„ vous en remercier.

„ Voici les propres termes de votre
„ lettre : *Quoique vous soyez sûrement une*
„ *très-bonne pratique, je me fais quelque peine*

„ *de prendre votre argent : régulièrement ce* „*feroit à moi de payer le plaifir que j'au-* „ *rois de travailler pour vous.* Je ne vous „ en dis pas davantage. Je me plains de „ ce que vous ne me parlez jamais de „ votre fanté. Rien ne m'intéreffe davan- „ tage. Je vous aime de tout mon cœur; „ & c'eft, je vous affure, bien triftement „ que je vous le mande, car j'aurois „ bien du plaifir à vous le dire moi-même. „ M. de Luxembourg vous aime & vous „ embraffe de tout fon cœur. „

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre, en attendant plus ample examen, pour protefter contre toute interprétation défobligeante, & après m'être occupé quelques jours à cet examen avec l'inquiétude qu'on peut concevoir, & toujours fans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma dernière réponfe à ce fujet.

A Montmorenci, le 8 *Décembre* 1759.

" Depuis ma dernière lettre, j'ai examiné cent & cent fois le paffage en „ queftion. Je l'ai confidéré par fon fens „ propre & naturel; je l'ai confidéré par „ tous les fens qu'on peut lui donner,

„ & je vous avoue, madame la Maré-
„ chale, que je ne fais plus fi c'eſt moi
„ qui vous dois des excuſes, ou ſi ce
„ n'eſt point vous qui m'en devez. „

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai ſouvent repenſé depuis ce temps-là; & telle eſt encore aujourd'hui ma ſtupidité ſur cet article, que je n'ai pu parvenir à ſentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce paſſage, je ne dis pas d'offenſant, mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuſcrit de l'Héloïſe, que voulut avoir Mde. de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelqu'avantage marqué qui le diſtinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard, & j'avois balancé long-temps à les inférer, ſoit en entier, ſoit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroiſſoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parce que, n'étant pas du ton de tout le reſte, elles en auroient gâté la touchante ſimplicité. J'eus une autre raiſon bien plus forte, quand je connus

Mde. de Luxembourg. C'eſt qu'il y avoit dans ces aventures une marquiſe romaine d'un mauvais caractère, dont quelques traits, ſans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la çonnoiſſoient pas bien. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, & m'y confirmai. Mais dans l'ardent deſir d'enrichir ſon exemplaire de quelque choſe qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas ſonger à ces malheureuſes aventures, & former le projet d'en faire l'extrait pour l'y ajouter? Projet inſenſé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte!

Quos vult perdere Jupiter dementat.

J'eus la ſtupidité de faire cet extrait avec bien du ſoin, bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle choſe du monde; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle ſeule, & ne ſeroit jamais vu de perſonne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même; ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma diſcrétion,

comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendois, & jamais, à ma très-grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, sur d'autres indices, de l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore, en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuisible; tant tout concourt à l'œuvre de la destinée quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la Julie, lesquels dessins se trouvèrent être du même format que le manuscrit. Je demandai à C...... ces dessins, qui m'appartenoient à toutes sortes de titres, & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit

des planches, lesquelles eurent un grand débit. C...... est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins, il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors, sous prétexte d'ajouter quelqu'ornement à ces dessins, il se les fit laisser, & finit par les présenter lui-même.

Ego versiculos feci, tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château, il m'y venoit voir très-souvent, & toujours dès le matin, sur-tout quand M. & Mde. de Luxembourg étoient à Montmorenci. Cela faisoit que pour passer avec lui la journée, je n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. C....... : je le fis. C'étoit ce qu'il avoit cherché. Ainsi, grâces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi, un commis de M. T........, qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table quand il n'avoit personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un Maréchal de France, avec les princes,

les ducheſſes, & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener ſur le chemin de St. Denis, nous accompagnerons M. C...... Le pauvre garçon n'y tint pas ; ſa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur ſi ému, que je ne pus dire un ſeul mot. Je ſuivois par derrière, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baiſer les pas de ce bon Maréchal : mais la ſuite de cette hiſtoire de copie m'a fait anticiper ici ſur le temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Si-tôt que la petite maiſon de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, ſimplement, & retournai m'y établir ; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi ; mais je ne pus me réſoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du périſtile,

j'allois souvent y coucher, & j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garderobe. Au rez-de-chaussée étoit la cuisine & la chambre de Thérèse. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai quand j'y fus à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls, j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poser une table & des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de seringa, de chêvrefeuille; j'y fis faire une belle plattebande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres;

& cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins aussi belle, & sur laquelle j'avois apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servoit de salle de compagnie pour recevoir M. & Mde. de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mde. la duchesse de Montmorenci, Mde. la duchesse de Boufflers, Mde. la comtesse de Valentinois, Mde. la comtesse de Boufflers, & d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très-fatigante, le pélerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mde. de Luxembourg toutes ces visites; je le sentois, & mon cœur leur en faisoit bien l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embrassant : Ah ! M. le Maréchal, je haïssois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur seroit aisé de se faire adorer.

Au reste, j'interpelle tous ceux qui m'ont

m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais apperçu que cet éclat m'ait un instant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins simple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voisins, moins prompt à rendre service à tout le monde, quand je l'ai pu, sans me rebuter jamais des importunités sans nombre, & souvent déraisonnables, dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorenci, par mon sincère attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voisinage goûter les douceurs de cette vie égale & simple, hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. Thérèse avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voisin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le père, & après avoir le matin dîné au château, non sans gêne, mais pour complaire à Mde. la Maréchale, avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon-homme Pilleu & sa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi!

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troisième à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me pressèrent si fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y consentis, malgré mon aversion pour Paris, où je n'avois été depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux seules fois dont j'ai parlé. Encore n'y allois je que les jours convenus, uniquement pour souper, & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & sortois par le jardin qui donnoit sur le boulevard, de sorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité passagère se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, & bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite si c'est en bien ou en mal. C'est Mde. la marquise de V......n; ma voisine, dont le mari venoit d'acheter une maison de campagne à S.... près de Montmorenci. Mademoiselle d'A.., fille

du comte d'A.., homme de condition, mais pauvre, avoit épousé M. de V......n, vieux, laid, fourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bonhomme, quand on favoit le prendre, & possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, & faisant pleurer sa femme toute la journée, finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, & cela pour la faire enrager, attendu qu'elle savoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit, & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de Madame, & devint celui de Monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency, près d'Eaubonne & d'Andilly, & ils y étoient précisément durant mes amours pour Mde. d'H....... Mde. d'H....... & Mde. de V......n se connoissoient par Mde. d'Aubeterre, leur commune amie; & comme le jardin de Margency étoit sur le passage de Mde. d'H....... pour aller au Mont-Olympe, sa promenade favorite, Mde. de V......n lui donna une

clef pour paſſer. A la faveur de cette clef, j'y paſſois ſouvent avec elle; mais je n'aimois point les rencontres imprévues, & quand Mde. de V......n ſe trouvoit par haſard ſur notre paſſage, je les laiſſois enſemble ſans lui rien dire, & j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant quand elle fut à S...., elle ne laiſſa pas de me rechercher. Elle me vint voir pluſieurs fois à Mont-Louis ſans me trouver, & voyant que je ne lui rendois pas ſa viſite, elle s'aviſa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terraſſe. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut aſſez. Nous voilà liés.

Cette liaiſon commença par être orageuſe, comme toutes celles que je faiſois malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'eſprit de Mde. V......n étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de ſimplicité, qu'il faut une attention continuelle, & pour moi très-fatigante, pour ſentir quand on eſt perſiflé. Une

niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les Anglois. Je parlois de la manière d'armer cette frégate, sans nuire à sa légéreté. Oui, dit-elle, d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absens, sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, & son ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable étoit la gêne continuelle de ses petits envois, de ses petits cadeaux, de ses petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins, ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête-à-têtes. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler, & ce besoin m'a souvent

fait paſſer ſur beaucoup de choſes. J'avois mis tant de dureté dans ma franchiſe avec elle, qu'après avoir montré quelquefois ſi peu d'eſtime pour ſon caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût ſincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, & dont il eſt à noter que jamais dans aucune de ſes réponſes elle n'a paru piquée en aucune façon.

A Montmorenci le 5 Novembre 1760.

“ Vous me dites, Madame, que vous „ ne vous êtes pas bien expliquée, pour „ me faire entendre que je m'explique „ mal. Vous me parlez de votre prétendue bêtiſe, pour me faire ſentir la „ mienne: Vous vous vantez de n'être „ qu'une bonne femme, comme ſi vous „ aviez peur d'être priſe au mot, & vous „ me faites des excuſes pour m'apprendre que je vous en dois. Oui, Madame, „ je le ſais bien; c'eſt moi qui ſuis une „ bête, un bon-homme, & pis encore „ s'il eſt poſſible; c'eſt moi qui choiſis „ mal mes termes, au gré d'une belle „ Dame françoiſe, qui fait autant d'at-

„ tention aux paroles, & qui parle auffi „ bien que vous. Mais confidérez que „ je les prends dans le fens commun de „ la langue, fans être au fait ou en fouci „ des honnêtes acceptions qu'on leur „ donne dans les vertueufes fociétés de „ Paris. Si quelquefois mes expreffions „ font équivoques, je tâche que ma con- „ duite en détermine le fens, &c. „ Le refte de la lettre eft à-peu-près fur le même ton.

C......, entreprenant, hardi jufqu'à l'effronterie, & qui fe tenoit à l'affut de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez Mde. de V......n, & y fut bientôt, à mon infçu, plus familier que moi-même. C'étoit un fingulier corps que ce C...... Il fe préfentoit de ma part chez toutes mes connoiffances, s'y établiffoit, y mangeoit fans façon. Tranfporté de zèle pour mon fervice, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond filence fur toutes ces liaifons & fur tout ce qu'il favoit devoir m'intéreffer. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit,

ou vu qui m'intéressoit; il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne savoit jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenois: enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne: il n'étoit secret & mystérieux qu'avec son ami; mais laissons quant à présent, C...... & Mde. de V......n. Nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en pastel, qu'il avoit exposé au salon il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait que je n'avois pas accepté. Mais Mde. D'.....y qui m'avoit donné le sien & qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec Mde. D'.....y; je lui rendis son portrait, & n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils com-

prirent lui & Mde. la Maréchale, que je ferois bien aife d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très-bonne main, les firent enchaffer dans une boîte à bonbons, de criftal de roche, montée en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mde. de Luxembourg ne voulut jamais confentir que fon porrrait occupât le deffus de la boîte. Elle m'avoit reproché plufieurs fois que j'aimois mieux M. de Luxembourg qu'elle, & je ne m'eu étois point défendu, parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer fon portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis à-peu-près dans ce même temps une fottife qui ne contribua pas à me conferver fes bonnes grâces. Quoique je ne connuffe point du tout M. de *Silhouette*, & que je fuffe peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de fon adminiftration. Lorfqu'il commença d'appefantir fa main fur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas fon opération dans un temps favorable; je n'en fis

pas des vœux moins ardens pour son succès; & quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon intrépide étourderie, la lettre suivante, qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

A Montmorenci le 2 Décembre 1759.

" Daignez, Monsieur, recevoir l'hom-
„ mage d'un solitaire qui n'est pas connu
„ de vous, mais qui vous estime par
„ vos talens, qui vous respecte par votre
„ administration, & qui vous a fait l'hon-
„ neur de croire qu'elle ne vous reste-
„ roit pas long-temps. Ne pouvant sau-
„ ver l'Etat qu'aux dépens de la capi-
„ tale qui l'a perdu, vous avez bravé
„ les cris des gagneurs d'argent. En vous
„ voyant écraser ces misérables, je vous
„ enviois votre place; en vous la voyant
„ quitter, sans vous être démenti, je
„ vous admire. Soyez content de vous,
„ Monsieur; elle vous laisse un honneur
„ dont vous jouirez long-temps sans
„ concurrent. Les malédictions des fri-
„ pons sont la gloire de l'homme juste. „

Mde. de Luxembourg qui savoit que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai;

elle en souhaita une copie; je la lui donnai: mais j'ignorois en la lui donnant qu'elle étoit intéressée aux sous-fermes & au déplacement de M. Silhouette. On eut dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable & puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrace, quoique je fisse à force de gaucheries tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie: l'autre Dame étoit Mde. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir, ni l'une ni l'autre; mais de présumer que Mde. de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui me paroit bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événemens subséquens. Pour moi, je m'étourdissois sur l'effet de mes bêtises, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à des-

fein de l'offenfer : comme fi jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles ; même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien fentir, & que je ne trouvaffe encore ni diminution dans fon empreffement, ni changement dans fes manières, la continuation, l'augmentation même d'un preffentiment trop bien fondé, me faifoit trembler fans ceffe, que l'ennui ne fuccédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une fi grande Dame une conftance à l'épreuve de mon peu d'adreffe à la foutenir ? Je ne favois pas même lui cacher ce preffentiment fourd qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus mauffade. On en jugera par la lettre fuivante, qui contient une bien fingulière prédiction.

NB. *Cette Lettre, fans date dans mon brouillon, eft du mois d'Octobre 1760 au plus tard.*

« Que vos bontés font cruelles ! Pour-
» quoi troubler la paix d'un folitaire,
» qui renonçoit aux plaifirs de la vie
» pour n'en plus fentir les ennuis ? J'ai
» paffé mes jours à chercher en vain des

„ attachemens solides. Je n'en ai pu for-
„ mer dans les conditions auxquelles je
„ pouvois atteindre; est-ce dans la vôtre
„ que j'en dois chercher? L'ambition,
„ ni l'intérêt ne me tentent pas, je suis
„ peu vain, peu craintif; je puis résister à
„ tout, hors aux caresses. Pourquoi m'at-
„ taquez-vous tous deux par un foible
„ qu'il faut vaincre, puisque dans la dis-
„ tance qui nous sépare, les épanche-
„ mens des cœurs sensibles ne doivent
„ pas rapprocher le mien de vous? La
„ reconnoissance suffira-t-elle pour un
„ cœur qui ne connoît pas deux maniè-
„ res de se donner, & ne se sent capa-
„ ble que d'amitié? D'amitié, Madame
„ la Maréchale! Ah! voilà mon mal-
„ heur! Il est beau à vous, à M. le
„ Maréchal, d'employer ce terme: mais
„ je suis insensé de vous prendre au mot.
„ Vous vous jouez, moi je m'attache;
„ & la fin du jeu me prépare de nou-
„ veaux regrets. Que je hais tous vos
„ titres, & que je vous plains de les por-
„ ter! Vous me semblez si dignes de
„ goûter les charmes de la vie privée!
„ Que n'habitez-vous Clarens! J'irois y

„ chercher le bonheur de ma vie : mais „ le château de Montmorenci, mais l'hôtel de Luxembourg ! Eſt-ce là qu'on „ doit voir Jean-Jaques ? Eſt-ce là qu'un „ ami de l'égalité doit porter les affections d'un cœur ſenſible qui, payant „ ainſi l'eſtime qu'on lui témoigne, croit „ rendre autant qu'il reçoit ? Vous êtes „ bonne & ſenſible auſſi ; je le ſais, je „ l'ai vu ; j'ai regret de n'avoir pu plutôt „ le croire : mais dans le rang où vous „ êtes, dans votre manière de vivre, „ rien ne peut faire une impreſſion durable, & tant d'objets nouveaux s'effacent ſi bien mutuellement qu'aucun ne „ demeure. Vous m'oublierez, Madame, „ après m'avoir mis hors d'état de vous „ imiter. Vous aurez beaucoup fait pour „ me rendre malheureux, & pour être „ inexcuſable. „

Je lui joignois-là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car, au reſte, je me ſentois ſi sûr de lui, qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit une ſeule crainte ſur la durée de ſon amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mde. la Maré-

cha le ne s'eſt un moment étendu juſqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance ſur ſon caractère, que je ſavois être foible, mais sûr. Je ne craignis pas plus de ſa part un refroidiſſement, que je n'en attendois un attachement héroïque. La ſimplicité, la familiarité de nos manières l'un avec l'autre marquoit combien nous comptions réciproquement ſur nous. Nous avions raiſon tous deux : j'honorerai, je chérirai tant que je vivrai la mémoire de ce digne ſeigneur, & quoiqu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je ſuis auſſi certain qu'il eſt mort mon ami, que ſi j'avois reçu ſon dernier ſoupir.

Au ſecond voyage de Montmorenci de l'année 1760, la lecture de la Julie étant finie, j'eus recours à celle de l'Emile pour me ſoutenir auprès de Mde. de Luxembourg; mais cela ne réuſſit pas ſi bien; ſoit que la matière fut moins de ſon goût, ſoit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laiſſer duper par mes libraires, elle voulut que je lui laiſſaſſe le ſoin de faire imprimer cet

ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition qu'il ne s'imprimeroit point en France, & c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute ; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander; & ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le systême que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de M.......s, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa main, pour me prouver que la profession de foi du vicaire Savoyard étoit précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre-humain, & celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat, toujours si prudent, devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit étoit par cela seul légitime, je n'avois plus d'objections à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un scrupule extraordinaire, j'exigeai tou-

jours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, & même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins, consentant au reste que l'édition se fît au profit d'un libraire François, & que, quand elle seroit faite, on la débitât, soit à Paris, soit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mde. de Luxembourg & moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage sa petite-fille, mademoiselle de Boufflers, aujourd'hui Mde. la duchesse de Lauzun. Elle s'appeloit Amélie. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre & de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mde. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussade-

rie ordinaire. Au lieu des gentilleſſes qu'un autre eût dites à ma place, je reſtois-là muet, interdit, & je ne ſais lequel étoit le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la rencontrai ſeule dans l'eſcalier du petit château : elle venoit de voir Thérèſe, avec laquelle ſa gouvernante étoit encore. Faute de ſavoir que lui dire, je lui propoſai un baiſer, que dans l'innocence de ſon cœur, elle ne refuſa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de ſa grand maman, & en ſa préſence. Le lendemain, liſant l'Emile au chevet de Mde. la Maréchale, je tombai préciſément ſur un paſſage où je cenſure, avec raiſon, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juſte, & dit là-deſſus quelque choſe de fort ſenſé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtiſe, qui m'a ſi ſouvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que ſot & embarraſſé ! Bêtiſe qu'on prend même pour une fauſſe excuſe dans un homme qu'on ſait n'être pas ſans eſprit. Je puis jurer que dans ce baiſer ſi répréhenſible, ainſi que dans les autres, le

cœur & les ſens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens, & je puis jurer même que ſi, dans ce moment, j'avois pu éviter ſa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaiſir à voir, mais par l'embarras de trouver en paſſant quelque mot agréable à lui dire. Comment ſe peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment ſe conduire dénué de tout impromptu dans l'eſprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdiſe infailliblement: ſi je ne dis rien, je ſuis un miſantrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eut été bien plus favorable: mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les inſtrumens de ma perte & de celle des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, Mde. de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très-imprudemment offenſé Mde. la princeſſe de Robeck, fille de M. de Luxembourg; Paliſſot, qu'elle protégeoit,

la vengea par la comédie des Philofophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je penſe, à cauſe de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au père de ſa protectrice, dont il ſavoit que j'étois aimé. Le libraire Ducheſne, qu'alors je ne connoiſſois point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, & je ſoupçonne que ce fut par l'ordre de Paliſſot, qui crut peut-être que je verrois avec plaiſir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il ſe trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiſcret & foible, j'ai toujours conſervé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'eſtime, & du reſpect pour notre ancienne amitié, que je ſais avoir été long-temps auſſi ſincère de ſa part que de la mienne. C'eſt toute autre choſe avec G...., homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'eſt pas même capable d'aimer, & qui de gaieté de cœur, ſans aucun ſujet de plainte, & ſeulement pour contenter ſa noire jalouſie, s'eſt fait, ſous le maſ-

que, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'eſt plus rien pour moi : l'autre ſera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuſe pièce : je n'en pus ſupporter la lecture, & ſans l'achever, je la renvoyai à Ducheſne avec la lettre ſuivante.

Montmorenci, *le* 21 *Mai* 1760.

« En parcourant, Monſieur, la pièce „ que vous m'avez envoyée ; j'ai frémi „ de m'y voir loué. Je n'accepte point „ cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé „ qu'en me l'envoyant, vous n'avez point „ voulu me faire une injure ; mais vous „ ignorez ou vous avez oublié que j'ai „ eu l'honneur d'être l'ami d'un homme „ reſpectable, indignement noirci & „ calomnié dans ce libelle. „

Ducheſne montra cette lettre. Diderot, qu'elle auroit dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la ſupériorité d'un procédé généreux, & je ſus que ſa femme ſe déchaînoit partout contre moi, avec une aigreur qui m'affectoit peu, ſachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangère.

Diderot à son tour, trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet, qui fit contre Palissot un petit écrit imité du petit Prophête, & intitulé *la Vision*. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit Mde. de Robeck, dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle, naturellement peu vindicative, & pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet, m'écrivit pour m'engager à prier Mde. de Luxembourg de solliciter sa liberté, lui promettant en reconnoissance des louanges dans l'Encyclopédie : voici ma réponse.

" Je n'ai pas attendu votre lettre, „ Monsieur, pour témoigner à Mde. la „ Maréchale de Luxembourg la peine „ que me faisoit la détention de l'abbé „ Morrellet. Elle sait l'intérêt que j'y „ prends, elle saura celui que vous y „ prenez, & il lui suffiroit pour y prendre intérêt elle-même, de savoir que „ c'est un homme de mérite. Au surplus, „ quoiqu'elle & M. le Maréchal m'honorent d'une bienveillance qui fait la

„ consolation de ma vie, & que le nom „ de votre ami soit près d'eux une recommandation pour l'abbé Morrellet, j'ignore jusqu'à quel point il leur convient d'employer en cette occasion le „ crédit attaché à leur rang, & la considération due à leurs personnes. Je ne „ suis pas même persuadé que la vengeance en question regarde Mde. la „ princesse de Robeck, autant que vous „ paroissez le croire, & quand cela seroit, „ on ne doit pas s'attendre que le plaisir „ de la vengeance appartienne aux philosophes exclusivement, & que quand „ ils voudront être femmes, les femmes „ seront philosophes.

„ Je vous rendrai compte de ce que „ m'aura dit Mde. de Luxembourg, „ quand je lui aurai montré votre lettre. „ En attendant, je crois la connoître assez „ pour pouvoir vous assurer d'avance, „ que quand elle auroit le plaisir de contribuer à l'élargissement de l'abbé Morrellet, elle n'accepteroit point le tribut de reconnoissance que vous lui „ promettez dans l'Encyclopédie, quoiqu'elle s'en tînt honorée; parce qu'elle

„ ne fait point le bien pour la louange ,
„ mais pour contenter ſon bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle & la commiſération de Mde. de Luxembourg en faveur du pauvre captif, & je réuſſis. Elle fit un voyage à Verſailles exprès pour voir M. le comte de St. Florentin, & ce voyage abrégea celui de Montmorenci, que M. le Maréchal fut obligé de quitter en même temps pour ſe rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit comme gouverneur de Normandie, au ſujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mde. de Luxembourg le ſurlendemain de ſon départ.

A Verſailles ce mercredi.

“ M. de Luxembourg eſt parti hier „ à ſix heures du matin. Je ne ſais pas „ encore ſi j'irai. J'attends de ſes nou„ velles, parce qu'il ne ſait pas lui-même „ combien de temps il y ſera. J'ai vu M. „ de St. Florentin, qui eſt le mieux diſ„ poſé pour l'abbé Morrellet; mais il y „ trouve des obſtacles dont il eſpère ce„ pendant triompher à ſon premier travail „ avec

„ avec le roi, qui fera la femaine pro-
„ chaine. J'ai demandé auffi en grâce
„ qu'on ne l'exilât point, parce qu'il en
„ étoit queftion ; on vouloit l'envoyer à
„ Nanci. Voilà, Monfieur, ce que j'ai
„ pu obtenir ; mais je vous promets que
„ je ne laifferai pas M. de St. Florentin
„ en repos, que l'affaire ne foit finie
„ comme vous le défirez. Que je vous
„ dife donc à préfent le chagrin que j'ai
„ eu de vous quitter fitôt ; mais je me
„ flatte que vous n'en doutez pas. Je
„ vous aime de tout mon cœur, & pour
„ toute ma vie. „

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

Ce 1er. Août.

“ Grâce à vos foins, mon cher phi-
“ lofophe, l'abbé eft forti de la Baftille,
„ & fa détention n'aura point d'autres
„ fuites. Il part pour la campagne, &
„ vous fait ainfi que moi, mille remer-
„ cimens & complimens. *Vale & me ama.* „

L'abbé m'écrivit auffi quelques jours après une lettre de remercîment, qui ne me parut pas refpirer une certaine effu-

ſion de cœur, & dans laquelle il ſembloit exténuer en quelque ſorte le ſervice que je lui avois rendu, & à quelque temps de-là, je trouvai que d'Alembert & lui m'avoient en quelque ſorte, je ne dirai pas, ſupplanté, mais ſuccédé auprès de Mde. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant, je ſuis bien éloigné de ſoupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma diſgrace; je l'eſtime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la ſuite.

J'eus dans le même temps une autre affaire qui occaſionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire, lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une inſulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à perſonne. Je ſuppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T.....t que je connoiſſois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 Juin 1760, pour m'avertir que M. F....y, ſon ami & correſpondant, avoit imprimé dans ſon Journal, ma lettre à M. de Voltaire, ſur le déſaſtre de

Lisbonne : l'abbé T....t voulut favoir comment cette impreffion s'étoit pu faire, & dans fon tour finet & jéfuitique, me demandoit mon avis fur la réimpreffion de cette lettre, fans vouloir me dire le fien. Comme je hais fouverainement les rufeurs de cette efpèce, je lui fis les remercîmens que je lui devois, mais j'y mis un ton dur qu'il fentit, qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jufqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit voulu favoir.

Je compris bien, quoiqu'en put dire T.....t, que F....y n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la première impreffion en venoit de lui. Je le connoiffois pour un effronté pillard, qui, fans façon, fe faifoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public le nom de l'auteur, d'y mettre le fien, & de le vendre à fon profit. (*) Mais comment ce manufcrit lui étoit-il parvenu? C'étoit-là la quef-

(*) C'eft ainfi qu'il s'eft dans la fuite approprié l'Emile.

tion, qui n'étoit pas difficile à résoudre, mais dont j'eus la simplicité d'être embarrassé. Quoique Voltaire fut honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ses procédés malhonnêtes, il eut été fondé à se plaindre si je l'avois fait imprimer sans son aveu, je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponse, & dont, pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

A Montmorenci, le 17 Juin 1760.

" Je ne pensois pas, Monsieur, me „ trouver jamais en correspondance avec „ vous. Mais apprenant que la lettre que „ je vous écrivis en 1756 a été impri„ mée à Berlin, je dois vous rendre „ compte de ma conduite à cet égard, „ & je remplirai ce devoir avec vérité & „ simplicité.

„ Cette lettre vous ayant été réelle„ ment adressée, n'étoit point destinée à „ l'impression. Je la communiquai sous „ condition, à trois personnes à qui les „ droits de l'amitié ne me permettoient „ pas de rien refuser de semblable, &

„ à qui les mêmes droits permettoient „ encore moins d'abuser de leur dépôt, „ en violant leur promesse. Ces trois per- „ sonnes sont, Mde. de C.......x, belle- * fille de Mde. D....n, Mde. la comtesse „ d'H......, & un allemand nommé M. „ G.... Mde. de C.......x souhaitoit que „ cette lettre fût imprimée, & me demanda „ mon consentement pour cela. Je lui „ dis qu'il dépendoit du vôtre. Il vous „ fut demandé; vous le refusâtes, & il „ n'en fut plus question.

„ Cependant M. l'abbé T.....t, avec qui „ je n'ai nulle espèce de liaison, vient * de m'écrire, par une attention pleine „ d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles „ d'un Journal de M. F.... y il y avoit „ lu cette même lettre, avec un avis dans „ lequel l'Editeur dit, sous la date du „ 23 Octobre 1759, qu'il l'a trouvée il „ y a quelques semaines chez les librai- „ res de Berlin, & que, comme c'est „ une de ces feuilles volantes qui dispa- „ roissent bientôt sans retour, il a cru lui „ devoir donner place dans son Journal.

„ Voilà, Monsieur, tout ce que j'en „ sais. Il est très-sûr que jusqu'ici l'on

„ n'avoit pas même ouï parler à Paris de „ cette lettre. Il eſt très-ſûr que l'exem- „ plaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé, „ tombé dans les mains de M. F.....y, „ n'a pu lui venir que de vous, ce qui „ n'eſt pas vraiſemblable, ou d'une des „ trois perſonnes que je viens de nom- „ mer. Enfin, il eſt très-ſûr que les deux „ Dames ſont incapables d'une pareille „ infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage „ de ma retraite. Vous avez des corref- „ pondances au moyen deſquelles il vous „ feroit aiſé, ſi la choſe en valoit la „ peine, de remonter à la ſource, & de „ vérifier le fait.

„ Dans la même lettre M. l'abbé T.....t „ me marque qu'il tient la feuille en „ réſerve, & ne la prêtera point ſans mon „ conſentement qu'aſſurément je ne don- „ nerai pas. Mais cet exemplaire peut „ n'être pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, „ Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas „ imprimée, & je ferai de mon mieux „ pour cela; mais ſi je ne pouvois évi- „ ter qu'elle le fut, & qu'inſtruit à temps, „ je puſſe avoir la préférence, alors je „ n'héſiterois pas à la faire imprimer

„ moi-même. Cela me paroît juſte & „ naturel.

„ Quant à votre réponſe à la même „ lettre, elle n'a été communiquée à per- „ ſonne, & vous pouvez compter qu'elle „ ne ſera point imprimée ſans votre aveu, „ qu'aſſurément je n'aurai point l'indiſcré- „ tion de vous demander, ſachant bien „ que ce qu'un homme écrit à un autre, „ il ne l'écrit pas au public. Mais ſi „ vous en vouliez faire une pour être „ publiée & me l'adreſſer, je vous pro- „ mets de la joindre fidellement à ma let- „ tre, & de n'y pas repliquer un ſeul „ mot.

„ Je ne vous aime point, Monſieur; „ vous m'avez fait les maux qui pou- „ voient m'être les plus ſenſibles, à moi „ votre diſciple & votre enthouſiaſte. „ Vous avez perdu Genève pour le prix „ de l'aſyle que vous y avez reçu; vous „ avez aliéné de moi mes concitoyens, „ pour le prix des applaudiſſemens que „ je vous ai prodigués parmi eux: c'eſt „ vous qui me rendez le ſéjour de mon „ pays inſupportable; c'eſt vous qui me „ ferez mourir en terre étrangère, privé

„ de toutes les consolations des mourans, „ & jeté pour tout honneur dans une „ voirie, tandis que tous les honneurs „ qu'un homme peut attendre vous „ accompagneront dans mon pays. Je „ vous hais, enfin, puisque vous l'avez „ voulu; mais je vous hais en homme „ encore plus digne de vous aimer, si „ vous l'aviez voulu. De tous les senti- „ mens dont mon cœur étoit pénétré „ pour vous, il n'y reste que l'admira- „ tion qu'on ne peut refuser à votre beau „ génie, & l'amour de vos écrits. Si je „ ne puis honorer en vous que vos talens, „ ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai „ jamais au respect qui leur est dû, ni „ aux procédés que ce respect exige. „

Au milieu de toutes ces petites tracasseries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma résolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, & auquel j'ai été le plus sensible, dans la visite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, & l'autre à Mont-Louis. Il choisit même toutes les deux fois le temps que Mde. de Luxembourg

n'étoit pas à Montmorenci, afin de rendre plus manifeste qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne dusse les premières bontés de ce prince à Mde. de Luxembourg & à Mde. de Bouffiers; mais je ne doute pas non plus, que je ne doive à ses propres sentimens & à moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit, & que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le prince, qui pour comble de grâces, voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime,

(*) Remarquez la persévérance de cette aveugle & stupide confiance, au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en désabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'esprit & de lumière, & si digne de n'être pas adulé, sentit en effet, du moins je le pense, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme, & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, & je n'ai pas assurément à me reprocher non plus d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grâce, tandis qu'il mettoit lui-même une grâce infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de-là il m'en fit envoyer un autre, & l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres, que c'étoit de la chasse de son Altesse, & du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore, mais j'écrivis à Mde. de Boufflers que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuser des présens en gibier

d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un mal-appris qui se méconnoit. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, sans en rougir, & sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes confessions pour taire mes sottises, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu : car alors, Mde. de B......s étoit encore sa maîtresse, & je n'en savois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore, elle affectoit l'esprit romain, & moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit aussi ; du moins il m'en parla, & de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup, je fus sage, & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans

ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter ſi mal moi-même; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eut tourné pour porter ſi haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma paſſion pour Mde. d'H......., je ſentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, & je fis mes adieux à l'amour pour le reſte de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ſes vues, des agaceries bien dangereuſes, & avec des yeux bien inquiétans : mais ſi elle a fait ſemblant d'oublier mes douze luſtres; pour moi, je m'en ſuis ſouvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, & je répons de moi pour le reſte de mes jours.

Mde. de B......s s'étant apperçue de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir auſſi que j'en avois triomphé. Je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez vain pour croire avoir pu lui inſpirer du goût à mon âge, mais ſur certains propos qu'elle tint à Thérèſe, j'ai cru lui avoir inſpiré de la curioſité; ſi cela

eſt, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curioſité fruſtrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foibleſſes, puiſque l'amour vainqueur me fut ſi funeſte, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a ſervi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que ſur la trace de mes ſouvenirs : mais ils ſont tels dans cette cruelle époque, & la forte impreſſion m'en eſt ſi bien reſtée, que, perdu dans la mer immenſe de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ſes ſuites ne m'offrent plus que des ſouvenirs confus. Ainſi, je puis marcher dans le livre ſuivant avec encore aſſez d'aſſurance. Si je vais plus loin, ce ne ſera plus qu'en tâtonnant.

Fin du dixième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE ONZIÈME.

QUOIQUE la Julie, qui depuis longtemps étoit sous presse, ne parut point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mde. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mde. d'H....... à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour St. L.....t la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue St. Jaques & celui du Palais-royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & son succès,

contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Mde. la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis, & les femmes surtout s'enivrèrent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes & femmes n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, & son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non, sans doute; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, & qui nous fait chérir dans les autres les sentimens purs, tendres,

honnêtes que nous n'avons plus. La corruption désormais eſt par-tout la même: il n'exiſte plus ni mœurs, ni vertus en Europe; mais s'il exiſte encore quelque amour pour elles, c'eſt à Paris qu'on doit le chercher (*).

Il faut, à travers tant de préjugés & de paſſions factices, ſavoir bien analyſer le cœur humain pour y démêler les vrais ſentimens de la nature. Il faut une délicateſſe de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour ſentir, ſi j'oſe ainſi dire, les fineſſes de cœur dont cet ouvrage eſt rempli. Je mets ſans crainte ſa quatrième partie à côté de la princeſſe de Clèves, & je dis que ſi ces deux morceaux n'euſſent été lus qu'en province, on n'auroit jamais ſenti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le plus grand ſuccès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on eſt plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant les y diſtinguer encore. Cette lecture n'eſt aſſurément pas

(*) J'écrivois ceci en 1769.

propre à cette forte de gens d'esprit qui n'ont que de la rufe, qui ne font fins que pour pénétrer le mal, & qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je penfe, je fuis sûr que perfonne n'en eut achevé la lecture, & qu'elle feroit morte en naiffant.

J'ai raffemblé la plupart des lettres qui me furent écrites fur cet ouvrage, dans une liaffe qui eft entre les mains de Mde. de Nadillac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des chofes bien fingulières, & une oppofition de jugement qui montre ce que c'eft que d'avoir à faire au public. La chofe qu'on y a le moins vue, & qui en fera toujours un ouvrage unique, eft la fimplicité du fujet & la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois perfonnes, fe foutient durant fix volumes fans épifode, fans aventure romanefque, fans méchanceté d'aucune efpèce, ni dans les perfonnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands complimens à Richardfon fur la prodigieufe variété de fes tableaux &

ſur la multitude de ſes perſonnages. Richardſon a en effet le mérite de les avoir tous bien caractériſés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus inſipides romanciers, qui ſuppléent à la ſtérilité de leurs idées à force de perſonnages & d'aventures. Il eſt aiſé de réveiller l'attention en préſentant inceſſamment & des événemens inouis & de nouveaux viſages, qui paſſent comme les figures de la lanterne magique : mais de ſoutenir toujours cette attention ſur les mêmes objets & ſans aventures merveilleuſes, cela, certainement, eſt plus difficile, & ſi toute choſe égale, la ſimplicité du ſujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardſon, ſupérieurs en tant d'autres choſes, ne ſauroient, ſur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il eſt mort, cependant, je le ſais, & j'en ſais la cauſe, mais il reſſuſcitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de ſimplicité, ma marche ne fût ennuyeuſe, & que je n'euſſe pu nourrir aſſez l'intérêt pour le ſoutenir juſqu'au bout. Je fus raſſuré par un fait qui, ſeul, m'a

plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mde. la princesse de Talmont (*), un jour de bal de l'opéra. Après souper, elle se fit habiller pour y aller, & en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, & continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle, en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre étant arrêtée, elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, & passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours désiré de voir cette Dame, non-

(*) Ce n'est pas elle, mais une autre Dame dont j'ignore le nom.

feulement pour favoir d'elle-même s'il eft exactement vrai; mais auffi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt fi vif à l'Héloïfe, fans avoir ce fixième fens, ce fens moral dont fi peu de cœurs font doués, & fans lequel nul ne fauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes fi favorables fut la perfuafion où elles furent que j'avois écrit ma propre hiftoire, & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit fi bien établie, que Mde. de Polignac écrivit à Mde. de V......n pour la prier de m'engager à lui laiffer voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit perfuadé qu'on ne pouvoit exprimer fi vivement des fentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainfi les tranfports de l'amour, que d'après fon propre cœur. En cela, l'on avoit raifon, & il eft certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extafes; mais on fe trompoit en penfant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'en-

flammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiſcences de jeuneſſe & Mde. d'H......., les amours que j'ai ſentis & décrits n'auroient été qu'avec des ſylphides. Je ne voulus ni confirmer, ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuſe. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laiſſai là-deſſus le public en ſuſpens. Les rigoriſtes diſent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, & je crois qu'il y auroit eu plus de bêtiſe que de franchiſe à cette déclaration faite ſans néceſſité.

A-peu-près dans le même temps, parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avois cédé le manuſcrit à un certain M. de Baſtide, auteur d'un journal, appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré malgré, fourrer tous mes manuſcrits. Il étoit de la connoiſſance de M. Duclos, & vint, en ſon nom, me preſſer de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la Julie, & vouloit que je la miſſe dans ſon journal : il vouloit que j'y miſſe l'Emile; il auroit voulu

que j'y miſſe le Contrat ſocial, s'il en eût ſoupçonné l'exiſtence. Enfin, excédé de ſes importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans ſon journal; mais ſitôt qu'il fut propriétaire de ce manuſcrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le cenſeur exigea. Qu'eut-ce été ſi j'y avois joint mon jugement ſur cet ouvrage, dont très-heureuſement je ne parlai point à M. de Baſtide, & qui n'entra point dans notre marché! Ce jugement eſt encore en manuſcrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaiſanteries & le ton ſuffiſant de Voltaire, à ce ſujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois ſi bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il ſe mêloit de parler.

Au milieu de mes ſuccès, dans le public, & de la faveur des Dames, je me ſentois décheoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le Maréchal, qui ſembloit même redoubler chaque

jour de bontés & d'amitiés pour moi, mais auprès de Mde. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert, & durant les voyages de Montmorenci, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyois plus guères qu'à table. Ma place même n'y étoit plus aussi marquée à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, & que je n'avois pas, non plus, grand chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place où j'étois plus à mon aise, surtout le soir; car machinalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château, & cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance, mais comme M. de Luxembourg ne dinoit point & ne se mettoit pas même à table, il arriva de-là, qu'au bout de plusieurs mois, & déjà très-familier dans la maison, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y souper quel-

quefois quand il y avoit peu de monde, & je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit presqu'en l'air, & comme on dit sur le bout du banc; au lieu que le souper étoit très-long, parce qu'on s'y reposoit avec plaisir au retour d'une longue promenade, très-bon, parce que M. de Luxembourg aimoit la bonne chère, & très-agréable, parce que Mde. de Luxembourg en faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg, où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades; surtout, ajoute-t-il, quand, en rentrant les soirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de carosses; c'est que, comme on passoit tous les matins le rateau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois par le nombre de ces traces du monde qui étoit survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur depuis que j'avois l'honneur de le voir; comme si les maux que me préparoit la destinée, eussent dû commencer

cer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La première année il perdit sa sœur, Mde. la duchesse de Villeroy; la seconde il perdit sa fille, Mde. la princesse de Robeck; la troisième il perdit dans le duc de Montmorenci, son fils unique; & dans le comte de Luxembourg, son petit-fils, les seuls & derniers soutiens de sa branche & de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, & sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue & tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, & de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes du corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu ce dernier enfant de la plus grande espérance, & cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas!

ſi j'en euſſe été cru, le grand-père & le petit-fils ſeroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de repréſentations ne fis-je point à Mde. de Montmorenci, ſur le régime plus qu'auſtère que, ſur la foi de ſon médecin, elle faiſoit obſerver à ſon fils! Mde. de Luxembourg, qui penſoit comme moi, ne vouloit point uſurper l'autorité de la mère; M. de Luxembourg, homme doux & foible, n'aimoit point à contrarier. Mde. de Montmorenci avoit dans B...... une foi, dont ſon fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aiſe quand il pouvoit obtenir la permiſſion de venir à Mont-Louis avec Mde. de Boufflers, demander à goûter à Thérèſe, & mettre quelque aliment dans ſon eſtomac affamé! Combien je déplorois en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un ſi grand bien, d'un ſi grand nom, de tant de titres & de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant, un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire & beau faire, le médecin triompha, & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans qui fit périr le petit fils, creusa le tombeau du grand-père, & il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de l'insomnie & un peu de fiévre. J'osai prononcer le mot de goutte; Mde. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre, chirurgien de M. le Maréchal, soutint que ce n'étoit pas la goutte, & se mit à panser la partie souffrante avec du beaume tranquille. Malheureusement la douleur se calma, & quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra, les maux augmentèrent, & les remèdes en même raison. Mde. de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle, & M. de Luxembourg périt par sa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs:

H 2

combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il eſt ſingulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire ſembloit fait pour déplaire à Mde. de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conſerver ſa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup ſur coup ne faiſoient que m'attacher à lui davantage, & par conſéquent à Mde. de Luxembourg: car ils m'ont toujours paru ſi ſincèrement unis, que les ſentimens qu'on avoit pour l'un s'étendoient néceſſairement à l'autre. M. le Maréchal vieilliſſoit. Son aſſiduité à la cour, les ſoins qu'elle entraînoit, les chaſſes continuelles, la fatigue, ſur-tout du ſervice durant ſon quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût ſoutenir la ſienne dans cette carrière. Puiſque ſes dignités devoient être diſperſées, & ſon nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuſe, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ſes enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, & qu'il ſe plaignoit des fati-

gues de la cour, en homme que ses pertes avoient découragé; j'osai parler de retraite, & lui donner le conseil que Cyneas donnoit à Pyrrhus; il soupira, & ne répondit pas décisivement. Mais au premier moment où Mde. de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement sur ce conseil, qui me parut l'avoir allarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde : c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai besoin, que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de Luxembourg, & que la retraite que je lui conseillois seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse, achèveroient bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dut voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis & que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, & je me suis rappelé que depuis lors, mes tête-à-têtes avec M. le Maréchal avoient été plus rares & presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise & mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus ne m'y servoient pas. L'abbé de B......s surtout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi, & non-seulement il est le seul de la société de Mde. la Maréchale, qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci, je perdois quelque chose auprès d'elle, & il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'étoit assez de sa seule présence; tant la grâce & le sel de ses gentillesses appesantissoient encore mes lourds *spropositi*. Les deux premières années il n'étoit presque pas venu à Montmorenci, & par l'indulgence de Mde. la Maréchale, je m'étois passablement soutenu, mais sitôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me refugier sous son aîle, & faire ensorte qu'il me prît en amitié; mais la même maussaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir, & ce que je fis pour cela mal-

adroitement, acheva de me perdre auprès de Mde. la Maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eut pu réussir à tout, mais l'impossibilité de s'appliquer & le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, & barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de Mde. de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, & cela étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta, & moi, comme un sot & comme un menteur, je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé, mais je ne cajolois pas Mde. la Maréchale, qui mit ce trait dans ses registres, & l'abbé ayant fait son coup, se moqua de moi. J'appris par ce succès de mon tardif coup d'essai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner & flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes

des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie & de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi, M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de M....... M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, & que si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres, & il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer,

j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre ; mais un de ces intervalles eut suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talens, & le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter Mde. de P......r, que je regardois comme une façon de premier ministre, & quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour Mde. de P......r de l'antipathie, même avant sa fortune : je l'avois vue chez Mde. de la Poplinière, portant encore le nom de Mde. d'E......s. Depuis lors, j'avois été mécontent de son silence au sujet de Diderot, & de tous ses procédés par

rapport à moi, tant au sujet des fêtes de Ramire & des Muses galantes, qu'au sujet du Devin du village, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ses succès, & dans toutes les occasions je l'avois toujours trouvée très-peu disposée à m'obliger; ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef, sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense & n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je sais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoissoit, j'en étois sûr, & tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talens, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnoissance pour sa bonne volonté,

ignorant d'ailleurs dans ma retraite ses goûts & sa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien ; & mettant alors la dernière main au Contrat social, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédens ministres & de celui qui commençoit à les éclipser. Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime, & de plus, je ne songeai pas que quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article, sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de qui-pro-quo. J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout : elle m'y suivoit encore. Mde. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie ; mais Mde.

la comtesse de B......s le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée & prônée dans la société de M. le prince de Conti, & sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir, que sa pièce, intitulée *l'Esclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une pièce angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mde. de B.......s me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors, le sort de celui que remplit Gil-Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B......s, qui ne m'aimoit pas, outre Mde. de B......s, auprès de laquelle j'avois des torts que les femmes ni les auteurs ne pardonnent pas, tous les autres amis de Mde. la Maré-

chale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entr'autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entr'autres aussi Mde. du Deffand & Mlle. de Lespinasse, toutes deux en grande liaison avec Voltaire, & intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien & en tout honneur, & cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé à m'intéresser fort à Mde. du Deffand, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commisération; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paroissoient, le despotisme & l'emportement de ses oracles; son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination,

l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugemens passionnés ; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulois lui rendre; je la négligeai, elle s'en apperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur, & quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de Mde. de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy son frère; car, non-seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy, & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect & d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec M. & Mde. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, &

qui me fut propofé. Comme les foins qu'exigeoit ma fanté ne me permettoient pas alors de me déplacer fans rifque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par fa réponfe que cela fe fit de la meilleure grâce du monde, & M. de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu & fon héritier, le jeune marquis de V......., ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit fon oncle, ni auffi, je l'avoue, au refpect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent infupportable, & mon air froid m'attira fon averfion. Il fit même, un foir à table, une incartade dont je me tirai mal, parce que je fuis bête, fans préfence d'efprit, & que la colère, au lieu d'aiguifer le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, prefqu'à mon arrivée à l'Hermitage, & que j'avois alors appelé *duc*. Ce chien, non beau, mais rare en fon efpèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit

devenu célèbre au château de Montmorenci par son naturel aimant, sensible, & par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais par une pusillanimité fort sotte, j'avois changé son nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *marquis*, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de V......., qui sut ce changement de nom, me poussa tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc, dans cette histoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là plusieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit, son fils l'étoit, le marquis de V....... fait pour le devenir, & qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avoit vivement tancé là-dessus; & l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le seul chevalier de L.....y, qui fit profession d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géomètre. Il étoit d'ailleurs le sigisbé, ou plutôt le complaisant de Mde. la comtesse de B.......s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de L.....y n'avoit d'existence & ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au-dehors quelque contre-poids à mon ineptie, pour me soutenir auprès de Mde. de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me nuire dans son esprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avoit voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt & de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Si-tôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avois com-

mencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec Thérèse, & tout ce qui en avoit résulté, sans omettre de quelle façon j'avois disposé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confessions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les censures que je méritois, & ce qui m'émut sur-tout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèse, lui faisant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses & l'embrassant très-souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie & de reconnoissance qu'assurément je partageois bien, les amitiés dont M. & Mde. de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là : mais enfin, Mde. la Maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir reti-

rer un de mes enfans. Elle ſavoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche la Roche, ſon valet-de-chambre & ſon homme de confiance, qui fit de vaines perquiſitions & ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans ſeulement, ſi les régiſtres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoiqu'il en ſoit, je fus moins fâché de ce mauvais ſuccès que je ne l'aurois été, ſi j'avois ſuivi cet enfant dès ſa naiſſance. Si à l'aide du renſeignement on m'eût préſenté quelqu'enfant pour le mien, le doute ſi ce l'étoit bien en effet, ſi on ne lui en ſubſtituoit point un autre, m'eût reſſerré le cœur par l'incertitude, & je n'aurois point goûté dans tout ſon charme le vrai ſentiment de la nature : il a beſoin pour ſe ſoutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé ſur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoit pas encore, affoiblit, anéantit enfin

les ſentimens paternels & maternels, & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri ſous ſes yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'eſt en les aggravant dans leur ſource.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremiſe de Thérèſe, ce même la Roche fit connoiſſance avec Mde. le Vaſſeur, que G.... continuoit de tenir à Deuil à la porte de la C.......e, & tout près de Montmorenci.

Quand je fus parti, ce fut par M. la Roche que je continuai de faire remettre à cette femme l'argent que je n'ai point ceſſé de lui envoyer, & je crois qu'il lui portoit auſſi ſouvent des préſens de la part de Mde. la Maréchale; ainſi elle n'étoit sûrement pas à plaindre, quoiqu'elle ſe plaignît toujours. A l'égard de G...., comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à Mde. de Luxembourg que malgré moi; mais elle me mit pluſieurs fois ſur ſon chapitre, ſans me dire ce qu'elle en penſoit, & ſans me

laiſſer pénétrer ſi cet homme étoit de ſa connoiſſance ou non. Comme la réſerve avec les gens qu'on aime, & qui n'en ont point avec nous, n'eſt pas de mon goût, ſur-tout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors penſé quelquefois à celle-là; mais ſeulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps ſans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avois remis à Mde. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Ducheſne, & par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amſterdam. Mde. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Ducheſne pour les ſigner. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M........s qu'il ne m'écrivoit pas de ſa propre main. Cette certitude que mon traité ſe faiſoit de l'aveu & ſous les yeux du magiſtrat, me le fit ſigner avec confiance. Ducheſne me donnoit de ce manuſcrit ſix mille francs, la moitié comptant, & je crois cent ou deux

cent exemplaires. Après avoir ſigné les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mde. de Luxembourg qui l'avoit ainſi deſiré : elle en donna un à Ducheſne, elle garda l'autre au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoiſſance de M. & Mde. de Luxembourg, en faiſant quelque diverſion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mde. la Maréchale, j'avois toujours ſenti qu'il n'y avoit que mon ſincère attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui pût me rendre leurs entours ſupportables, & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma ſanté, que cette gêne & ces ſoupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les ſoins qu'on apportoit à ne pas m'expoſer à la déranger; car ſur ce point comme ſur tout autre, les attentions furent pouſſées auſſi loin qu'il étoit poſſible, & par exemple, tous les ſoirs après ſoupé, M. le Maréchal qui s'alloit

coucher de bonne heure, ne manquoit pas de m'emmener bon gré malgré, pour m'aller coucher auſſi. Ce ne fut que quelque temps avant ma cataſtrophe, qu'il ceſſa, je ne ſais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le réfroidiſſement de Mde. la Maréchale, je deſirois, pour ne m'y pas expoſer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la concluſion du traité de l'Emile, & en attendant je mis la dernière main au Contrat Social, & l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuſcrit à mille francs, qu'il me donna.

Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuſcrit. Je le remis bien cacheté, à Du Voiſin, miniſtre du pays de Vaud, & chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, & qui ſe chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaiſon. Ce manuſcrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, & ne rempliſſoit pas ſa poche. Cependant en paſſant la barrière, ſon paquet tomba, je ne

ſais comment, entre les mains des commis qui l'ouvrirent, l'examinèrent & le lui rendirent enſuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambaſſadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot de critique ni de cenſure, ſe réſervant ſans doute d'être le vengeur du chriſtianiſme lorſque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuſcrit & l'envoya à Rey. Tel fut en ſubſtance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Outre ces deux livres & mon Dictionnaire de muſique, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance tous en état de paroître, & que je me propoſois de donner encore, ſoit ſéparément, ſoit avec mon recueil général, ſi je l'entreprenois jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart ſont encore en manuſcrit dans les mains de Du P....., étoit un Eſſai ſur l'origine des langues, que je fis à lire à M. de M.........s

&

& au chevalier de L.....y qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées, me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de Thérèse; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, & sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, & d'écrire à loisir les mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont une générosité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant de tous ceux avec qui j'ai eu à faire, le seul dont j'aie eu toujours à me louer. Nous étions, à la vérité, souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matière d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent,

quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi, & souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cent francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit, & si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé, que depuis lors je me suis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me désira pour parrain d'un de ses enfans, j'y consentis, & l'un de mes regrets dans la situation où l'on m'a réduit, est qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule & à ses parens. Pourquoi, si sensible à la modeste

généroſité de ce libraire, le ſuis-je ſi peu aux bruyans empreſſemens de tant de gens haut huppés, qui rempliſſent pompeuſement l'univers du bien qu'ils diſent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien ſenti? Eſt-ce leur faute; eſt-ce la mienne? Ne ſont-ils que vains; ne ſuis-je qu'ingrat? Lecteur ſenſé, peſez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette penſion fut une grande reſſource pour l'entretien de Thérèſe, & un grand ſoulagement pour moi. Mais, au reſte, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faiſoit.

Elle a toujours diſpoſé de tout elle-même. Quand je gardois ſon argent, je lui en tenois un fidelle compte, ſans jamais en mettre un liard à notre commune dépenſe, même quand elle étoit plus riche que moi: *Ce qui eſt à moi eſt à nous*, lui diſois-je; *& ce qui eſt à toi eſt à toi.* Je n'ai jamais ceſſé de me conduire avec elle ſelon cette maxime que je lui ai ſouvent répétée. Ceux qui ont eu la baſſeſſe de m'accuſer de recevoir par ſes mains ce que je refuſois dans les mien-

nes, jugeoient sans doute de mon cœur par les leurs, & me connoissoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, & dès à présent, & lorsque, selon le cours de la nature, elle m'aura survécu. Malheureusement elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse & fort dépensière, non par vanité, ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici-bas, & puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices; quoique ces défauts nous fassent encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelqu'avance qui put un jour lui servir de ressource, sont inimaginables: mais ce furent toujours des soins perdus.

Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes, & malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérèse se mette, jamais la pension

de Rey ne lui a suffi pour se nipper, que je n'y aie encore suppléé du mien, chaque année. Nous ne sommes pas faits elle ni moi pour être jamais riches, & je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat Social s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'Emile, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. Duchesne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impression pour choisir; quand j'avois choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, & qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis sur une épreuve, il recommença tout, & au bout de six mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France ainsi qu'en Hollande, & qu'il s'en faisoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire? Je n'étois plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé

dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé; mais enfin, puisque cette édition se faisoit bon gré malgré moi, & puisqu'elle servoit de modèle à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier & défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque sorte l'entreprise, qu'il m'écrivoit très-souvent, & qu'il vint me voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que Duchesne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidellement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoit de la ruse dans la manœuvre de Duchesne, c'est-à-dire, de Guy, qui faisoit pour lui; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres sur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessam-

ment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit & ne savoit pas qu'on l'imprimoit en France, il savoit & ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât: en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit; il biaisoit & tergiversoit sans cesse: il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité, pour lors, étoit si complète que je riois du ton circonspect & mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres & les magistrats, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non-seulement l'agrément & la protection du magistrat, mais même qu'il méritoit & qu'il avoit de même la faveur du ministère, je me félicitois de mon courage à bien faire, & je riois de mes pusillanimes amis, qui paroissoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en sa droiture & en ses lumières eut pu m'allarmer à son exemple, si j'en

avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis que l'Emile étoit sous presse; il m'en parla: je lui lus la profession de foi du vicaire Savoyard. Il l'écouta très-paisiblement, &, ce me semble, avec grand plaisir. Il me dit, quand j'eus fini: Quoi! citoyen! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris? Oui, lui dis-je, & l'on devroit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il, mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'ayez lu ce morceau.

Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que Duclos voyoit beaucoup M. de M........s. J'eus peine à concevoir comment il pensoit si différemment que lui sur le même objet.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans, sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excel.ent, les eaux y sont mauvaises, & cela peut très-bien être une des causes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761,

je tombai tout-à-fait malade, & je passai l'hiver entier dans des souffrances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps de sourds & tristes pressentimens me troubloient, sans que je susse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulières, & même des lettres signées qui ne l'étoient guères moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, & n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de ......, président à mortier au parlement de ...... , lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement qui, pour lors, étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois besoin pour cela.

Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponses que j'y fis,

refusant tout à plat ce qu'on me demandoit : ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvoient être des piéges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté, & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parce que je pensois comme lui & comme beaucoup d'autres, que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse qui, tous, venoient de la faute du gouvernement ; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels de l'administration, partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour se nuire mu-

(*) Je savois, par exemple, que le président de....... etoit fort lié avec les Encyclopédistes & les H.........s.

tuellement, abîmoient le royaume; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état: l'entêtement d'une femme obstinée, qui, sacrifiant toujours à ses goûts ses lumières, si tant est qu'elle en eût, écartoit presque toujours des emplois, les plus capables, pour placer ceux qui lui plaisoient le plus; tout concouroit à justifier la prévoyance du conseiller & celle du public & la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance, si je ne chercherois pas moi-même un asyle hors du royaume avant les troubles qui sembloient le menacer; mais rassuré par ma petitesse & par mon humeur paisible, je crus que dans la solitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi; fâché seulement que dans cet état de choses, M. de Luxembourg se prêtât à des commissions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vînt à crouler, comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses, & il me paroît

encore à préfent indubitable, que fi toutes les rênes du gouvernement ne fuffent enfin tombées dans une feule main, la monarchie françoife feroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impreffion de l'Emile fe ralentiffoit, & fut enfin tout-à-fait fufpendue, fans que je puffe en apprendre la raifon, fans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, fans que je puffe avoir des nouvelles de perfonne, ni rien favoir de ce qui fe paffoit, M. de M.........s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il foit, ne me trouble & ne m'abat, pourvu que je fache en quoi il confifte; mais mon penchant naturel eft d'avoir peur des ténèbres: je redoute & je hais leur air noir, le myftère m'inquiète toujours, il eft par trop antipathique avec mon naturel ouvert jufqu'à l'imprudence. L'afpect du monftre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me femble, mais fi j'entrevois de nuit une figure fous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumoit ce long filence, occupée à me tracer des fantômes. Plus

j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher, & toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre, j'en croyois voir la suppression. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cause, ni la manière, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy, à M. de M.........s, à Mde. de Luxembourg, & les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement, je délirois. Malheureusement j'appris dans le même temps que le P. Griffet, jésuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jésuites furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des collèges, s'étoient emparés de mon ouvrage, que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition, qu'instruits par Guérin, leur

ami, de mon état préfent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impreffion jufqu'alors, dans le deffein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des fentimens différens des miens. Il eft étonnant quelle foule de faits & de circonftances vint dans mon efprit fe calquer fur cette folie, & lui donner un air de vraifemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence & la démonftration. Guérin étoit totalement livré aux Jéfuites, je le favois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites; je me perfuadai que c'étoit par leur impulfion qu'il m'avoit preffé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient enfuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impreffion chez Duchefne, & peut-être de s'emparer de mon manufcrit pour y travailler à leur aife, jufqu'à ce que ma mort les laifsât libres de le publier travefti à leur mode. J'avois toujours fenti, malgré le patelinage du P. B......r, que les Jéfuites ne m'aimoient pas, non-feule-

ment comme encyclopédiſte, mais parce que tous mes principes étoient encore plus oppoſés à leurs maximes & à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puiſque le fanatiſme athée & le fanatiſme dévot, ſe touchant par leur commune intolérance, peuvent même ſe réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi, au lieu que la religion raiſonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain ſur les conſciences, ne laiſſe plus de reſſource aux arbitres de ce pouvoir. Je ſavois que Mgr. le C.......r étoit auſſi fort ami des Jéſuites: je craignois que le fils, intimidé par le père, ne ſe vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me ſuſciter ſur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choſes ſi fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les cenſurant comme les deux premiers. Je ſavois de plus, & M. de M........s me le dit lui

même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inſpection de cette édition, étoit encore un autre partiſan des Jéſuites. Je ne voyois partout que Jéſuites, ſans ſonger qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défenſe, ils avoient autre choſe à faire que d'aller tracaſſer ſur l'impreſſion d'un livre où il ne s'agiſſoit pas d'eux. J'ai tort de dire *ſans ſonger*; car j'y ſongeois très-bien, & c'eſt même une objection que M. de M.........s eut ſoin de me faire ſitôt qu'il fut inſtruit de ma viſion : mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de ſa retraite, veut juger du ſecret des grandes affaires, dont il ne ſait rien, je ne voulus jamais croire que les Jéſuites fuſſent en danger, & je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adverſaires. Leurs ſuccès paſſés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une ſi terrible idée de leur puiſſance, que je déplorois déjà l'aviliſſement du parlement. Je ſavois que M. de Choiſeul avoit étudié chez les Jéſuites, que Mde. de Pompadour n'étoit point mal avec eux, & que leur ligue

avec les favorites & les miniſtres avoit toujours paru avantageuſe aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroiſſoit ne ſe mêler de rien, & perſuadé que ſi la ſociété recevoit un jour quelque rude échec, ce ne ſeroit jamais le parlement qui ſeroit aſſez fort pour le lui porter; je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe.

Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte & des piéges de leur part, & leur croyant dans leur ſécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écraſaſſent dans peu le janſéniſme & le parlement & les encyclopédiſtes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug; & qu'enfin s'ils laiſſoient paroître mon livre, ce ne fut qu'après l'avoir transformé, au point de s'en faire une arme, en ſe prévalant de mon nom pour ſurprendre mes lecteurs.

Je me ſentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire déshonorée, après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit

effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, & je crois, si j'étoit mort dans ces circonstances, que je serois mort désespéré. Aujourd'hui même que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M.........s, témoin & confident de mes agitations, se donna, pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Mde. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut plusieurs fois chez Duchesne, pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impression fut reprise, & marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de M.........s prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliser; il en vint à bout, & ma parfaite confiance en sa droiture l'ayant emporté sur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce

qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très- à plaindre. Aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'esprit. Quand j'allois vivre à l'Hermitage ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je persévérois, ils dirent que c'étoit par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr, que j'y vivois très-malheureux. M. de M.........s le crut & me l'écrivit; sensible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidellement mes goûts, mes penchans, mon caractère, & tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, & sans même avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie; ce qui est bien étonnant, au milieu de

mes souffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois en me sentant défaillir, de penser que je laissois dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste, & par l'esquisse tracée à la hâte daus ces quatre lettres, je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de M.........s, & qu'il montra dans Paris, font en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeoit désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers, pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève, je m'étois lié d'amitié avec M.....u ; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois désiré qu'il vint me fermer les yeux ; je lui marquai ce désir, & je crois

qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité, si les affaires & sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profession de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content, mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il désira d'avoir de moi quelque morceau que n'eut personne autre. Je lui envoyai une Oraison funèbre du feu duc d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée, parce que, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, & j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, & sans que leur contenu fit aucun obstacle à sa publication J'eus pourtant encore quelqu'inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des Jésuites, j'eus peur des

janféniftes & des philofophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en font. Les Commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, & s'étoient établis tout à côté de moi, en forte que de leur chambre on entendoit tout ce qui fe difoit dans la mienne & fur ma terraffe, & que de leur jardin on pouvoit très-aifément efcalader le petit mur qui le féparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en forte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat Social, & brochant ces feuilles à mefure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faifoient que fouvent, oubliant de fermer le foir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eut guère inquiété fi je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plufieurs fois cette remarque, je devins plus foigneux

de fermer le donjon. La ferrure étoit mauvaife, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laiffois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes fe trouva éclipfé pendant un jour & deux nuits, fans qu'il me fut poffible de favoir ce qu'il étoit devenu jufqu'au matin du troifième jour, que je le retrouvai fur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de foupçon fur M. Mathas, ni fur fon neveu, M. Du Moulin, fachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les Commères. Je favois que, quoique janféniftes, ils avoient quelque liaifon avec d'Alembert & logeoient dans la même maifon. Cela me donna quelqu'inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je ceffai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant fu d'ailleurs qu'ils avoient fait parade, dans plufieurs maifons, du premier volume de l'Emile que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuaffent d'être mes voifins jufqu'à mon

départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le Contrat Social parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. Rey n'eut aucune réponse: ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon, qui en avoit ouï parler, & qui même en avoit vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, & qui m'eut inquiété même si, certain d'être en règle à tous égards, & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquillisé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiseul, déjà bien disposé pour moi, & sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutint

foutînt en cette occafion contre la malveillance de Mde. de P......r.

J'avois affurément lieu de compter alors, autant que jamais, fur les bontés de M. de Luxembourg & fur fon appui dans le befoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de Pâques mon trifte état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un feul jour de me venir voir, & enfin me voyant fouffrir fans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes, & méritoire dans un grand feigneur, de refter chez moi durant l'opération, qui fut cruelle & longue. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une groffe pierre, & me le dit ; au fecond, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une feconde & troifième fois avec un foin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la proftate étoit fquirreufe & d'une groffeur furnaturelle; & finit par me déclarer que

je souffrirois beaucoup & que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas ; je finis par savoir que ma maladie incurable, sans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avois fait jusqu'alors, & je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de Luxembourg, sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu, pour ainsi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je songeois à la Touraine où

j'avois déjà été, & qui me plaifoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettofa
Simile a fe l'habitator produce.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chofe réfolue. Alors il me propofa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un afyle qui pouvoit me convenir, & dans lequel ils fe feroient l'un & l'autre un plaifir de m'établir. Cette propofition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute chofe, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit fon valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui furvinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en confolai plus aifément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin fans que j'enten-

diſſe plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant ſa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.......s qui ſe rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde ſécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégarde, étoient reſtées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M.......s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes allarmes au ſujet des Jéſuites, & il faut avouer que ces lettres ne faiſoient pas grand honneur à ma raiſon. Mais je lui marquai qu'en nulle choſe, je ne voulois paſſer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laiſſer les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne ſe fit point avec cet éclat d'applaudiſſemens qui ſuivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de ſi grands éloges particuliers, ni ſi peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivi-

rent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit-là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bisarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Mde. de B......s, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues & les hommages de tous les humains, me pria sans façon à la fin de son billet de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma supériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonspect, & qui faisoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit. La Condamine se jeta sur la profession de foi, & battit la campagne. Clairaut se borna, dans sa lettre, au même morceau ; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes, que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois

envoyé mon livre, il fut le feul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en penfoit.

Mathas, à qui j'en avois auffi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, confeiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maifon de campagne à St. Gratien, & Mathas fon ancienne connoiffance l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'Émile avant qu'il fut public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour. " M. Mathas, voilà un „ fort beau livre, mais dont il fera parlé „ dans peu, plus qu'il ne feroit à défirer „ pour l'auteur. „ Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du myftère à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impreffion, & loin de prévoir en aucune forte la cataftrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards; cer-

tain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mde. de Luxembourg & de la faveur du miniſtère, je m'applaudiſſois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, & lorſque je venois d'écraſer tous mes envieux.

Une ſeule choſe m'allarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma ſûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près & avec indignation les vexations qu'un ſoin jaloux des plaiſirs des princes fait exercer ſur les malheureux payſans, forcés de ſouffrir le dégat que le gibier fait dans leurs champs, ſans oſer ſe défendre qu'à force de bruit, & forcés de paſſer les nuits dans leurs fêves & leurs pois avec des chauderons, des tambours, des ſonnettes pour écarter les ſangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de C.......s faiſoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une ſortie ſur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes qui n'eſt pas reſtée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en uſoient guères moins du-

rement fur fes terres ; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de refpect & de reconnoiffance, ne prit pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour d'autres, & ne s'en tînt offenfé. Cependant, comme ma confcience me raffuroit pleinement fur cet article, je me tranquillifai fur fon témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce paffage, écrit long-temps avant que j'euffe l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage fur le même fujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platifes dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexfert, & il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aifément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguifer le plagiat aux yeux du public; mais je vis auffi qu'il y

avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien ; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire ; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystère, & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le Sieur Balexsert.

Les sourds mugissemens qui précèdent l'orage commençoient à se faire entendre, & tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il se couvoit au sujet de mon livre & de moi quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les Jésuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme si je ne l'avois pas mis

à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiétèrent guères : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il put y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en règle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mde. de Luxembourg me laissât dans l'embarras pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, & que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de M.......s venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent & changèrent bientôt de ton. Le public, & surtout le parlement, sembloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout

de quelques jours la fermentation devint terrible, & les menaces changeant d'objet, s'adressèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.......s pour tâcher de m'effrayer & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruse, & je me disois, en me moquant d'eux, que s'ils avoient su la vérité des choses, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mde. de Luxembourg avoient cette année avancé leur second voyage de Montmorenci, de sorte qu'ils y étoient au commencement de Juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris, & les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que

j'étois ſeul avec M. de Luxembourg, il me dit: avez-vous parlé mal de M. de Choiſeul dans le Contrat Social? Moi! lui dis-je en reculant de ſurpriſe, non, je vous jure; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'eſt pas louangeuſe, le plus bel éloge que jamais miniſtre ait reçu; & tout de ſuite je lui rapportai le paſſage. Et dans l'Emile? reprit-il. Pas un mot, répondis-je; il n'y a pas un ſeul mot qui le regarde. Ah! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même choſe dans l'autre livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'eſtimois aſſez pour cela.

Il alloit reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il ſe retint & ſe tut. Malheureuſe politique de courtiſan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même!

Cette converſation, quoique courte, m'éclaira ſur ma ſituation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je

difois & faifois de bien. Cependant, me fentant pour plaftron dans cette affaire Mde. de Luxembourg & M. de M.........s, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jufqu'à moi : car d'ailleurs, je fentis bien dès-lors qu'il ne feroit plus queftion d'équité ni de juftice, & qu'on ne s'embarrafferoit pas d'examiner fi j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jufqu'à Néaulme, qui, dans la diffufion de fon bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroiffoit être du fort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chofe pourtant me raffuroit toujours : je voyois Mde. de Luxembourg fi tranquille, fi contente, fi riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de fon fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon fujet, pour ne pas me dire un feul mot de commifération ni d'excufe, pour voir le tour que prendroit cette affaire, avec autant de fangfroid que fi elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moin-

dre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. Mde. de B.......s paroissoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, & m'assurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup aussi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importoit au parlement de ne pas se laisser accuser par les Jésuites d'indifférence sur la religion. Elle paroissoit, cependant, peu compter sur le succès des démarches du prince & des siennes. Ses conversations, plus allarmantes que rassurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me conseilloit toujours l'Angleterre, où elle m'offroit beaucoup d'amis, entr'autres le célèbre Hume, qui étoit le sien depuis longtemps. Voyant que je persistois à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que si j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la nécessité de nommer Mde.

de Luxembourg, & que son amitié pour moi méritoit bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit rester tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raison, sur-tout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelqu'impression, sans cependant que je pusse me résoudre à fuir, elle me parla de la Bastille pour quelques semaines, comme d'un moyen de me soustraire à la jurisdiction du parlement, qui ne se mêle pas des prisonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette singulière grâce, pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après M. le Maréchal

reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mde. D'.....y, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi, avec la derniere sévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.........e; je savois que le parlement étoit très attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avouois le livre & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à Mde. de B.......s, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenses, on procède contre le livre & on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décré-

toit de prise de corps, au lieu de m'asſigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu ſur ſon bureau le brouillon d'un réquiſitoire contre l'Emile & ſon auteur. Notez que ledit Guy étoit l'aſſocié de Ducheſne qui avoit imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour ſon propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il étoit ſi ſimple, ſi naturel, qu'un libraire admis à l'audience du procureur-général lût tranquillement les manuſcrits & brouillons épars ſur le bureau de ce magiſtrat! Mde. de B.......s & d'autres me confirmèrent la même choſe. Sur les abſurdités dont on me rebattoit inceſſamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me repoſant ſur ma droi-

ture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque perſécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de ſouffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faiſois les après-midi ma promenade ordinaire. Le huit Juin, veille du décret, je la fis avec deux profeſſeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y ſuppléâmes par des chalumeaux de ſeigle, avec leſquels nous aſpirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choiſir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été ſi gai.

J'ai conté comment je perdis le ſommeil dans ma jeuneſſe. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les ſoirs dans mon lit juſqu'à ce que je ſentiſſe mes yeux s'appeſantir. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'aſſoupir quelques inſtans qui ne duroient guère. Ma lecture ordinaire du ſoir étoit la

Bible, & je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire; je prolongeai plus longtemps ma lecture, & je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, & qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une espèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumière. Thérèse, qui la portoit, éclairoit M. la Roche qui, me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit : Ne vous allarmez pas; c'est de la part de Mde. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de Mde. de Luxembourg je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ses efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, est extrême; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut; à sept heures du

matin il sera décrété de prise de corps, & l'on enverra sur-le-champ le saisir: j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. La Roche me conjura, de la part de Mde. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle & au triste rôle qu'elle alloit jouer, si je me laissois prendre : car, me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire & me perdre, je ne me sentois ni assez de présence d'esprit, ni assez d'adresse, ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à

ſa tranquillité, à faire pour elle, en cette occaſion, ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'inſtant que ma réſolution fut priſe, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon ſacrifice en le lui faiſant acheter. Je ſuis certain qu'elle ne put ſe tromper ſur mon motif, cependant, elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fut ſenſible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter : mais M. le Maréchal ſurvint, Mde. de B.......s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mde. de Luxembourg. Je me laiſſai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus queſtion que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me propoſa de reſter chez lui quelques jours incognito pour délibérer & prendre mes meſures plus à loiſir; je n'y conſentis point, non plus qu'à la propoſition d'aller ſecrètement au Temple. Je m'obſtinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de reſter caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis ſecrets

& puissans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministère de France, encore plus puissant à Genève qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le Discours sur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le Conseil, une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osoit la manifester. Je savois qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïse parut, il s'étoit pressé de la défendre à la sollicitation du d.....r T......n, mais voyant que personne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défense.

Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occasion plus favorable, il n'eût grand soin d'en profiter. Je savois que, malgré tous les beaux semblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois une secrète jalousie, qui n'attendoit que

l'occaſion de s'aſſouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne, & ſi j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé; mais l'honneur ni la raiſon ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher ſeulement, & d'aller entendre en Suiſſe celui qu'on prendroit à Genève à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mde. de B........s déſapprouva beaucoup cette réſolution, & fit de nouveaux efforts pour m'engager à paſſer en Angleterre, elle ne m'ébranla pas; je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois, & toute l'éloquence de Mde. de B.......s, loin de vaincre ma répugnance, ſembloit l'augmenter, ſans que je ſuſſe pourquoi. Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde, & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèſe elle-même ſi je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois réſolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de ſorte qu'il

fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & brûler le reste. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de se charger du reste de ce triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoient avec des personnes si chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissois ces papiers, & à mon instante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire & que leur répondre. La Roche l'amena au château, sans lui rien dire;

dire ; elle me croyoit déjà bien loin : en m'appercevant, elle perça l'air de ses cris, & se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité !

Dans ce doux & cruel moment se rassemblèrent tant de jours de bonheur, de tendresse & de paix passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans.

Le Maréchal, témoin de cet embrassement, ne pu retenir ses larmes. Il nous laissa. Thérèse ne vouloit plus me quitter. Je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivît en ce moment, & la nécessité qu'elle restât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de prise-de-corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle restât pour veiller à ce qui se passeroit, & tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu : M. le

Maréchal confirma ma promesse ; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me saisir, elle pût protester avec vérité de son ignorance sur cet article. En l'embrassant, au moment de nous quitter, je sentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire ; & je lui dis dans un transport, hélas! trop prophétique! Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi, me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restoit plus qu'à songer au départ. Les huissiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poste. Je n'avois point de chaise, M. le Maréchal me fit présent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un postillon jusqu'à la première poste, où, par les mesures qu'il avoit

prifes, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point diné à table, & ne m'etois pas montré dans le château, les Dames vinrent me dire adieu dans l'entrefol où j'avois paffé la journée. Mde. la Maréchale m'embraffa plufieurs fois d'un air affez trifte; mais je ne fentis plus dans ces embraffemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. Mde. de B......s m'embraffa auffi, & me dit de fort belles chofes. Un embraffement qui me furprit davantage, fut celui de Mde. de M........x; car elle étoit auffi-là. Mde. la Maréchale de M.......x eft une perfonne extrêmement froide, décente & réfervée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maifon de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchaffe à m'en augmenter le prix; foit qu'en effet elle eut mis dans cet embraffement un peu de cette commifération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans fon mouvement & dans

ſon regard je ne ſais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repenſant j'ai ſoupçonné dans la ſuite que, n'ignorant pas à quel ſort j'étois condamné, elle n'avoit pu ſe défendre d'un moment d'attendriſſement ſur ma deſtinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut abſolûment m'accompagner juſqu'à ma chaiſe qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin ſans dire un ſeul mot. J'avois une clef du parc, dont je me ſervis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis ſans mot dire. Il la prit avec une vivacité ſurprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penſer ſouvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'inſtant plus amer que celui de cette ſéparation. L'embraſſement fut long & muet : nous ſentîmes l'un & l'autre que cet embraſſement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorenci, je rencontrai dans un caroſſe de remiſe qua-

tre hommes en noir, qui me saluèrent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux; surtout ayant appris dans la suite, qu'au lieu d'être décrété à sept heures comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plusieurs personnes qui me saluèrent d'un air de connoissance, mais je n'en reconnus aucun. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarrassant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois avec une lettre de Mde. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire ensorte que je fusse exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point usage, parce que je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me pressa

beaucoup de coucher à Villeroy ; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air assez imposant pour me faire bien servir, & l'on sait qu'en France les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides, je crus suppléer à la mine & au propos ; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commission, & qui couroit la poste pour la première fois de sa vie. Dès lors je n'eus plus que des rosses, & je devins le jouet des postillons. Je finis comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plût.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui se présentoient sur tout ce qui venoit de m'arriver ; mais ce n'étoit là ni mon tour d'esprit, ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse

être. Autant sa prévoyance m'effraye & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient foiblement & s'éteint sans peine, aussitôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination, qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire; & m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait il n'y a plus de précautions à prendre, & il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance; plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle & le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, & qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à son ennemi. Naturellement emporté j'ai senti la colère, la fureur même, dans les premiers mou-

vemens, mais jamais un défir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offenfe pour m'occuper beaucoup de l'offenfeur. Je ne penfe au mal que j'en ai reçu qu'à caufe de celui que j'en peux recevoir encore, & fi j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus, celui qu'il m'a fait feroit à l'inftant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenfes. C'eft une fort belle vertu fans doute, mais qui n'eft pas à mon ufage. J'ignore fi mon cœur fauroit dominer fa haine, car il n'en a jamais fenti, & je penfe trop peu à mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point, pour me tourmenter, ils fe tourmentent eux-mêmes. Je fuis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en ufent. Il n'y a qu'une feule chofe au-deffus de leur puiffance, & dont je les défie; c'eft en fe tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai fi parfaitement tout ce qui venoit de fe paffer, & le parlement, & Mde. de P......r, & M de C......l, & G......,

& d'Alembert, leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repensé de tout mon voyage, sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture, la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les Idylles de Gessner, que son traducteur Hubner m'avoit envoyées il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien, & se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir en traitant à la manière de Gesner, le sujet du Lévite d'Ephraïm. Ce style champêtre & naïf ne paroissoit guères propre à un sujet si atroce, & il n'étoit guère à présumer que ma situation présente me fournit des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amuser dans ma chaise & sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé, que je fus étonné de l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers, & je

fuis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où régne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, & tout cela, malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable, de sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephraïm, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en console avec lui-même, & trouve en soi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres à l'adversité qu'ils n'éprouvèrent jamais, qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire : on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suisse, j'avois pris la résolution d'aller

m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faisoit un détour ; cela m'évita d'y passer. Mais en revanche il falloit passer par Besançon, place de guerre, & par conséquent sujette au même inconvénient. Je m'avisai de gauchir & de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir. M. de M...n, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la saline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit; je ne trouvai point M. de M...n, fort aise d'être dispensé de m'arrêter, je continuai ma route sans que personne me dit un mot.

En entrant sur le territoire de Berne je fis arrêter ; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, & m'écriai dans mon transport : Ciel protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'est ainsi, qu'aveugle & confiant dans mes espérances, je me suis toujours passionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon

poſtillon ſurpris me crut fou ; je remontai dans ma chaiſe, & peu d'heures après, j'eus la joie auſſi pure que vive, de me ſentir preſſé dans les bras du reſpectable Roguin. Ah, reſpirons quelques inſtans chez ce digne hôte ! J'ai beſoin d'y reprendre du courage & des forces ; je trouverai bientôt à les employer. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis étendu dans le récit que je viens de faire ſur toutes les circonſtances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroiſſent pas fort lumineuſes, quand on tient une fois le fil de la trâme, elles peuvent jeter du jour ſur ſa marche, & par exemple, ſans donner la première idée du problème que je vais propoſer, elles aident beaucoup à le réſoudre.

Suppoſons que pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fut abſolument néceſſaire, tout devoit, pour l'opérer, ſe paſſer à-peu-près comme il ſe paſſa ; mais ſi, ſans me laiſſer épouvanter par l'ambaſſade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ſes allarmes, j'avois continué de tenir ferme comme j'avois commencé,

& qu'au lieu de rester au château, je m'en fusse retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails, dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enſeveli, ſans que, de quelque façon que je m'y ſois pu prendre, il m'ait été poſſible d'en percer l'effrayante obſcurité. Dans l'abîme des maux où je ſuis ſubmergé, je ſens les atteintes des coups qui me ſont portés, j'en apperçois l'inſtrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & le malheur tombent ſur moi comme d'eux-mêmes & ſans qu'il y paroiſſe. Quand mon cœur déchiré laiſſe échapper des gémiſſemens, j'ai l'air d'un homme qui ſe plaint ſans ſujet, & les auteurs de ma

ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, fans qu'il s'en doute lui-même, & fans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai foufferts, & tout ce qui m'eft arrivé, je fuis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'affigner les caufes en difant les faits. Ces caufes primitives font toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs fecrets y font expofés. Mais dire en quoi ces diverfes caufes fe combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie : voilà ce qu'il m'eft impoffible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'affez généreux pour vouloir approfondir ces myftères, & découvrir la vérité, qu'ils relifent avec foin les trois précédens livres, qu'enfuite à chaque fait qu'ils liront dans les fuivans, ils prennent les informations qui feront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent jufqu'aux premiers moteurs de tout, je fais certainement à

quel terme aboutiront leurs recherches; mais je me perds dans la route obſcure & tortueuſe des ſouterrains qui les y conduiront.

Durant mon ſéjour à Yverdon, j'y fis connoiſſance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec ſa nièce Mde. Boy de la Tour & ſes filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir ſon oncle & ſes ſœurs; ſa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par ſon grand ſens & ſon excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit deſtinée par M. Roguin au colonel ſon neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit auſſi la plus grande affection; mais quoique l'oncle fût paſſionné pour ce mariage, que le neveu le deſirât fort auſſi, & que je priſſe un intérêt très-vif à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, la grande diſproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune perſonne me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne ſe fit point. Le

colonel époufa depuis Mademoifelle Dillan fa parente, d'un caractère & d'une beauté bien felon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occafion contrarié fes defirs. Je m'en fuis confolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers fa famille, le devoir de la plus fainte amitié, qui n'eft pas de fe rendre toujours agréable, mais de confeiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute fur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'euffe envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'eft-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables abfurdités étoient cumulées dans ce fecond degré, & l'édit eccléfiaftique y étoit fi formellement violé, que je refufai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une fi manifefte & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon fens, ne mît Genève c'en-deffus

deſſous : j'eus de quoi me raſſurer, tout reſta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuiſtres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet pour n'avoir pas bien dit ſon catéchiſme.

Ces deux décrets furent le ſignal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures ſonnèrent le plus terrible tocſin. Les François ſur-tout, ce peuple ſi doux, ſi poli, ſi généreux, qui ſe pique ſi fort de bienſéance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ſes vertus favorites, ſe ſignala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit ſur ma prétendue Lycantropie un écart qui montroit aſſez bien la ſienne. Enfin, vous euſſiez dit qu'on craignoit à Paris de ſe

faire une affaire avec la police, si, publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi ! le rédacteur de la Paix perpétuelle souffle la discorde ; l'éditeur du Vicaire Savoyard est un impie ; l'auteur de la nouvelle Héloïse est un loup ; celui de l'Emile est un enragé ! Eh mon Dieu ! qu'aurois-je donc été si j'avois publié le livre de l'Esprit ou quelqu'autre ouvrage semblable ? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs, le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe ; qu'on trouve à ces différences des causes qui puissent contenter un homme sensé ; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois si bien du séjour d'Yverdon, que je pris la résolution d'y rester

à la vive ſollicitation de M. Roguin & de toute ſa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit auſſi par ſes bontés à reſter dans ſon gouvernement. Le colonel me preſſa ſi fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans ſa maiſon, entre cour & jardin, que j'y conſentis, & auſſitôt il s'empreſſa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit néceſſaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empreſſés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-ſenſible à tant de careſſes, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèſe de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai pu pénétrer la première cauſe. Le Sénat excité, ſans qu'on sût par qui, paroiſſoit ne vouloir pas me laiſſer tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le Baillif de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à pluſieurs

membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faifant honte de vouloir refufer à un homme de mérite opprimé l'afyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens fenfés ont préfumé que la chaleur de fes reproches avoit plus aigri qu'adouci les efprits. Quoiqu'il en foit, fon crédit, ni fon éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me fignifier, il m'en avertit d'avance, & pour ne pas attendre cet ordre, je réfolus de partir dès le lendemain. La difficulté étoit de favoir où aller, voyant que Genève & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empreffleroit d'imiter fon voifin.

Mde. Boy de la Tour me propofa d'aller m'établir dans une maifon vuide, mais toute meublée, qui appartenoit à fon fils au village de Motiers dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverfer pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à propos, que dans les états du roi de Pruffe je devois naturellement être à

l'abri des perſécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guère ſervir de prétexte. Mais une ſecrète difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire héſiter. Cet amour inné de la juſtice qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant ſecret pour la France, m'avoit inſpiré de l'averſion pour le roi de Pruſſe, qui me paroiſſoit, par ſes maximes & par ſa conduite, fouler aux pieds tout reſpect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les eſtampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-deſſous duquel étoit un diſtique qui finiſſoit ainſi :

Il penſe en philoſophe, & ſe conduit en roi.

Ce vers qui, ſous toute autre plume, eût fait un aſſez bel éloge, avoit ſous la mienne un ſens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce diſtique avoit été vu de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alem-

bert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un passage de l'Emile où, sous le nom d'Adraste, roi des Dauniens, on voyoit assez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puisque Mde. de B.......s m'avoit mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étois bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse, & supposant d'ailleurs qu'il eut les principes que j'avois osé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela seul que lui déplaire: car on sait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connoître, & sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa merci, & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent que les hommes foibles, & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son art de régner il entroit de se montrer magnanime en

pareille occafion, & qu'il n'étoit pas au-deffus de fon caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à fa place, je ne crus pas impoffible qu'il fe prévalût de la circonftance pour accabler du poids de fa générofité l'homme qui avoit ofé mal penfer de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour fentir le prix, & je me dis: Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric fera-t-il au-deffous du général des Volfques?

Le colonel Roguin voulut abfolument paffer avec moi la montagne, & venir m'inftaller à Motiers. Une belle-fœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maifon que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaifir; cependant elle me mit de bonne grâce en poffeffion de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèfe fût venue, & que mon petit ménage fût établi.

Depuis

Depuis mon départ de Montmorenci, ſentant bien que je ſerois déſormais fugitif ſur la terre, j'héſitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je ſentois que par cette cataſtrophe nos relations alloient changer, & que ce qui, juſqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le ſeroit déſormais de la ſienne. Si ſon attachement reſtoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en ſeroit déchirée, & ſa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma diſgrace attiédiſſoit ſon cœur, elle me feroit valoir ſa conſtance comme un ſacrifice, & au lieu de ſentir le plaiſir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne ſentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me ſuivre partout où le ſort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai diſſimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens ; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèſe, & quelque plaiſir que je prenne à rendre honneur à une perſonne qui m'eſt ſi chère, je ne veux pas non plus déguiſer ſes torts, ſi tant eſt même

qu'un changement involontaire dans les affections du cœur soit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédissement du sien. Je sentois qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le sentois d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je tombai dans le même inconvénient dont j'avois senti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèse. N'allons pas chercher des perfections hors de la nature; il seroit le même auprès de quelque femme que ce fut. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raisonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je sentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me dispenser. Le remords enfin devint si vif, qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma situation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par

l'animoſité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive, & n'en voulant pas courir le riſque, j'aimai mieux me condamner à l'abſtinence que d'expoſer Thérèſe à ſe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit ſenſiblement mon état : cette double raiſon m'avoit fait former des réſolutions que j'avois quelquefois aſſez mal tenues, mais dans leſquelles je perſiſtois avec plus de conſtance depuis trois ou quatre ans ; c'étoit auſſi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiſſement dans Thérèſe : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceſſairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, ſûre de la continuation de mes ſoins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux reſter à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre ſéparation, elle avoit exigé de moi des promeſſes ſi poſitives de nous rejoindre, elle en exprimoit ſi

vivement le désir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de séparation, j'eus à peine celui d'y penser moi-même; & après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeler incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisissement en nous embrassant! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?

En arrivant à Motiers, j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de Sa Majesté, & pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la générosité qu'on lui connoît & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec

M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers, qui étoit en grande faveur auprès de Son Excellence. L'aſpect vénérable de cet illuſtre & vertueux Ecoſſois m'émut puiſſamment le cœur, & dès l'inſtant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part, eſt toujours demeuré le même, & qui le ſeroit toujours de la ſienne, ſi les traîtres qui m'ont ôté toutes les conſolations de la vie, n'euſſent profité de mon éloignement pour abuſer ſa vieilleſſe & me défigurer à ſes yeux.

George Keith, Maréchal héréditaire d'Ecoſſe, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieuſement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté ſon pays dans ſa jeuneſſe, & y fut proſcrit pour s'être attaché à la maiſon Stuart, dont il ſe dégoûta bientôt par l'eſprit injuſte & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Eſpagne dont le climat lui plaiſoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainſi que ſon frère, au roi de Pruſſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, & les accueillit comme ils le

méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands services que lui rendit le Maréchal Keith, & par une chose bien plus précieuse encore, la sincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit se plier que sur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois, qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne se connoissent point en véritable étoffe, & mettent l'esprit dans les longues phrases, voyant un homme froid & sans façon, prirent sa simplicité pour de la hauteur, sa franchise pour de la rusticité, son laconisme pour de la bêtise, se cabrèrent contre ses soins bienfaisans, parce que

voulant être utile & non cajoleur, il ne savoit point flatter les gens qu'il n'estimoit pas. Dans la ridicule affaire du ministre Petitpierre, qui fut chassé par ses confrères pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent damnés éternellement, milord s'étant opposé aux usurpations des ministres, vit soulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce stupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il passoit au moins pour un homme qui se laissoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuste. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir sur la maigreur de son corps, déjà décharné par les ans; mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte & noble, je me sentis saisi d'un respect mêlé de confiance qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui en fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose, comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous asseoir. L'empesé Châtelain resta debout. Pour

moi, je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne fais quoi de si careſſant, que me ſentant d'abord à mon aiſe, j'allai ſans façon partager ſon ſopha, & m'aſſeoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'inſtant, je ſentis que cette liberté lui faiſoit plaiſir, & qu'il ſe diſoit en lui-même : celui-ci n'eſt pas un Neuchâtelois.

Effet ſingulier de la grande convenance des caractères! Dans un âge où le cœur a déjà perdu ſa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard ſe réchauffa pour moi d'une façon qui ſurprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, ſous prétexte de tirer des cailles, & y paſſa deux jours ſans toucher un fuſil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'eſt le mot, que nous ne pouvions nous paſſer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à ſix lieues de Motiers; j'allai tous les quinze jours au plus tard y paſſer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courſes de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente aſſurément, mais elle

n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versé dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous unissoit, mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, & du désir continuel de nous rapprocher. Il vouloit absolument me loger au château de Colombier, & me pressa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise, & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme! vous êtes & serez toujours le même pour moi qui suis le même toujours. Il vous

ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'eſt pas ſans défaut; c'eſt un ſage, mais c'eſt un homme. Avec l'eſprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il ſoit poſſible d'avoir, avec la plus profonde connoiſſance des hommes, il ſe laiſſe abuſer quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur ſingulière, quelque choſe de biſarre & d'étranger dans ſon tour d'eſprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & ſe ſouvient d'eux au moment qu'ils y penſent le moins: ſes attentions paroiſſent hors de propos: ſes cadeaux ſont de fantaiſie & non de convenance. Il donne ou envoye à l'inſtant ce qui lui paſſe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois déſirant entrer au ſervice du roi de Pruſſe, ſe préſente à lui: Milord lui donne, au lieu de lettre, un petit ſachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette ſingulière recommandation, le roi place à l'inſtant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entr'eux un langage que

les esprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites bisarreries, semblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que plus intéressant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influoient pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui prescrit l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manières. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après dîné & couchant à Bror, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à solliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à son Excellence de la demander pour lui: volontiers. Je le mène avec moi; je le laisse dans l'anti-chambre, & je parle de son affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée se passe; en traversant la salle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui se morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je

lui en reparle avant de nous mettre à table ; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunois un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien surpris du remercîment qu'il me fit, du bon accueil & du bon diné qu'il avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu son papier. Trois semaines après, milord lui envoya le rescrit qu'il avoit demandé, expédié par le ministre & signé du roi, & cela, sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot, ni à lui non plus, sur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas se charger.

Je voudrois ne pas cesser de parler de George Keith : c'est de lui que me viennent mes derniers souvenirs heureux ; tout le reste de ma vie n'a plus été qu'afflictions & serremens de cœur. La mémoire en est si triste, & m'en vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits, je serai forcé désormais de les arranger au hasard & comme ils se présenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude sur mon asyle par la réponse du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-seulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarrassé d'une pareille commission, & ne sachant comment s'en acquiter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'insulte en transformant cet argent en nature de provisions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage : il ajouta même, & peut-être de son chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maison à ma fantaisie, si j'en voulois choisir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, & me fit oublier la mesquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Frédéric comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai si sincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à sa gloire que j'avois trouvé jusqu'alors d'injustice à ses succès. A la paix qu'il fit

peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maison que j'habitois, & où j'eus, il est vrai, la fierté vindicative de dépenser presque autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que sa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre espèce, en revivifiant ses états, en y faisant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau sol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ses voisins, en se faisant l'arbitre de l'Europe après en avoir été la terreur. Il pouvoit sans risque poser l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne désarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret & de moi à

lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre sans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avois bien grondé. Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchise de mon zèle avoit passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être., peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du sentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers Travers, ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisseroit tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie, & elle me revint souvent à Montmorenci, où le fréquent usage des sondes me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir

tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciois très-peu. Cependant avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garderobe arménienne, mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment

ſalamalєki, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne ſongeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait déſœuvrement : mon imagination rempliſſant tous les vides, ſuffit ſeule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, aſſis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu ſupporter. Quand on marche, qu'on ſe promène, encore paſſe; les pieds & les yeux font au moins quelque choſe : mais reſter là les bras croiſés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis eſt, à s'entrefaire des complimens, cela m'eſt un ſupplice inſupportable. Je m'aviſai, pour ne pas vivre en ſauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couſſin dans mes viſites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & cauſer avec les paſſans. Cela me faiſoit ſupporter l'inanité du babillage, & paſſer mon temps ſans ennui chez mes voiſines, dont

plusieurs étoient assez aimables, & ne manquoient pas d'esprit. Une entr'autres, appelée Isabelle d'Ivernois, fille du Procureur-général de Neuchâtel, me parut assez estimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle ne s'est pas mal trouvée, par les conseils utiles que je lui ai donnés, & par les soins que je lui ai rendus dans des occasions essentielles, de sorte que maintenant, digne & vertueuse mère de famille, elle me doit peut-être sa raison, son mari, sa vie & son bonheur. De mon côté, je lui dois des consolations très-douces, & surtout durant un bien triste hiver où, dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit passer avec Thérèse & moi de longues soirées, qu'elle savoit nous rendre bien courtes par l'agrément de son esprit & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appeloit son papa, je l'appelois ma fille, & ces noms que nous nous donnons encore, ne cesseront point, je l'espère, de lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose, j'en faisois présent à mes jeunes

amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans ; sa sœur aînée en eut un à ce titre, & l'a mérité ; Isabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde ; mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage, & dans les détails desquelles je n'en trerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maison sur la montagne, où il venoit passer les étés. Je n'étois pas empressé de sa connoissance, parce que je savois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoissance avec M. D. P.....u, & ensuite une amitié trop

intime ; pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. D. P....u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint, avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari.

D. P....u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de sa mère, avoit été élevé avec assez de soin, & son éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoissances, quelque goût pour les arts, & il se piquoit surtout d'avoir cultivé sa raison : son air hollandois, froid, philosophe, son teint basané, son humeur silencieuse & cachée, favoriseroient beaucoup cette opinion. Il étoit sourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ses mouvemens fort posés, fort graves, & quoiqu'il aimât à disputer, généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en imposa. Je me dis, voici un penseur, un homme sage, tel qu'on feroit heureux d'avoir un ami. Pour

achever de me prendre, il m'adreſſoit ſouvent la parole, ſans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il diſoit étoit juſte. Cette juſteſſe & cette égalité m'attirèrent. Il n'avoit dans l'eſprit ni l'élévation, ni la fineſſe de milord Maréchal, mais il en avoit la ſimplicité; c'étoit toujours le repréſenter en quelque choſe. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'eſtime, & peu-à-peu cette eſtime amena l'amitié, & j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avois faite au baron d'H..... k, qu'il étoit trop riche.

Pendant aſſez long-temps, je vis peu D. P....u, parce que je n'allois point à Neuchâtel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchâtel? C'eſt un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Pruſſe & par milord Maréchal, ſi j'évitai d'abord la perſécution dans mon aſyle, je n'évitai pas du moins les murmures du public,

des magiſtrats municipaux, des miniſtres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelqu'inſulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes perſécuteurs, en ne les imitant pas. La Claſſe de Neuchâtel, c'eſt-à-dire, la compagnie des miniſtres de cette ville, donna le branle, en tentant d'émouvoir contre moi le Conſeil d'Etat. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, les miniſtres s'adreſſèrent au magiſtrat municipal, qui fit auſſi-tôt défendre mon livre, & me traitant en toute occaſion peu honnêtement, faiſoit comprendre, & diſoit même que ſi j'avois voulu m'établir dans la ville, on ne m'y auroit pas ſouffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faiſant rire les gens ſenſés, ne laiſſoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne duſſe être très-reconnoiſſant de l'extrême grâce qu'ils me faiſoient de me laiſſer vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité ; ils m'auroient volontiers meſuré l'air à la pinte, à condition

que je l'eusse payé bien cher. Ils vouloient que je leur fusse obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient sans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réussir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils se firent un mérite de leur impuissance, en me faisant valoir la bonté qu'ils avoient de me souffrir dans leur pays. J'aurois dû leur rire au nez pour toute réponse, je fus assez bête pour me piquer, & j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution que je tins près de deux ans, comme si ce n'étoit pas trop honorer de pareilles espèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puisqu'ils n'agissent jamais que par impulsion. D'ailleurs, des esprits sans culture & sans lumières, qui ne connoissent d'autre objet de leur estime, que le crédit, la puissance & l'argent, sont bien éloignés même de soupçonner qu'on doive quelqu'égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui, pour ses malversations, avoit été cassé, disoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Isabelle : *On dit que ce Rousseau a tant d'esprit ; amenez-le moi, que je voie si cela est vrai.* Assurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du pasteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par Mde. Boy de-la-Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les caresses ne signifient rien. Cependant après ma réunion solemnelle à l'église réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois, sans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profession publique du culte où j'étois rentré : j'assistois donc au service divin. D'un autre côté, je craignois, en me présentant à la table sacrée, de m'exposer à l'affront d'un refus, &

& il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le Conseil, & à Neuchâtel par la Classe, il voulut m'administrer tranquillement la Cène dans son église. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmolin, c'étoit le nom du ministre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'eglise protestante; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes sur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particulière sur le dogme. M'étant ainsi mis en règle de ce côté, je restai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmolin ne refusât de m'admettre sans la discussion préliminaire dont je ne voulois point, & qu'ainsi tout fut fini sans qu'il y eût de ma faute: point du tout. Au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmolin vint me déclarer, non-seulement qu'il m'admettoit à la communion sous la clause que j'y avois mise, mais de plus, que lui & ses Anciens se faisoient un grand honneur de m'avoir dans son troupeau. Je n'eus de mes jours

pareille furprife, ni plus confolante. Toujours vivre ifolé fur la terre me paroiffoit un deftin bien trifte, furtout dans l'adverfité. Au milieu de tant de profcriptions & de perfécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire : au moins je fuis parmi mes frères, & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriffement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y put porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mde. de B.......s, venue, du moins je le préfumai, par la voie de d'Alembert qui connoiffoit milord Maréchal. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eût écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmollin & furtout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec fa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étois toujours déclaré hautement proteftant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, fans que perfonne au monde l'eût trouvé

mauvais. Il me paroiſſoit plaiſant que Mde. la comteſſe de B.......s voulut ſe mêler de diriger ma conſcience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutois pas que ſon intention, quoique je n'y compriſſe rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offenſai point de cette ſingulière ſortie, & je lui répondis ſans colère, en lui diſant mes raiſons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puiſſances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens, dont les moteurs continuoient d'agir ſous le voile, avoit quelque choſe de ſiniſtre & d'effrayant. Pour moi, je laiſſois dire ſans m'émouvoir. On m'aſſura qu'il y avoit une cenſure de la Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvoit ſe mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle aſſurer que je n'étois pas catholique? Tout le monde le ſavoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon calviniſte? Que lui importoit? C'étoit prendre un ſoin bien ſingulier; c'étoit ſe faire les ſubſtituts de nos miniſtres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le fai-

foit courir fous le nom de la Sorbonne pour fe moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de fon authenticité, tout ce que je me réduifis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites maifons.

Un autre écrit m'affecta davantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui j'eus toujours de l'eftime, & dont j'admirois la conftance en plaignant fon aveuglement. Je parle du Mandement de l'Archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois fans m'avilir; c'étoit un cas à-peu-près femblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les difputes brutales, à la Voltaire. Je ne fais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fût de la façon des Jéfuites, & quoiqu'ils fuffent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoiffois toujours leur ancienne maxime, d'écrafer les malheureux. Je pouvois donc auffi fuivre

mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage, & c'eſt ce que je crois avoir fait avec aſſez de ſuccès.

Je trouvai le ſéjour de Motiers fort agréable, & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une ſubſiſtance aſſurée, mais on y vit aſſez chèrement, & j'avois vu renverſer tous mes anciens projets par la diſſolution de mon ménage, par l'établiſſement d'un nouveau, par la vente ou diſſipation de tous mes meubles, & par les dépenſes qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorenci. Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans ſuffiſoient pour en conſumer le reſte, ſans que je viſſe aucun moyen de le renouveller, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeſte auquel j'avois déjà renoncé. Perſuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de ſa frénéſie en feroit rougir les Puiſſances, je ne cherchois qu'à prolonger mes reſſources juſqu'à cet heureux changement, qui me laiſſeroit

plus en état de choisir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela, je repris mon Dictionnaire de musique, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres, qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage : mes papiers, qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entreprise de mes mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper désormais. Je commençai par transcrire des lettres dans un recueil qui put guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conserver pour cet effet, & la suite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les transcrire, j'y trouvai une lacune qui me surprit. Cette lacune étoit de près de six mois, depuis Octobre 1756 jusqu'au mois de Mars suivant. Je me souvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de Diderot, de De Leyre, de Mde. D'.....y, de Mde. de

C..........x, &c. qui rempliſſoient cette lacune, & qui ne ſe trouvèrent plus. Qu'étoient-elles devenues ? Quelqu'un avoit-il mis la main ſur mes papiers pendant quelques mois qu'ils étoient reſtés à l'hôtel de Luxembourg ? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois dépoſé. Comme pluſieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient ſans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, & je paſſai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point ou auxquelles je l'avois ſuppléée, pour voir ſi je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vide. Cet eſſai ne réuſſit point ; je vis que le vide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi ? Voilà ce qui me paſſoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivreſſe de la Julie, ne pouvoient intéreſſer perſonne. C'étoient tout au plus quel-

ques tracasseries de Diderot, quelques persiflages de De Leyre, des témoignages d'amitié de Mde. de C.........x & même de Mde. D'.....y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres? qu'en vouloit-on faire? Ce n'est que sept ans après que j'ai soupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi mes brouillons si j'en découvrirois quelqu'autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent supposer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale sensitive, & celui de l'extrait des aventures de milord Edouard. Ce dernier, je l'avoue, me donna des soupçons sur Mde. de Luxembourg.

C'étoit la Roche son valet-de-chambre qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde qui pût prendre intérêt à ce chiffon; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre & aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais desseins, on ne pouvoit faire aucun usage qui put me nuire, à moins

de les falsifier? Pour M. le Maréchal, dont je connoissois la droiture invariable & la vérité de son amitié pour moi, je ne pus le soupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce soupçon sur Mde. la Maréchale. Tout ce qui me vint de plus raisonnable à l'esprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'A......t, qui, déjà faufilé chez Mde. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuscrits qu'en lettres; soit pour chercher à me susciter quelque tracasserie, soit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je supposai qu'abusé par le titre de la Morale sensitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialisme, dont il auroit tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il seroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main (*) que j'avois endurés sans me

(*) J'avois trouvé dans ses *Elémens de musique*

plaindre. Bientôt je ne ſongeai pas plus à cette infidélité que ſi l'on ne m'en eut fait aucune, & je me mis à raſſembler les matériaux qu'on m'avoit laiſſés, pour travailler à mes Confeſſions.

J'avois long-temps cru qu'à Genève la Compagnie des miniſtres, ou du moins les citoyens & bourgeois réclameroient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout reſta tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avoit un mécontentement général, qui n'attendoit qu'une occaſion pour ſe manifeſter. Mes amis, ou ſoi-diſans tels, m'écrivoient lettres ſur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'aſſurant d'une réparation publique de la part du Conſeil. La crainte du déſordre & des troubles que ma préſence pouvoit cauſer m'empêcha d'acquieſcer à leurs inſtances,

beaucoup de choſes tirées de ce que j'avois écrit ſur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis pluſieurs années avant la publication de ſes Elémens. J'ignore la part qu'il a pu avoir à un livre intitulé: *Dictionnaire des Beaux-Arts;* mais j'y ai trouvé des articles tranſcrits des miens, mot à mot, & cela longtemps avant que ces articles fuſſent imprimés dans l'Encyclopédie.

& fidelle au serment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune dissention civile dans mon pays, j'aimai mieux laisser subsister l'offense & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il est vrai que je m'étois attendu de la part de la bourgeoisie à des représentations légales & paisibles contre une infraction qui l'intéressoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduisoient cherchoient moins le vrai redressement des griefs, que l'occasion de se rendre nécessaires. On cabaloit, mais on gardoit le silence, & on laissoit clabauder les caillettes & les caffards ou soi-disans tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni

bien ni ſervice, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois ſi indignement traité d'un conſentement unanime, puiſque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier Syndic de cette année-là qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois ſolemnellement mon droit de bourgeoiſie, & dans laquelle, au reſte, j'obſervai la décence & la modération que j'ai toujours miſe aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a ſouvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens: ſentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défenſe, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de pluſieurs repréſentations très-bien raiſonnées, qu'ils étendirent & renforcèrent à meſure que les refus du Conſeil, ſoutenu par le miniſtère de France, leur firent mieux ſentir le projet formé de les aſſervir. Ces altercations produiſirent diverſes brochures

qui ne décidoient rien, jusqu'à-ce que parurent tout d'un coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du Conseil avec un art infini, & par lequel le parti représentant, réduit au silence, fut pour un temps écrasé. Cette pièce, monument durable des rares talens de son auteur, étoit du procureur-général T......, homme d'esprit, homme éclairé, très-versé dans les lois & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les représentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponse, & s'en tirèrent passablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux sur moi, comme sur le seul qui put entrer en lice contre un tel adversaire avec espoir de le terrasser. J'avoue que je pensai de même, & poussé par mes anciens concitoyens qui me faisoient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avois été l'occasion, j'entrepris la réfutation des Lettres écrites de la campagne, & j'en parodjai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne*, que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entreprise si secrètement, que dans un

rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des repréſentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'eſquiſſe de leur réponſe, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne ſurvint quelque obſtacle à l'impreſſion, s'il en parvenoit le moindre vent, ſoit aux magiſtrats, ſoit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laiſſer paroître, que de me faire comprendre comment on avoit découvert mon ſecret. Je dirai là-deſſus ce que j'ai ſu, qui ſe borne à très-peu de choſe; je me tairai ſur ce que j'ai conjecturé.

J'avois à Motiers preſqu'autant de viſites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorenci, mais elles étoient la plupart d'une eſpèce fort différente. Ceux qui m'étoient venu voir juſqu'alors étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cauſe de leurs viſites, & me mettoient d'abord ſur des matières dont je pouvois m'entretenir

avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, furtout du coté de France. C'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laiffoient pas, à ce qu'ils difoient, d'avoir fait trente, quarante, foixante, cent lieues pour venir voir & admirer l'homme illuftre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès-lors on n'a ceffé de me jeter groffièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'eftime de ceux qui m'abordoient m'avoit garanti jufqu'alors. Comme la plupart ne daignoient ni fe nommer, ni me dire leur état, que leurs connoiffances & les miennes ne tomboient pas fur les mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne favois de quoi leur parler: j'attendois qu'ils parlaffent eux-mêmes, puifque c'étoit à eux à favoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On fent que cela ne faifoit pas pour moi des converfations bien intéreffantes, quoiqu'elles puffent l'être pour eux, felon ce qu'ils vouloient favoir: car, comme j'étois fans défiance,

je m'exprimois ſans réſerve ſur toutes les queſtions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'ordinaire auſſi ſavans que moi ſur tous les détails de ma ſituation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la conſtance de paſſer pluſieurs jours à Motiers, & même de me ſuivre pédeſtrement juſqu'à la Ferrière, menant ſon cheval par la bride, ſans avoir avec moi d'autre point de réunion, ſinon que nous connoiſſions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet.

J'eus avant & après M. de Feins une autre viſite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduiſant chacun un mulet chargé de ſon petit bagage, logent à l'auberge, panſent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut auſſitôt que des contrebandiers venoient me rendre viſite. Leur ſeule façon de m'aborder m'apprit que

c'étoit des gens d'une autre étoffe; mais ſans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, &.ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à me tranquilliſer. L'un étoit M. de Montauban, appelé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Daſtier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit ſa croix de St. Louis dans ſa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Meſſieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'eſprit, leur converſation étoit agréable & intéreſſante; leur manière de voyager ſi bien dans mon goût & ſi peu dans celui des gentilshommes François, me donna pour eux une forte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoiſſance même ne finit pas là, puiſqu'elle dure encore, & qu'ils me ſont revenus voir diverſes fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces Meſſieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai ſenti que leurs maximes fuſſent les miennes, que mes écrits leur fuſſent familiers,

qu'il y eut aucune véritable ſympathie entr'eux & moi. Que me vouloient-ils donc? Pourquoi me venir voir dans cet équipage? Pourquoi reſter pluſieurs jours? Pourquoi revenir pluſieurs fois? Pourquoi déſirer ſi fort de m'avoir pour hôte? Je ne m'aviſai pas alors de me faire ces queſtions. Je me les ſuis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur ſe livroit ſans raiſonner, ſurtout à M. Daſtier, dont l'air plus ouvert me plaiſoit davantage. Je demeurai même en correſpondance avec lui, & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je ſongeai à m'adreſſer à lui pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet ſur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à deſſein, de la liberté de la preſſe à Avignon; il m'avoit offert ſes ſoins ſi j'avois quelque choſe à y faire imprimer; je me prévalus de cette offre, & je lui adreſſai ſucceſſivement par la poſte mes papiers cahiers. Après les avoir gardés aſſez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun

libraire n'avoit osé s'en charger, & je fus contraint de revenir à Rey, prenant soin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher les suivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je sus qu'il avoit été vu dans les bureaux des ministres, & d'Escherny, de Neuchâtel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne* que d'H.....k lui avoit dit être de moi. Je l'assurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eût ce titre. Quand les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accusa de mensonge, quoique je ne lui eusse dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'assurance que mon manuscrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poste.

Une autre connoissance à-peu-près du même temps, mais qui se fit d'abord seulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon

profil à la silhouette, dont il avoit, disoit-il, besoin pour mon buste en marbre, qu'il faisoit faire par le Moine, pour le placer dans sa bibliothéque. Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'apprivoiser, elle réussit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buste en marbre dans sa bibliothéque étoit plein de mes ouvrages, par conséquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que son ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me séduisît pas. J'ai vu M. L.....d dans la suite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits services, pour s'entremêler beaucoup dans mes petites affaires. Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliothéque, & si c'est un meuble à son usage; & quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par le Moine, sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque ressemblance.

Le feul François qui parut me venir voir par goût pour mes fentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limoufin, appelé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde par des talens affez aimables, & par des prétentions au bel-efprit. Il m'étoit venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma cataftrophe. Je lui trouvai une vivacité de fentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la fuite à Motiers, & foit qu'il voulut me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le fervice pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuifier. Il avoit un frère aîné capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne fais quel abbé Tartuffe, en ufoit très-mal avec le cadet, qu'elle accufoit d'irréligion, & même du crime irrémiffible d'avoir des liaifons avec moi. Voilà les griefs fur lefquels il voulut rompre avec fa mère, & prendre le parti dont je viens de parler; le tout pour

faire le petit Emile. Allarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de résolution, & je mis à mes exhortations toute la force dont j'étois capable; elles furent écoutées. Il rentra dans son devoir vis-à-vis de sa mère, & il retira des mains de son colonel sa démission qu'il lui avoit donnée, & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun usage, pour lui laisser le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ses folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guères plus de mon goût: ce fut de se faire auteur. Il donna coup sur coup deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme sans talens, mais sur lesquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour poursuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, & nous fîmes ensemble le pélérinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avois vu à Montmorenci. Il avoit je ne sais quoi d'affecté qui, d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'est revenu

ſouvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon paſſage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes ſociétés, & qu'il voyoit aſſez ſouvent Mde. de Luxembourg. Il ne me donna aucun ſigne de vie à Trie, & ne me fit rien dire par ſa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voiſine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement diſpoſée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....n finit tout d'un coup comme la liaiſon de M. de Feins: mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque choſe, à moins que les ſottiſes que je l'avois empêché de faire n'euſſent été qu'un jeu de ſa part: ce qui, dans le fond pourroit très-bien être.

J'eus auſſi des viſites de Genève tant & plus. Les D...c père & fils me choiſirent ſucceſſivement pour leur garde-malade: le père tomba malade en route; le fils l'étoit en partant de Genève; tous deux vinrent ſe rétablir chez moi. Des miniſtres, des parens, des cagots, des quidams de toute eſpèce venoient de

Genève & de Suiſſe, non pas comme ceux de France pour m'admirer & me perſiffler, mais pour me tancer & cathéchiſer: le ſeul qui me fit plaiſir fut Moultou, qui vint paſſer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir davantage; le plus conſtant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me ſubjugua à force d'importunités, fut un M. d'I.....s, commerçant de Genève, François réfugié, & parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'I.....s, de Genève, paſſoit à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, reſtoit chez moi du matin au ſoir pluſieurs jours de ſuite, ſe mettoit de mes promenades, m'apportoit mille ſortes de petits cadeaux, s'inſinuoit malgré moi dans ma confidence, ſe mêloit de toutes mes affaires, ſans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de ſentimens, ni de connoiſſances. Je doute qu'il ait lu dans toute ſa vie un livre entier d'aucune eſpèce, & qu'il ſache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriſer il me ſuivit dans

dans mes courses de botanique, sans goût pour cet amusement & sans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de passer avec moi trois jours entiers tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chasser à force de l'ennuyer & de lui faire sentir combien il m'ennuyoit; & tout cela sans qu'il m'ait été possible jamais de rebuter son incroyable constance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaisons que je ne fis & n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la seule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'est celle d'un jeune Hongrois qui vint se fixer à Neuchâtel, & de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appeloit dans le pays le baron de Sauttern, nom sous lequel il y avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable, d'une société liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchâtel qu'à cause de moi, & pour former sa jeunesse à la vertu

par mon commerce. Sa phyſionomie, ſon ton, ſes manières me parurent d'accord avec ſes diſcours, & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs en éconduiſant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un ſi reſpectable motif. Mon cœur ne ſait point ſe livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance : nous devînmes inſéparables. Il étoit de toutes mes courſes pédeſtres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord Maréchal, qui lui fit mille careſſes. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin, je lui répondois en françois, & ce mêlange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards. Il me parla de ſa famille, de ſes affaires, de ſes aventures, de la cour de Vienne, dont il paroiſſoit bien connoître les détails domeſtiques. Enfin pendant près de deux ans que nous paſsâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-ſeulement

honnêtes mais élégantes, une grande propreté fur fa perfonne, une décence extrême dans tous fes difcours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop eftimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaifons avec lui, d'I.......s de Genève m'écrivit que je priffe garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir près de moi; qu'on l'avoit affuré que c'étoit un efpion, que le miniftère de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant que, dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertiffoit de me tenir fur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer fur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je propofai à Sauttern, fans le prévenir de rien, une promenade pédeftre à Pontarlier; il y confentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I.......s, & puis l'embraffant avec ardeur, je lui dis : Sauttern n'a pas befoin que je lui prouve ma confiance,

mais le public a besoin que je lui prouve que je la sais bien placer. Cet embrassement fut bien doux; ce fut un de ces plaisirs de l'ame que les persécuteurs ne sauroient connoître ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fût un espion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur sans réserve, il eut le courage de me fermer constamment le sien, & de m'abuser par des mensonges. Il me controuva je ne sais quelle histoire qui me fit juger que sa présence étoit nécessaire dans son pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte; il partit, & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du désordre dans un ménage: le mari sachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun soin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à son devoir.

Quand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la com-

plaisance de reprendre le jeune homme dans sa maison ; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit imposé par un tas de mensonges. Il ne s'appeloit point Sauttern, il s'appeloit Sautersheim. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnoit en Suisse, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fût bien gentilhomme ; & milord Maréchal, qui se connoissoit en hommes & qui avoit été dans son pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Si-tôt qu'il fut parti, la servante de l'auberge où il mangeoit à Motiers se déclara grosse de son fait. C'étoit une si vilaine salope, & Sauttern, généralement estimé & considéré dans tout le pays par sa conduite & ses mœurs honnêtes, se piquoit si fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables personnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuses : j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de

payer tous les fraix & de cautionner Sauttersheim. Je lui écrivis dans la forte persuasion, non-seulement que cette grossesse n'étoit pas de son fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ses ennemis & les miens. Je voulois qu'il revînt dans le pays confondre cette coquine, & ceux qui la faisoient parler. Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur dont la salope étoit paroissienne, & fit ensorte d'assoupir l'affaire; ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eût pu être assez maître de lui-même pour m'en imposer, par sa réserve, dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttersheim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en disant son peccavi. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelqu'argent. L'année suivante à mon passage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, sans que j'aie pu savoir d'où lui venoit cette connoissance,

& si elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttersheim retourna à Strasbourg d'où il m'écrivit, & où il est mort. Voilà l'histoire abrégée de nos liaisons, & ce que je sais de ses aventures : mais en déplorant le sort de ce malheureux jeune homme, je ne cesserai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé.

Telles furent les acquisitions que je fis à Motiers en fait de liaisons & de connoissances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenser les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-dessus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mde. la Maréchale, c'est bien par cet exemple aussi cruel que mémorable qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de ce bon ſeigneur me fut d'autant plus ſenſible, que c'étoit le ſeul ami vrai que j'euſſe en France, & la douceur de ſon caractère étoit telle qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait ſon rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaiſons ne ceſsèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'abſence ou mon malheur avoit attiédi ſon affection. Il eſt bien difficile qu'un courtiſan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il ſait être dans la diſgrace des puiſſances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand aſcendant qu'avoit ſur lui Mde. de Luxembourg ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement pour me nuire dans ſon eſprit. Pour elle, malgré quelques démonſtrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour ſon changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suiſſe de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveu

glement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidissement envers moi.

Le libraire Guy, associé de Duchesne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étois sur le testament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable; ainsi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même comment je me comporterois sur ce legs. Tout bien pesé, je résolus de l'accepter, quel qu'il pût être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guère, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été dispensé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux; & en vérité j'aurois été peiné de blesser une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque chose à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Mussard, Lenieps me proposa de profiter de la sensibilité qu'il marquoit à nos soins, pour lui insinuer quelques dispositions en notre faveur. Ah! cher Lenieps, lui

dis-je, ne fouillons pas par des idées d'intérêt les tristes mais sacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant, j'espère n'être jamais dans le testament de personne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci, que milord Maréchal me parla du sien, de ce qu'il avoit dessein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponse dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma seconde perte, plus sensible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des mères qui, déjà chargée d'ans & surchargée d'infirmités & de misères, quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons, où l'aimable souvenir du bien qu'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompense. Allez, ame douce & bienfaisante, auprès des Fénélons, des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble ont ouvert, comme eux, leurs cœurs à la charité véritable, allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper près de vous. Heureuse dans

vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel ſpectacle des ſiennes ! Craignant de contriſter ſon cœur par le récit de mes premiers déſaſtres, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suiſſe : mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit ceſſé de ſoulager ceux qui ſouffroient & de ſouffrir elle-même. Bientôt je ceſſerai de ſouffrir auſſi ; mais ſi je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination ſe refuſeroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troiſième perte & la dernière, car, depuis lors il ne m'eſt plus reſté d'amis à perdre, fut celle de milord Maréchal. Il ne mourut pas, mais las de ſervir des ingrats, il quitta Neuchâtel, & depuis lors, je ne l'ai pas revu. Il vit & me ſurvivra, je l'eſpère : il vit, & grâce à lui, tous mes attachemens ne ſont pas rompus ſur la terre, il y reſte encore un homme digne de mon amitié; car ſon vrai prix eſt encore plus dans celle qu'on ſent que dans celle qu'on inſpire; mais j'ai perdu les douceurs que

la sienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaison. Il alloit en Angleterre recevoir sa grâce du roi, & racheter ses biens jadis confisqués. Nous ne nous séparâmes point sans des projets de réunion, qui paroissoient presqu'aussi doux pour lui que pour moi. Il vouloit se fixer à son château de Keith Hall près d'Aberdem, & je devois m'y rendre auprès de lui; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en pusse espérer le succès. Il ne resta point en Ecosse. Les tendres sollicitations du roi de Prusse le rappelèrent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant son départ, prévoyant l'orage qu'on commençoit à susciter contre moi, il m'envoya de son propre mouvement des lettres de naturalité, qui sembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chasser du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *Communier* gratuites, comme les premières. Ainsi, devenu

de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu persécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frère, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon ég. rd avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mde. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet ouvrage comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné.

L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumières ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fut de lui. Je pris là-dessus le parti que

m'inſpira ma franchiſe. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertiſſant qu'on la lui attribuoit. Il ne me fit aucune réponſe. Ce ſilence m'étonna; mais qu'on juge de ma ſurpriſe quand Mde. de C.........x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarraſſé. Car enfin, quand il auroit eu raiſon, comment pouvoit-il excuſer une démarche éclatante & publique, faite de gaieté de cœur, ſans obligation, ſans néceſſité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ſes malheurs un homme auquel il avoit marqué toujours de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démérité de lui? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits faite ſans retenue & ſans honte.

Je ſentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris ſon parti à mon égard, & que je n'aurois point déſormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop au-deſſus de ſes forces, ni la Paix perpétuelle; & qu'il n'avoit paru déſirer que je fiſſe un extrait de l'abbé de St. Pierre

qu'en fuppofant que je ne m'en tirerois pas fi bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de fuite. L'agitation du refte de ma vie n'a pas laiffé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop défagréables pour pouvoir être narrés fans confufion. La feule impreffion forte qu'ils m'ont laiffée eft celle de l'horrible myftère qui couvre leur caufe, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & felon que les idées me reviendront dans l'efprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confeffions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que perfonne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obftacle à cette entreprife, & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guère été plus difcret, par l'impoffibilité totale où je fuis par mon naturel de tenir caché rien de ce que je fens & de ce que je penfe. Cette entreprife connue fût, autant que j'en puis juger, la véritable caufe

de l'orage qu'on excita pour m'expulser de la Suisse, & me livrer entre des mains qui m'empêchassent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guères vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première ; c'étoit celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me paroissoit nécessaire pour constater ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les distinguer de ces écrits pseudonymes que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen simple & honnête de m'assurer du pain, & c'étoit le seul; puisqu'ayant renoncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un sol d'aucune autre manière, & dépensant toujours, je voyois la fin de mes ressources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raison m'avoit pressé de donner mon Dictionnaire de musique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant & cent écus de rentes viagères; mais encore devoit-on voir bientôt

là fin de cent louis quand on en dépensoit annuellement plus de soixante, & cent écus de rente étoient comme rien pour un homme sur qui les dams & les gueux venoient incessamment fondre comme des étourneaux.

Il se présenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entreprise de mon édition générale, & un imprimeur ou libraire de Lyon, appelé Reguillat vint je ne sais comment se fourrer parm eux pour la diriger. L'accord se fit sur un pied raisonnable, & suffisant pour bien remplir mon objet. J'avois tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuscrites de quoi fournir six volumes in-quarto; je m'engageois de plus à veiller sur l'édition. Au moyen de quoi ils devoient me faire une pension viagère de seize cent livres de France, & un présent de mille écus une fois payé.

Le traité étoit conclu, non encore signé, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible explosion qui se fit contre cet infernal ouvrage & contre son abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entreprise s'évanouit.

Je comparerois l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la Lettre sur la musique françoise, si cette lettre, en m'attirant la haine & m'exposant au péril, ne m'eut laissé du moins la considération & l'estime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève & à V...... qu'on laissât respirer un monstre tel que moi. Le petit Conseil, excité par le R......t de F....., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration sur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une adresse qui tient du burlesque, qu'on ne peut, sans se déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir transcrire ici cette curieuse pièce, mais malheureusement je ne l'ai pas & ne m'en souviens pas d'un seul mot. Je désire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité & de l'équité, veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne : il sentira, j'ose le dire, la stoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les sensibles & cruels outra-

ges dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raifons, parce qu'elles étoient fans réponfe, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre; & il eft vrai que s'ils prenoient les argumens invincibles pour des injures, ils devoient fe fentir injuriés.

Les repréfentans, loin de faire aucune plainte fur cette odieufe déclaration, fuivirent la route qu'elle leur traçoit, & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni juftice à cet écrit, fait pour leur défenfe & à leur follicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tiraffent tacitement tous leurs argumens, & que l'exactitude avec laquelle ils ont fuivi le confeil par lequel finit cet ouvrage, ait été la feule caufe de leur falut & de leur victoire. Ils m'avoient impofé ce devoir; je l'avois rempli, j'avois jufqu'au bout fervi la patrie & leur caufe. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne fonger qu'à eux dans leurs démê-

lés. Ils me prirent au mot, & je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obstinoient, ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé ; j'en comprends la raison, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paisible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin ; il le reçut bien, & le lut sans objection. Il étoit malade, aussi bien que moi ; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit ; on brûla le livre je ne sais où. De Genève, de Berne, & de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, & surtout dans le Val-de-Travers, où, avant même que la Classe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devois, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance

aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre & qui fut dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, & me dérobant de tout mon pouvoir à toute distinction qui put exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, soulevée secrètement je ne sais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non-seulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien étoient les plus acharnés, & des gens même à qui je continuois d'en faire, n'osant se montrer, excitoient les autres, & sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroissoit ne rien voir, & ne se montroit pas encore. Mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter, m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point, & qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bisarre; il me rappeloit la lettre

de Mde. de B......s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit ſi fort que je communiaſſe ou non. Comme je regardois cette condeſcendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie, je refuſai net le miniſtre, & il s'en retourna mécontent, me faiſant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de ſa ſeule autorité : il falloit celle du Conſiſtoire qui m'avoit admis, & tant que le Conſiſtoire n'avoit rien dit, je pouvois me préſenter hardiment ſans crainte de refus. Montmollin ſe fit donner par la Claſſe la commiſſion de me citer au Conſiſtoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus ſe faire que par le Conſiſtoire & à la pluralité des voix. Mais les payſans qui, ſous le nom d'Anciens, compoſoient cette aſſemblée, préſidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur miniſtre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le ſien,

principalement sur des matières théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse, & quel triomphe pour moi si j'avois su parler, & que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche! Avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six paysans! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation, je n'avois pour l'y rappeler & le réduire au silence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive; il m'étoit aisé de devenir agresseur sans même qu'il s'en apperçut, ou qu'il put s'en garantir. Les prestolets de la Classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu désirer, pour les écraser

à plaisir. Mais quoi ? Il falloit parler, & parler sur le champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du besoin, avoir toujours l'esprit présent, être toujours de sens-froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi, qui sentois si bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Genève, devant une assemblée toute en ma faveur & déjà résolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire, j'avois à faire à un tracassier qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent piéges avant que j'en apperçusse un; & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse, & sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le Consistoire, pour le recuser & me dispenser de répondre : la chose étoit très-facile. J'écrivis ce discours & je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérèse se moquoit de moi en m'entendant

dant marmoter & répéter inceſſamment les mêmes phraſes, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'eſpérois tenir enfin mon diſcours ; je ſavois que le Châtelain, comme officier du prince, aſſiſteroit au Conſiſtoire, que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des Anciens étoient bien diſpoſés pour moi ; j'avois en ma faveur la raiſon, la vérité, la juſtice, la protection du roi, l'autorité du Conſeil d'Etat, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéreſſoit l'établiſſement de cette inquiſition, tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je ſavois mon diſcours par cœur; je le récitai ſans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête, le matin je ne le ſavois plus ; j'héſite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illuſtre aſſemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête ſe perd ; enfin preſqu'au moment d'aller, le courage me manque totalement ; je reſte chez moi, & je prends le parti d'écrire au Conſiſtoire en diſant mes raiſons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois

alors, m'auroient difficilement laiſſé ſoutenir la ſéance entière.

Le miniſtre, embarraſſé de ma lettre, remit l'affaire à une autre ſéance. Dans l'intervalle il ſe donna par lui-même & par ſes créatures, mille mouvemens pour ſéduire ceux des Anciens qui, ſuivant les inſpirations de leur conſcience plutôt que les ſiennes, n'opinoient pas au gré de la Claſſe & au ſien. Quelque puiſſans que ſes argumens tirés de ſa cave duſſent être ſur ces ſortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appeloit ſes ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui ſe porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir, & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, ſon Conſiſtoire à la pluralité des voix le refuſa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il ſe mit, avec ſes confrères & d'autres gens, à y travailler ouvertement, & avec un tel ſuccès, que malgré les forts & fréquens reſcrits du roi, mal-

gré tous les ordres du Conseil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas expofer l'officier du prince à s'y faire affaffiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un fouvenir fi confus de toute cette affaire, qu'il m'eft impoffible de mettre aucun ordre, aucune liaifon dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparfes & ifolées, comme elles fe préfentent à mon efprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la Claffe quelque efpèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits je ne troublaffe le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que fi je m'engageois à quitter la plume on feroit coulant fur le paffé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même, je ne balançai point à le prendre avec la Claffe, mais conditionnel, & feulement quant aux matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, fur quelque changement qu'il exigea: la condition ayant été rejetée par la Claffe;

je redemandai mon écrit: il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les miniſtres ſe moqua des reſcrits du roi, des ordres du Conſeil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechriſt, & pourſuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ſervoit de renſeignement à la populace; j'en ſentois cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans ces circonſtances me ſembloit une lâcheté. Je ne pus m'y résoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de ſes cailloux. Pluſieurs fois en paſſant devant des maiſons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient: apportez-moi mon fuſil, que je lui tire deſſus. Je n'en allois pas plus vîte: ils n'en étoient que plus furieux; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces; du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiſſai pas d'avoir deux fort grands plai-

ſirs, auxquels je fus bien ſenſible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnoiſſance par le canal de milord Maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'eſſuyois & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniſtres en exécration, ſentant bien qu'ils ſuivoient des impulſions étrangères, & qu'ils n'étoient que les ſatellites d'autres gens qui ſe cachoient en les faiſant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conſéquence pour l'établiſſement d'une véritable inquiſition. Les magiſtrats, & ſurtout M. Meuron, qui avoit ſuccédé à M. d'Ivernois dans la charge de Procureur-général, faiſoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique ſimple particulier, en fit davantage & réuſſit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans ſon Conſiſtoire, en retenant les Anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit, il l'employa tant qu'il put pour arrêter la ſédition; mais il n'avoit que l'autorité des lois, de la juſtice & de la raiſon à oppoſer à celle de l'argent &

du vin, la partie n'étoit pas égale, & dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant fenfible à fes foins & à fon zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je favois qu'il convoitoit fort une place de confeiller d'état; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du miniftre Petitpierre, il étoit en difgrace auprès du prince & du gouverneur. Je rifquai pourtant d'écrire en fa faveur à milord Maréchal: j'ofai même parler de l'emploi qu'il défiroit, & fi heureufement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut prefqu'auffitôt conféré par le roi. C'eft ainfi que le fort, qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me balotter d'une extrêmité à l'autre, & tandis que la populace me couvroit de fange, je faifois un confeiller d'état.

Mon autre grand plaifir fut une vifite que vint me faire Mde de V......n avec fa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle pouffa jufqu'à Motiers, & logea chez moi deux ou trois

jours. A force d'attentions & de soins, elle avoit enfin surmonté ma longue répugnance, & mon cœur, vaincu par ses caresses, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit si long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, surtout dans la circonstance où je me trouvois, & où j'avois grand besoin pour soutenir mon courage des consolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le spectacle pour ne pas contrister son cœur; mais cela ne me fut pas possible, & quoique sa présence contînt un peu les insolens dans nos promenades, elle en vit assez pour juger de ce qui se passoit dans les autres temps. Ce fut même durant son séjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-massif qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & posé debout contre la porte; de sorte que si l'on ne s'en fut

apperçu, le premier qui, pour fortir, auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être assommé. Mde. de V......n n'ignoroit rien de ce qui se passoit, car outre ce qu'elle voyoit ellemême, son domestique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y acostoit tout le monde, & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de personne, & répondit peu de chose à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paroissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris, de son amitié pour moi, du désir qu'il avoit de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & surtout parmi les Encyclopédistes, par ses traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par son histoire de la maison Stuart, le seul de ses écrits dont j'avois lu quelque chose

dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étois persuadé, sur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume associoit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute son apologie de Charles I comme un prodige d'impartialité, & j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connoître cet homme rare & d'obtenir son amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnoient les sollicitations de Mde. de B.......s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y reçus de lui, par la voie de cette Dame, une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle, aux plus grandes louanges sur mon génie, il joignoit la pressante invitation de passer en Angleterre, & l'offre de tout son crédit & de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux milord Maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en pensois, & qui m'apprit même à son sujet une anecdote littéraire, qui

l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Vallace qui avoit écrit contre Hume, au sujet de la population des anciens, étoit absent tandis qu'on imprimoit son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'esprit. C'est ainsi que j'avois débité des copies à six sols pièce, d'une chanson qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute sorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mde. de V......n vint me parler vivement de l'amitié qu'il disoit avoir pour moi, & de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre, car c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zèle & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrêmité, je refusai d'écrire & de promettre; mais je la laissai la maîtresse de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers, elle me laissa persuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illustre, qu'il

étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ses amies.

Après son départ, Montmollin poussa ses manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées, & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faisoit parcourir le pays en herborisant, sans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce sang-froid ne faisoit qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon séjour à Yverdon : car le banneret R.... n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de son parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, une affaire de cagotisme, puisque le banneret R...n, loin d'être un dévot, poussoit le matérialisme & l'incrédulité jusqu'à l'intolérance & au fanatisme. Au reste personne à Yverdon ne s'étoit si fort emparé de moi,

P 6

qui portoient ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs; comme les d'I.....s, sans en excepter même le père & le frère de mon Isabelle, B.. de la T..., parent de l'amie chez qui j'étois logé, & Mde. G.......r sa belle-sœur. Ce Pierre B.. étoit si butor, si bête, & se comporta si brutalement que, pour ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaisanter, & je fis dans le goût du petit prophête, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles, qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. D. fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre, les Neuchâtelois avec tout leur esprit ne sentant guères le sel attique ni la plaisanterie, sitôt qu'elle est un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la persécution, les Genevois s'é-

ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges & de flatterie, que ledit banneret. Il suivoit fidellement le plan chéri de mes persécuteurs.

toient particulièrement ſignalés en criant haro de toute leur force, & mon ami V..... entr'autres, avec une générosité vraiment héroïque, choiſit préciſément ce temps-là pour publier contre moi des lettres, où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de ſuffiſance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on aſſurât que le célèbre B....t y avoit mis la main : car ledit B....t, quoique matérialiſte, ne laiſſe pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, ſitôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus aſſurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais l'occaſion s'étant préſentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y inſérai une petite note aſſez dédaigneuſe, qui mit V..... en fureur. Il remplit Genève des cris de ſa rage, & d'I......s me marqua qu'il ne ſe poſſédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui ſembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accuſoit, dans cette lettre, d'avoir expoſé mes enfans dans les rues, de traîner avec moi une coureuſe de corps-de-garde, d'être uſé de débauche, ...

.. .., & d'autres gentilleſſes ſemblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à ſon vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de ſa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide & honteux comme une vierge, & en me voyant paſſer pour être ...., moi qui, non-ſeulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette eſpèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien peſé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faiſant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu, & je l'envoyai à Ducheſne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertiſſement où je nommois M. V...., & quelques courtes notes pour l'éclairciſſement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'a-

voit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correſpondance. Ce prince, Du Peyrou, & d'autres parurent douter que V..... fût l'auteur du libelle, & me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs repréſentations, le ſcrupule me prit, & j'écrivis à Ducheſne de ſupprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir ſupprimée; je ne ſais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occaſions, que celle-là de plus ne ſeroit pas une merveille, & dès-lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers leſquelles il m'eſt impoſſible de pénétrer aucune ſorte de vérité.

M. V..... ſupporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-meſurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer par mes réponſes, à quel point j'étois inſtruit, & ſi j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponſes courtes, sèches, dures dans le ſens, mais ſans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne ſe fâcha

point. A sa troisième lettre, voyant qu'il vouloit lier une espèce de correspondance, je ne répondis plus : il me fit parler par d'Ivernois. Mde. Cramer écrivit à Du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma persuasion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I......s que je la lui ferois telle qu'il en seroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus; sentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire assez ample les raisons de ma persuasion, & de les soumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne put recuser. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choisis. Je déclarai à la fin du mémoire que si, après l'avoir examiné & fait les perquisitions qu'il jugeroit nécessaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec succès, le Conseil pro-

nonçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'inſtant je ceſſerois ſincèrement de croire qu'il l'eſt, je partirois pour m'aller jeter à ſes pieds, & lui demander pardon juſqu'à-ce que je l'euſſe obtenu. J'oſe le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la juſtice, inné dans tous les cœurs, ne ſe montrèrent plus pleinement, plus ſenſiblement que dans ce ſage & touchant memoire, où je prenois ſans héſiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à D. P.....: il fut d'avis de le ſupprimer, & je le ſupprimai. Il me conſeilla d'attendre les preuves que T..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore: il me conſeilla de me taire en attendant, je me tus & me tairai le reſte de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, fauſſe & ſans preuve, quoique je reſte intérieurement perſuadé, convaincu, comme de ma propre exiſtence, qu'il eſt l'auteur du libelle. Mon mémoire eſt entre les mains de

M. D. P..... Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raiſons, & l'on y connoîtra, je l'eſpère, l'ame de Jean-Jaques que mes contemporains ont ſi peu voulu connoître.

Il eſt temps d'en venir à ma cataſtrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de ſéjour, & huit mois d'une conſtance inébranlable à ſouffrir les plus indignes traitemens. Il m'eſt impoſſible de me rappeler nettement les détails de cette déſagréable époque. mais on les trouvera dans la relation qu'en publia D. P....., & dont j'aurai à parler dans la ſuite.

Depuis le départ de Mde de V.... .n la fermentation devenoit plus vive, & malgré les reſcrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du Conſeil d'état, malgré les ſoins du Châtelain & des magiſtrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechriſt, & voyant toutes ſes clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voyes de fait, déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin

pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui eſt au commencement de Septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit ſur le derrière de la maiſon. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient ſur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie, & qui avoit commencé par aboyer, ſe tut de frayeur, & ſe ſauva dans un coin rongeant & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allois ſortir de ma chambre pour paſſer dans la cuiſine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuſe traverſa la cuiſine après en avoir caſſé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit, de ſorte que ſi je m'étois preſſé d'une ſeconde, j'avois le caillou dans l'eſtomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma ſortie. Je ſaute dans la

cuisine. Je trouve Thérèse qui s'étoit aussi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer sur ce que nous avions à faire: car sortir pour appeler du secours étoit le moyen de nous faire assommer. Heureusement la servante d'un vieux bon homme qui logeoit au-dessous de moi se leva au bruit, & courut appeler M. le Châtelain, dont nous étions porte-à-porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte, & vient à l'instant avec la garde, qui, à cause de la foire, faisoit la ronde cette nuit-là, & se trouva tout à portée. Le Châtelain vit le dégât avec un tel effroi qu'il en pâlit, & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria: Mon Dieu! c'est une carrière! En visitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étoient obstinés à vou-

loir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village.

Le lendemain le Châtelain envoya son rapport au Conseil d'état, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire, de promettre une récompense & le secret à ceux qui dénonceroient les coupables, & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison & à celle du Châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le trésorier d'Ivernois & son père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans le pays vinrent me voir, & réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à sortir au moins pour un temps d'une paroisse où je ne pouvois plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le Châtelain effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, auroit été bien aise de m'en voir partir au plus vîte, pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, & pouvoir le quitter lui-même,

comme il fit après mon départ. Je cédai donc, & même avec peu de peine, car le ſpectacle de la haine du peuple me cauſoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mde. de V......n à Paris, elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appeloit milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me propoſoit dans une de ſes terres un aſyle dont elle me faiſoit les deſcriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance, dans des détails qui marquoient à quel point ledit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe, & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres; mais il m'en offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet, & qui étoit une eſpèce d'invitation de m'y rendre, & Mde. la ducheſſe de Saxe-Gotha comptoit ſi bien ſur ce voyage, qu'elle

m'écrivit pour me preſſer d'aller la voir en paſſant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suiſſe que je ne pouvois me réſoudre à la quitter, tant qu'il me ſeroit poſſible d'y vivre, & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet conſiſtoit à m'aller établir dans l'isle de St. Pierre, domaine de l'hôpital de Berne au milieu du lac de Bienne. Dans un pélérinage pédeſtre que j'avois fait l'été précédent avec D......u, nous avions viſité cette isle, & j'en avois été tellement enchanté, que je n'avois ceſſé depuis ce temps-là de ſonger aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obſtacle étoit que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant, m'avoient chaſſé de chez eux, & outre que ma fierté pâtiſſoit à retourner chez des gens qui m'avoient ſi mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laiſſaſſent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois

consulté là-dessus milord Maréchal qui, pensant comme moi, que les Bernois, bien aises de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en ôtage pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait sonder là-dessus leurs dispositions par un M. Sturler, son ancien voisin de Colombier. M. Sturler s'adressa à des chefs de l'état, & sur leur réponse, assura milord Maréchal que les Bernois, fâchés de leur conduite passée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle St. Pierre, & de m'y laisser tranquille. Pour surcroît de précaution, avant de risquer d'y aller résider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet, qui me confirma les mêmes choses, & le receveur de l'isle ayant reçu de ses maîtres la permission de m'y loger, je crus ne rien risquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du souverain que des propriétaires; car je ne pouvois espérer que MM. de Berne reconnussent ouvertement l'injustice qu'ils m'avoient faite, & péchassent ainsi contre la plus inviolable maxime de tous les souverains.

L'isle

L'isle de St. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes, & le tout à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable, que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble se font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Glerresse & Neuveville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand sallon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser & se réjouir. Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison, mais vaste & commode, où loge le receveur, & située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cent pas de l'isle est du côté du sud une autre isle beaucoup

plus petite, inculte & déserte, qui paroît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, & ne produit parmi ses graviers que des saules & des persicaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel, ne laissent pas de former une assez belle décoration, sur-tout dans la partie occidentale qui est très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve en allant du sud au nord le bailliage de St. Jean, Neuveville, Bienne & Nidau à l'extrémité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'asyle que je m'étois ménagé, & où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (*) Ce choix

(*) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissois un ennemi particulier dans un M. du T....x, maire des Verrières, en très-médiocre estime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête

étoit si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire & paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me sembloit que dans cette isle je serois plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré en un mot aux douceurs du désœuvrement & de la vie contemplative : j'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, & il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissoit de subsister, & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports, la subsistance est chère dans cette isle, où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que Du Peyrou voulut bien prendre avec moi,

homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette espèce, qui elles-mêmes ne font rien, peuvent mener dans la suite à la découverte de bien des souterrains.

en se substituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la distribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeoit de me payer suffisoit pour ma subsistance. Milord Maréchal ayant recouvré tous ses biens, m'en avoit offert une de douze cent francs, que je n'avois acceptée qu'en la réduisant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à Du Peyrou entre les mains de qui il est resté, & qui m'en paie la rente viagère sur le pied convenu avec le constituant. Joignant donc mon traité avec Du Peyrou, la pension de Milord Maréchal dont les deux tiers étoient reversibles à Thérèse

après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois fur Duchefne, je pouvois compter fur une fubfiftance honnête, & pour moi, & après moi pour Thérèfe, à qui je laiffois fept cent francs de rente, tant de la penfion de Rey, que de celle de milord Maréchal : ainfi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repouffer toutes les reffources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée, & que je mourrois auffi pauvre que j'ai vécu. On jugera, fi à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris foin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec foin toute autre reffource, pour me forcer de confentir à mon déshonneur. Comment fe feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative ? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la fubfiftance, j'étois fans fouci de tout autre. Quoique j'abandonnaffe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiffois dans le

noble enthousiasme qui avoit dicté mes écrits, & dans la constante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas besoin d'une autre défense contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre sous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre, j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foiblesses, à travers mon inaptitude à supporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juste, bon, sans fiel, sans haine, sans jalousie, prompt à reconnoître ses propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute sa félicité dans les passions aimantes & douces, & portant en toute chose la sincérité jusqu'à l'imprudence, jusqu'au plus incroyable désintéressement.

Je prenois donc en quelque sorte congé de mon siècle & de mes contemporains, & je faisois mes adieux au monde, en me confinant dans cette

isle pour le reste de mes jours ; car telle étoit ma résolution, & c'étoit-là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse auquel j'avois inutilement consacré jusqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort ;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle chose.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le sommeil ; l'oisiveté me suffit, & pourvu que je ne fasse rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restoit, pour dernière espérance, que celle de vivre sans gêne dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faisois désormais mon bonheur suprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendoit insup-

portables, me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté. C'est pourtant ainsi que je suis; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, & non pas du mien; mais il y en a si peu, que c'est par-là précisément que je suis toujours moi. L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité. Celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste-là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver; ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté & tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent & à tous les complimens qui se font, & de fatiguer incessamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rebus & mon mensonge. Et vous appelez cela de l'oisiveté! C'est un travail de forçat.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant qui reste-là les bras croisés dans une inaction totale, & ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner sans regret au bout de dix minutes, à muser enfin toute la journée sans ordre & sans suite, & à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.

La botanique telle que je l'ai toujours considérée, & telle qu'elle commençoit à devenir passion pour moi, étoit précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vuide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total.

Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin presqu'au hasard, observer mille & mille fois les mêmes choses, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliois toujours, étoit de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelqu'élégante, quelqu'admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, & pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelqu'idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide & monotone. Ils ne voyent rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder, & ils ne voyent pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étois, & mon défaut de mémoire

me devoit tenir toujours dans cet heureux point, d'en ſavoir aſſez peu pour que tout me fût nouveau, & aſſez pour que tout me fût ſenſible. Les divers ſols dans leſquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une ſuffiſante variété de plantes pour l'étude & pour l'amuſement de toute ma vie. Je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe ſans analyſe, & je m'arrangeois déjà pour faire avec un recueil immenſe d'obſervations la *Flora Petrinſularis*.

Je fis venir Thérèſe avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en penſion chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau ſes ſœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faiſoient à Thérèſe une compagnie. Je fis là l'eſſai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu paſſer la mienne, & dont le goût que j'y pris ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir l'amertume de celle qui devoit ſi promptement y ſuccéder.

J'ai toujours aimé l'eau paſſionnément, & ſa vue me jette dans une rêverie délicieuſe, quoique ſouvent ſans objet déterminé. Je ne manquois point, à mon lever,

lorsqu'il faisoit beau, de courir sur la terrasse humer l'air salubre & frais du matin, & planer des yeux sur l'horison de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans des villes, qui ne voyent que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & sur-tout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est sur-tout à mon lever, affaissé par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement : mais à l'aspect d'un beau

payſage, je me ſens ému ſans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un ſage Evêque, dans la viſite de ſon diocèſe, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne ſavoit dire que *ô*; il lui dit : Bonne mère, continuez toujours de prier ainſi; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière eſt auſſi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureuſes lettres, aſpirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracaſſois quelques inſtans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaiſir de muſer quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois pour paſſer les trois ou quatre heures qui me reſtoient de la matinée à l'étude de la botanique, & ſurtout du ſyſtême de Linnæus, pour lequel je pris une paſſion dont je n'ai pu bien me guérir même après en avoir ſenti le vide. Ce grand obſervateur eſt à mon gré le ſeul avec Ludwig qui ait vu juſqu'ici la botanique

en naturaliſte & en philoſophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas aſſez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entière ; ſitôt que j'avois beſoin de faire ou vérifier quelque obſervation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre ſous le bras : là, je me couchois par terre, auprès de la plante en queſtion, pour l'examiner ſur pied tout à mon aiſe. Cette méthode m'a beaucoup ſervi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils ayent été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoiſſoit parfaitement toutes les plantes du jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoiſſoit plus rien. Je ſuis préciſément le contraire. Je connois quelque choſe à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés, je les livrois totalement à mon humeur oiſeuſe & nonchalante, & à ſuivre ſans règle l'impulſion du moment. Souvent quand l'air

étoit calme, j'allois immédiatement en sortant de table, me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une seule rame; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivois me donnoit une joie qui alloit jusqu'au tressaillement, & dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, si ce n'étoit peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans. J'errois ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laissant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries sans objet, & qui, pour être stupides n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendrissement: ô nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe qui s'interpose entre toi & moi. Je m'éloignois ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'Océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivois d'or-

dinaire un but de promenade ; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac & ses environs, pour examiner & disséquer toutes les herbes qui se trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèse avec la receveuse & ses sœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéressante. J'y allois plus souvent & avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amusemens, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, & auquel la saison m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faisions un

plaiſir, Thérèſe & moi, de partager avec la receveuſe & ſa famille. Je me ſouviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché ſur un grand arbre, un ſac attaché autour de ma ceinture, & déjà ſi plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'eſpérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loiſirs, ne ſongeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laiſſeroient en paix dans ma ſolitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne: j'aurois été plus aſſuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux ſur leſquels je ſuis ſûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obſtinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne reſſembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus biſarre eſt, qu'en me refuſant tous les ſentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils ſont tou-

jours prêts à m'en prêter de ſi mauvais qu'ils ne ſauroient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout ſimple de me mettre en contradiction avec la nature, & de faire de moi un monſtre tel qu'il n'en peut même exiſter. Rien d'abſurde ne leur paroît incroyable, dès qu'il tend à me noircir, rien d'extraordinaire ne leur paroît poſſible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoiqu'ils en puiſſent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'expoſer fidellement ce que fut, fit, & penſa J. J. Rouſſeau, ſans expliquer ni juſtifier les ſingularités de ſes ſentimens & de ſes idées, ni rechercher ſi d'autres ont penſé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & ſon ſéjour me convenoit ſi fort, qu'à force d'inſcrire tous mes déſirs dans cette isle, je formai celui de n'en point ſortir. Les viſites que j'avois à rendre au voiſinage; les courſes qu'il me faudroit faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à paſſer hors de l'isle me paroiſſoit retranché de mon bonheur, & ſortir de l'enceinte de

ce lac étoit pour moi fortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du paffé m'avoit rendu craintif. Il fuffifoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je duffe m'attendre à le perdre, & l'ardent défir de finir mes jours dans cette isle étoit inféparable de la crainte d'être forcé d'en fortir. J'avois pris l'habitude d'aller les foirs m'affeoir fur la grève, furtout quand le lac étoit agité. Je fentois un plaifir fingulier à voir les flots fe brifer à mes pieds. Je m'en faifois l'image du tumulte du monde & de la paix de mon habitation, & je m'attendriffois quelquefois à cette douce idée, jufqu'à fentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos dont je jouiffois avec paffion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je fentois ma fituation fi précaire que je n'ofois y compter. Ah! que je changerois volontiers, me difois-je, la liberté de fortir d'ici dont je ne me foucie point, avec l'affurance d'y pouvoir refter toujours. Au lieu d'y être fouffert par grâce, que n'y fuis-je détenu par force! Ceux

qui ne font que m'y souffrir peuvent à chaque instant m'en chasser, & puis-je espérer que mes persécuteurs m'y voyant heureux, m'y laissent continuer de l'être? Ah! c'est peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condamnât, & je voudrois être contraint d'y rester pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetois un œil d'envie sur l'heureux Micheli Du Crêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux pressentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour prison perpétuelle, & je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie, au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas longtemps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre

de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre : par cette lettre il m'intimoit de la part de LL. EE. l'ordre de fortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la lifant. Rien de moins naturel, de moins raifonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre : car j'avois plutôt regardé mes preffentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par fes malheurs, que comme une prévoyance qui put avoir le moindre fondement. Les mefures que j'avois prifes pour m'affurer de l'agrément tacite du fouverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laiffé faire mon établiffement, les vifites de plufieurs Bernois & du baillif lui-même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances : la rigueur de la faifon, dans laquelle il étoit barbare d'expulfer un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les malintentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'infréquence du Sénat, pour me porter brufquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation, je ferois parti fur le champ. Mais où aller? Que devenir à l'entrée de l'hiver, fans but, fans préparatif, fans conducteur, fans voiture? A moins de laisser tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre fi on m'en laiffoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiffer mon courage. Pour la première fois je fentis ma fierté naturelle fléchir fous le joug de la néceffité, & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaiffer à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adreffai pour le faire interprêter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret, & les témoignages de douleur & d'eftime dont elle étoit remplie me fembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à mes perfécuteurs, & que fi l'on ne révoquoit pas

un ordre si cruel, on ne m'accordât du moins un délai raisonnable & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse, je me mis à réfléchir sur ma situation & à délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit si fort affecté, & ma santé en ce moment étoit si mauvaise, que je me laissai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvoient me rester dans l'esprit, pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asyle que je voulusse me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y soustraire à aucune des deux manières qu'on avoit prises de m'expulser. L'une en soulevant contre moi la populace par des manœuvres souterraines; l'autre en me chassant à force ouverte, sans en dire aucune raison. Je ne pouvois donc compter sur aucune retraite assurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la saison ne sembloient me le permettre. Tout

cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'osai désirer & proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer incessamment sur la terre, en m'expulsant successivement de tous les asyles que j'aurois choisis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une seconde à M. de Graffenried pour le prier d'en faire la proposition à LL. EE. La réponse de Berne à l'une & à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de sortir de l'isle & de tout le territoire médiat & immédiat de la république, dans l'espace de vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait désirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, & qui a entraîné dans ma ruine un

un peuple infortuné, dont les naiſſantes vertus promettoient déjà d'égaler un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corſes dans le Contrat Social comme d'un peuple neuf, le ſeul de l'Europe qui ne fut pas uſé pour la légiſlation, & j'avois marqué la grande eſpérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un ſage inſtituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corſes, qui furent ſenſibles à la manière honorable dont je parlois d'eux, & le cas où ils ſe trouvoient de travailler à l'établiſſement de leur république, fit penſer à leurs chefs de me demander mes idées ſur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce ſujet, & me fournit pluſieurs pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'hiſtoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit auſſi pluſieurs fois, & quoique je ſentiſſe une pareille entrepriſe au-deſſus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuſer pour concourir à une ſi grande & belle œuvre,

lorſque j'aurois pris toutes les inſtructions dont j'avois beſoin pour cela. Ce fut dans ce ſens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correſpondance continua juſqu'à mon départ.

Préciſément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corſe, & qu'elle avoit fait un traité avec les Gênois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, & ſans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impoſſible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un auſſi profond repos que l'inſtitution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être ſubjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me raſſura par la certitude que s'il y avoit dans ce traité des choſes contraires à la liberté de ſa nation, un auſſi bon citoyen que lui ne reſteroit pas comme il faiſoit au ſervice de France. En effet, ſon zèle pour la légiſlation des Corſes & ſes étroites liaiſons avec M. Paoli ne pouvoient me laiſſer aucun ſoupçon ſur ſon compte; & quand j'appris qu'il faiſoit de fréquens voyages à Verſailles & à Fontainebleau,

& qu'il avoit des relations avec M. de Choiseul, je n'en conclus autre chose, sinon qu'il avoit sur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laissoit entendre, mais sur lesquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me rassuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoises; ne pouvant raisonnablement penser qu'elles fussent là pour protéger la liberté des Corses, qu'ils étoient très en état de défendre seuls contre les Gênois, je ne pouvois me tranquilliser parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation proposée, jusqu'à ce que j'eusse des preuves solides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me persiffler. J'aurois extrêmement désiré une entrevue avec M. Buttafuoco; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclaircissemens dont j'avois besoin. Il me la fit espérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne sais s'il en avoit véritablement le projet; mais quand il l'auroit eu, mes désastres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois fur l'entreprife propofée, plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois entre les mains, & plus je fentois la néceffité d'étudier de près, & le peuple à inftituer, & le fol qu'il habitoit, & tous les rapports par lefquels il lui falloit approprier cette inftitution. Je comprenois chaque jour davantage qu'il m'étoit impoffible d'acquérir de loin toutes les lumières néceffaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco; il le fentit lui-même. Et fi je ne formai pas précifément la réfolution de paffer en Corfe, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Daftier, qui, ayant autrefois fervi dans cette isle fous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce deffein, & j'avoue que la peinture affreufe qu'il me fit des Corfes & de leur pays, refroidit beaucoup le défir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les perfécutions de Motiers me firent fonger à quitter la Suiffe, ce défir fe ranima par l'efpoir de trouver enfin chez ces infulaires ce repos qu'on

ne vouloit me laisser nulle part. Une chose seulement m'effarouchoit sur ce voyage; c'étoit l'inaptitude & l'aversion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loisir dans la solitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature, qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refusé l'autre. Cependant, je sentois que, sans prendre parti directement aux affaires publiques, je serois nécessité, sitôt que je serois en Corse, de me livrer à l'empressement du peuple, & de conférer très-souvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchasse, au sein de la nation, les lumières dont j'avois besoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus disposer de moi-même, & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon désavantage. Je prévoyois que, soutenant mal par ma présence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes

livres, je me décréditerois chez les Corſes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & ſans laquelle je ne pouvois faire avec ſuccès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois ſûr qu'en ſortant ainſi de ma ſphère, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute eſpèce, fatigué de voyages & de perſécutions depuis pluſieurs années, je ſentois vivement le beſoin du repos, dont mes barbares ennemis ſe faiſoient un jeu de me priver, je ſoupirois plus que jamais après cette aimable oiſiveté, après cette douce quiétude d'eſprit & de corps que j'avois tant convoitée, & à laquelle, revenu des chimères de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit ſa félicité ſuprême. Je n'enviſageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuſe à laquelle j'allois me livrer, & ſi la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impoſſibilité de payer de ma perſonne avec ſuccès me l'ôtoit abſolument. Vingt ans de méditation profonde, à part

moi, m'auroient moins coûté que six mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réussir.

Je m'avisai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Poursuivi dans tous mes refuges par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, & ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, aussitôt que j'en aurois la possibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, & de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utile, si je voyois jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérois être en état de méditer en secret & plus à mon aise un plan qui put leur convenir, & cela sans renoncer beaucoup à ma chère solitude, ni me soumettre à

un genre de vie qui m'étoit insupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage, dans ma situation, n'étoit pas une chose aisée à exécuter. A la manière dont M. Dastier m'avoit parlé de la Corse, je n'y devois trouver des plus simples commodités de la vie que celles que j'y porterois, linge, habits, vaisselle, batterie de cuisine, papier, livres, il falloit tout porter avec soi. Pour m'y transplanter avec ma gouvernante, il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cent lieues traîner à ma suite tout un bagage; il falloit passer à travers les états de plusieurs souverains, & sur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver partout des obstacles & à voir chacun se faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrace, & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenses, les fatigues, les risques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul, sans

ressource a mon âge, & loin de toutes mes connoissances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Dastier, étoit bien propre à me faire rêver sur une pareille résolution avant de l'exécuter. Je désirois passionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait espérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainsi, vinrent les persécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage, & surtout pour celui de Corse. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me réfugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chassé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, surtout avec la précipitation qu'on me prescrivoit. Il est vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impossible à exécuter: car du milieu de cette solitude enfermée au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux

& voitures pour sortir de l'isle & de tout le territoire; quand j'aurois eu des aîles, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à sa lettre, & je m'empressai de sortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on disposât de moi, je me déterminai, sur l'invitation de milord Maréchal, au voyage de Berlin, laissant Thérèse hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & déposant mes papiers dans les mains de Du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon asyle, j'eus une affluence de visites du voisinage, & surtout de B.....s, qui venoient avec la plus détestable fausseté me flagorner, m'adoucir & me protester qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'in-

fréquence du Sénat pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, disoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de consolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit état libre enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'assurant qu'ils désiroient avec empressement de m'y recevoir, qu'ils se feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avois souffertes, que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de personne, & que tous les citoyens étoient unanimément déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fût contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne & des environs, que de Berne même, & entr'autres

du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suiſſe, & que ſes talens & ſes principes me rendoient intéreſſant. Mais des ſollicitations moins prévues & plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, ſecrétaire d'ambaſſade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à ſon invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il paroiſſoit prendre à moi. Je ne connoiſſois point du tout M. Barthès; cependant, je le voyois mettre à ſes diſcours la chaleur, le zèle de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me perſuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ſes habitans, avec leſquels il ſe montroit ſi intimément lié, qu'il les appela pluſieurs fois devant moi, ſes patrons & ſes pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours ſoupçonné M. de C......l d'être l'auteur caché de toutes les perſécutions que j'éprouvois en Suiſſe. La conduite du réſident de France à Genève; celle de

l'ambaſſadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces ſoupçons; je voyois la France influer en ſecret ſur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuchâtel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puiſſant que le ſeul duc de C......l. Que pouvois-je donc penſer de la viſite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroiſſoit prendre à mon ſort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches ſous les careſſes. Je cherchois avec ſurpriſe la raiſon de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas aſſez ſot pour croire qu'il fit cette démarche de ſon chef, j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens ſubalternes cette intrépidité généreuſe qui, dans un poſte ſemblable, avoit ſouvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bien-

veillance ; depuis ſon ambaſſade, il m'avoit encore donné quelques ſignes de ſouvenir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure : invitation dont, ſans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité ſi honnêtement par les gens en place. Je préſumai que M. de Beauteville, forcé de ſuivre ſes inſtructions en ce qui regardoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des ſoins particuliers, cet aſyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille ſous ſes auſpices. Je fus ſenſible à cette attention, mais ſans en vouloir profiter, & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aſpirois avec ardeur au moment de rejoindre milord Maréchal, perſuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberguer m'accompagna juſqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la deſcente du bateau. Nous dînâmes tous enſemble à l'auberge, & en y arrivant, mon premier ſoin fut

de faire chercher une chaiſe, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Meſſieurs reprirent leurs inſtances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des proteſtations ſi touchantes que, malgré toutes mes réſolutions, mon cœur qui n'a jamais ſu réſiſter aux careſſes, ſe laiſſa émouvoir aux leurs : ſitôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent ſi bien leurs efforts, qu'enfin je me laiſſai vaincre, & conſentis de reſter à Bienne, au moins juſqu'au printemps prochain.

Auſſitôt Wildremet ſe preſſa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre ſur un derrière, au troiſième étage, donnant ſur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiſeur. Mon hôte étoit un homme de baſſe mine & paſſablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domeſtiques, & triſtement reclus dans ma chambre ſolitaire, j'étois dans le plus riant pays du

monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en passant dans les rues rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, & sentis même dès le jour suivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard; plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourroit un ordre de sortir sur le champ de l'état, c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que sa recommandation m'eut mis en grande faveur auprès des patrons & des pères qu'il s'étoit donné devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asyle, espérant, me dit-

il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, & je ne laissois pas, connoissant leur dureté, d'être en quelque peine sur la manière dont ils me les laisseroient traverser, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de LL. EE. il crut dans sa générosité me devoir un témoignage public qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de sortir de son bailliage pour venir me faire une visite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, & loin de venir incognito il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans son carosse avec son secrétaire, & m'apporta un passe-port en son nom, pour traverser l'état de Berne à mon aise & sans crainte d'être inquiété. La visite me toucha plus que le passe-port. Je n'y aurois

guère été moins fenfible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de fi puiffant fur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injuftement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaife, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèfe à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contremander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau défaftre. On verra dans ma troifième partie, fi jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux Dames, qui vouloient difpofer de moi après m'avoir, à force d'intrigues, chaffé de la Suiffe où je n'étois pas affez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui fuit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mde. la

comtesse d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mde. la marquise de Mesme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité; si quelqu'un sait des choses contraires à ce que je viens d'exposer, fussent-elles mille fois prouvées, il fait des mensonges & des impostures, & s'il refuse de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je suis en vie, il n'aime ni la justice ni la vérité. Pour moi je le déclare hautement & sans crainte: Quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux, mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, & pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainsi ma lecture & tout le monde se tut. Mde. d'Egmont fut la seule qui me parut émue; elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vîte, & garda le silence ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

Fin du second Volume.

